

SÉRIE NOIRE

collection dirigée par marcel duhamel

Des souris et des flics

PAR COLLIN WILCOX

GALLIMARD



SÉRIE NOIRE

collection dirigée par marcel duhamel

Des souris et des flics

PAR COLLIN WILCOX

GALLIMARD

Collin Wilcox

Des souris et des flics

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR ROGER GUERBET

nrf

GALLIMARD

Titre original :
DEAD AIM

© Collin Wilcox, 1971.

© Éditions Gallimard 1972,
pour la traduction française.

Le gros Friedman se répandit dans le fauteuil destiné aux visiteurs et, exhalant un profond soupir, poussa une note de service sur mon bureau.

J'écartai son papelard pour chercher un rapport du labo concernant le contenu d'un cendrier raflé chez un suspect Dossier H-1843-B, pièce à conviction n° 7. Les paupières me cuisaient et mes bras pesaient une tonne. Durant la nuit, nous avions eu deux meurtres, à San Francisco. Vers 9 heures du soir, une putain s'était fait descendre d'un coup de couteau et dévaliser, puis on avait découvert, quatre heures plus tard, le cadavre d'une mère de famille, le crâne défoncé, également délestée de son oseille. Je finissais tout juste de donner mes ordres en vue de l'enquête sur le premier crime quand le second appel m'était parvenu. Rentré chez moi à 4 heures du matin, j'étais debout à 8, et, à 9 heures, je somnolais sur un banc du tribunal en attendant de témoigner dans une affaire de gosse mort à la suite d'une correction trop sévère. Il était maintenant 3 heures de l'après-midi, et j'avais la ferme intention de débarrasser ma corbeille des lettres en attente et de filer chez moi.

Tout en cherchant de l'œil le rapport introuvable, je réunis par un trombone une liasse de papiers pelure – la transcription d'un interrogatoire – et la fourrai dans un tiroir avec le contenu de la corbeille. Puis j'en ouvris un autre pour prendre mon revolver, fermai le bureau à clé. J'étouffai un bâillement et, carré dans mon fauteuil avec un sourire en coin, je glissai l'arme dans son étui.

— Bon... j'ai compris, murmura Friedman. (Il se pencha vers mon bureau pour reprendre la note de service, et s'appuya au dossier de son siège, avant d'ajouter :) En me refilant ce papier, le capitaine m'a dit de me taper l'affaire Moresco à ta place selon le principe que deux enquêtes à la fois c'était trop pour un seul homme. Même s'il possédait ta taille de guêpe. Enfin... Moresco, c'est le nom de la putain ?

— Oui.

— Qui a le dossier ?

— Canelli l'avait ce matin. Comme il est parti en chasse, j'imagine que le dossier est de retour aux Archives.

Friedman me contempla un moment d'un air sardonique avant de répondre :

— En somme, ça veut dire qu'il est aussi sur l'affaire ?

— Plains-toi ! Canelli est l'inspecteur le plus veinard de tout le service. Tu me l'as souvent répété toi-même : ce n'est pas le plus malin, le plus ambitieux ou le plus mince... mais c'est celui qui a le plus de pot.

Mon téléphone se mit à sonner.

— Lieutenant Hastings à l'appareil, dis-je en regardant Friedman extraire un cigare de sa poche intérieure. (Il se souleva laborieusement pour chercher une allumette – d'abord sur une fesse, puis sur l'autre – accompagnant ses efforts de petits grognements inarticulés.)

— Alors, Frank, sur ces deux nouvelles affaires, on a déjà quelques indices ?

C'était la voix de Kreiger, mon vieux camarade de l'équipe de rugby universitaire, puis de la Military Police, à présent mon capitaine. Il parlait d'un ton net, neutre, mesuré. Comme toujours.

— Pas encore, répondis-je.

— J'ai promis aux journalistes de les recevoir dans deux heures. À dix-sept heures exactement. Si tu as du nouveau d'ici là, n'oublie pas de m'en faire part.

— Entendu.

— As-tu repassé l'affaire Moresco à Pete ?

— Oui.

— Il est avec toi en ce moment ?

— Oui.

— Alors passe-lui le mot au sujet de la conférence de presse.

— Compte sur moi, vieux.

Je raccrochai en lançant un coup d'œil à la pendule, puis consacrai dix minutes à mettre Pete Friedman au courant de l'affaire Moresco. Pour finir, je l'avertis que le capitaine voulait avoir quelques détails juteux à communiquer aux journalistes à cinq heures pile.

— Le capitaine a un petit défaut, grommela Friedman. Il compte toujours sur nous pour fabriquer ses conférences de presse !

Je haussai les épaules et posai un presse-papiers sur le tas de lettres non classées et documents divers qui encombraient encore mon bureau.

Friedman examina d'un air songeur la cendre de son cigare qui menaçait de tomber.

— Tu ne rentres pas chez toi non plus, constata-t-il. Tu vas en mettre un vieux coup pour dénicher le petit détail qui fera plaisir aux journalistes. Et tu n'as pas dormi quatre heures la nuit dernière.

— Je vais bosser jusqu'à cinq heures. Tout comme toi.

— Comment se présente ton affaire ?

— Pas si bien que la tienne. Il te suffira d'alpaguer le jules de la fille Moresco, et ces messieurs de la presse feront de toi un petit héros.

— Tu n'as aucune idée du type qui a refroidi ta bonne femme ?

— Aucune encore.

— Elle s'appelait comment, déjà ?

— Draper. Susan Draper. (Je me levai.) Et je file de ce pas à son domicile. Tu restes ici

à fumer ou tu m'accompagnes jusqu'à l'ascenseur ?

Sans se donner la peine de répondre, Friedman se mit pesamment debout et me suivit, laissant une traînée de cendre derrière lui.

Je stoppai, mis le frein, et vérifiai l'heure à ma montre, 15 h 50. Il me restait une heure pour mitonner le paragraphe destiné à la conférence de presse du capitaine.

Toujours au volant, je laissai un instant mon regard errer sur les lieux où Susan Draper avait trouvé la mort – une étroite maison sans étage semblable à toutes celles de la rue – puis je sortis de ma voiture. Je l'avais arrêtée contre le trottoir d'en face et, en traversant la rue, je remarquai que le jardin n'était pas aussi bien entretenu que celui des propriétés voisines. Des plaques brunâtres parsemaient le vert chlorotique de sa minuscule pelouse, la haie de buis n'avait pas vu depuis longtemps les cisailles du jardinier et une vitre du garage manquait.

Une voiture de patrouille stationnait juste devant la maison. Le conducteur, renversé sur son siège, me reconnut et se redressa aussitôt. C'était un jeune flic maigre, à l'air sérieux, et je vis sa pomme d'Adam remuer tandis que sa main montait automatiquement vers le visièrre de sa casquette.

— Bonjour, lieutenant, dit-il avec une amorce de sourire.

— Salut. Rien de spécial ?

— Rien, lieutenant. Ils sont toujours chez eux, le mari et sa petite fille. Ils ne se sont même pas approchés de la fenêtre. Pas depuis mon arrivée, en tout cas.

— Vous êtes là depuis quand ?

— Une heure de l'après-midi.

— Personne n'a essayé d'entrer ?

— Deux journalistes et une voisine. Des gosses aussi et un vendeur de journaux. Mais ils sont repartis sans difficulté.

— Quel genre, la voisine ?

— Oh, elle n'a rien de particulier. (Il se racla la gorge en me coulant un regard de côté, puis haussa les épaules d'un air embarrassé.) Enfin... plutôt forte, en peignoir et en savates. Elle est retournée chez elle sans faire d'histoires, trois portes plus bas.

Haussant de nouveau les épaules, il me montra la maison.

— Bon, dis-je. Où est l'Inspecteur Markham ?

Il m'indiqua une maison rose et blanche, de l'autre côté de la rue, et expliqua :

— L'Inspecteur Markham est entré là-bas il y a environ trois quarts d'heure.

L'Inspecteur Sigler a filé au Bureau d'Aide Sociale où travaille la victime. Travaillait, plutôt.

J'acquiesçai de la tête.

— Dites à l'Inspecteur Markham que je vais parler à M. Draper. Connaissez-vous le nom de sa fillette, par hasard ?

— Ça non, lieutenant. Je regrette.

— Pas d'importance. L'autre côté de la maison est surveillé aussi ?

— Oui, lieutenant. Mon co-équipier s'y trouve. Ou, plus exactement, il s'est posté dans le sous-sol, de façon à voir la porte de derrière.

— Bon. Je reviens dans quelques minutes.

Faisant le tour de la voiture, je me dirigeai vers le perron des Draper en me remémorant les premiers détails recueillis la veille. Susan Draper, une brune, de taille moyenne, âgée de trente-deux ans, avait été selon toute apparence une mère de famille comme tant d'autres. Bien mariée, elle travaillait au-dehors et, ce soir-là, était sortie de chez elle vers huit heures et demie avec l'intention d'aller au cinéma.

Le mari, resté à la maison pour veiller sur leur unique enfant – une fillette – avait couché celle-ci aux environs de neuf heures et regardé la télévision jusqu'à minuit, heure à laquelle il s'était mis au lit à son tour. Après quelques minutes de lecture, il s'endormait, la lampe de sa chambre encore allumée.

Vers 1 h 15, il s'était réveillé sans raison apparente. Peut-être tiré de son sommeil par un bruit quelconque. N'apercevant pas sa femme, il décide d'aller voir si la voiture est rentrée et descend l'escalier intérieur conduisant au garage qui occupe tout le sous-sol. Il découvre alors qu'il avait oublié de déverrouiller la porte du bas. Pour entrer dans la maison, sa femme devait par conséquent ressortir, emprunter un passage ménagé entre les arbustes du jardin, et grimper les marches du perron.

Arrivé au sous-sol, Draper voit l'auto en place et note que la porte extérieure du garage est fermée à clé. Il l'ouvre afin de jeter un coup d'œil au-dehors avant de réintégrer la maison par le chemin qu'il avait pris pour descendre. Il fait quelques pas en direction du passage et aperçoit les pieds de sa femme entre deux arbustes. Étendue sur le dos, elle était morte, ses yeux grands ouverts fixés sur le ciel. Son sac à main gisait à côté du corps, courroie rompue et soulagé de son portefeuille. Plusieurs plaies à la tête résultaient probablement de coups portés à l'aide d'un tube en acier. Draper téléphone aussitôt au Commissariat de Taraval. Il était un peu plus de une heure et demie du matin quand sa communication fut reçue.

M'approchant du passage, je remarquai sur le sol une tache de sang d'une quinzaine de centimètres de diamètre et des éclaboussures brunâtres sur le feuillage des arbustes voisins. Selon le Coroner, le coup initial avait atteint la tempe droite de la malheureuse au moment où elle mettait le pied sur la première marche du perron. On pouvait en déduire que son agresseur l'attendait, dissimulé dans le bosquet, tactique employée par certains malfrats.

Sauf que, selon les statistiques, ce genre d'agression se termine rarement par la mort de la victime.

Mais Susan Draper s'était peut-être débattue, ou bien avait appelé au secours. À moins encore qu'après un premier coup destiné à l'étourdir son assaillant n'ait perdu la tête. Quoi qu'il en soit, étant donné l'étroitesse de l'espace dans lequel l'attaque avait eu lieu, les vêtements du meurtrier devaient être couverts de sang.

Au second coup de sonnette, Draper vint m'ouvrir. De taille moyenne, trapu, il portait un chandail de pêcheur, un pantalon pas trop frais et de vieilles pantoufles. Ses cheveux blonds, épais par derrière et descendant bas sur ses oreilles, commençaient à se clairsemer sur le sommet du crâne, et je lui donnai dans les trente-cinq ans. Assez beau, d'ailleurs, avec ses yeux marron écartés et sa grande bouche aux lèvres fermes, d'un dessin peut-être trop précis : une bouche de comédien. La nuit précédente, je l'avais jugé égoïste et de nature mesquine, du genre à prendre la mouche de façon imprévisible et à se faire une idée exagérée de sa propre importance. Un vaniteux, un faible... Pendant ma visite, il n'avait guère rien fait d'autre que contempler ses orteils, secouant la tête et murmurant que tout cela était certainement un mauvais rêve.

À présent, il fronçait les sourcils comme pour essayer de mieux me voir. Il avait l'expression étonnée et indécise d'une personne qui souffre à retardement d'un choc désagréable. De plus, il ne semblait pas me reconnaître.

— Je suis le lieutenant Hastings, dis-je en me découvrant. Excusez-moi de vous déranger, mais il faut bien que je vous pose certaines questions.

Il poussa un long soupir, me tourna le dos et gagna le salon en me laissant refermer moi-même la porte. Il s'assit d'un air las sur le divan, puis me désigna un siège en face de lui. D'une main mal assurée, il sortit une cigarette d'un paquet froissé qui traînait sur un guéridon où de nombreux verres avaient laissé des ronds humides.

— Je serai aussi bref que possible, monsieur Draper, commençai-je. Hier soir – ou plus exactement ce matin – vous n'étiez pas en état de répondre à nos questions. Nous ne savions pas encore bien lesquelles poser, d'ailleurs. Mais à présent, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'aimerais vous faire préciser certains points.

Pendant que je parlais, ses yeux ne quittaient pas les miens, mais j'avais l'impression qu'il n'écoutait pas vraiment, et, lorsque je me tus, sa tête retomba en avant comme si seules mes paroles avaient eu le pouvoir de la maintenir droite.

— L'avez-vous découvert ? demanda-t-il d'une voix presque inintelligible en tirant sur sa cigarette. Avez-vous trouvé l'agresseur ?

— Pas encore, monsieur Draper.

— Mais vous allez le trouver ?

— Il m'est impossible de vous répondre. Je peux seulement vous dire que ça dépendra en partie de l'aide que vous nous apporterez.

— De mon aide ?

Son beau visage parut se plisser. Les yeux devinrent soudain plus proéminents tandis que la bouche d'acteur se distendait. Malgré moi, je pensai au vieillissement éclair de Dorian Gray, le héros du roman d'Oscar Wilde.

— L'Inspecteur Markham vous a montré le sac à main de votre femme, n'est-ce pas ?

Il hocha la tête.

— Est-ce qu'il manquait autre chose que le portefeuille ?

— Non. (Il s'éclaircit la gorge.) Mais je n'ai pas eu le temps de bien voir. Est-ce...

est-ce important ?

— Ce pourrait l'être. Beaucoup d'agressions de ce genre sont commises par des camés prêts à tout pour se procurer de l'argent. Ils volent tout ce qu'ils peuvent pour le mettre au clou. Si donc, par exemple, votre femme possédait une bague de valeur qui ait disparu, ça pourrait nous aider à trouver le coupable parce que ce bijou prendrait le chemin du prêteur sur gages.

— Oui, en effet... je vois.

— Mais selon vous aucun objet de ce genre ne manque ? insistai-je.

— Non, rien.

— Avez-vous donné à l'Inspecteur une liste complète de ses cartes de crédit ?

— Oui.

— Très bien. (Je laissai s'écouler une bonne minute, puis repris :) J'ai remarqué, hier soir, que sa montre-bracelet se trouvait toujours à son poignet.

Sans répondre, il écrasa brusquement sa cigarette dans le cendrier débordant de mégots, puis regarda le plancher d'un air absent. Ses mains, posées sur ses genoux, étaient à présent des poings si serrés que les jointures avaient blanchi.

— Dans la position où votre femme se trouvait sur le sol, le bracelet-montre se voyait parfaitement, dis-je avec une lenteur voulue. J'ai noté ce détail, parce que la lumière du lampadaire placé devant votre demeure tombait sur son cadran à un angle qui le rendait très visible.

Seule réaction de sa part : le souffle lui manqua un instant, puis il poussa un long soupir haché.

— Votre femme avait-elle des ennemis, monsieur Draper ?

Il secoua lentement la tête, ses poings toujours fermés sur ses genoux.

— Répondez-moi, je vous prie, dis-je doucement. Je sais combien ces minutes sont pénibles pour vous, mais nous avons besoin de vos réponses. Et le facteur temps peut avoir une importance capitale.

Secouant toujours la tête, il répondit d'une voix indistincte :

— Non, elle n'avait pas d'ennemis.

— Votre femme travaillait à l'Aide Sociale, je crois ?

— Oui.

— En qualité d'assistante sociale ?

Il acquiesça.

— Et vous, monsieur Draper, quelles sont vos occupations ?

— Je suis photographe.

— Vous travaillez pour qui ?

— Pour mon propre compte.

— Mais vous n'exécutez pas vos travaux dans cette maison ?

— Non.

— Quel genre de photographies faites-vous ?

Il desserra l'un de ses poings pour agiter vaguement une main molle et pâle.

— Portraits... photos publicitaires... tout ce qui se présente.

— Avez-vous une clientèle aussi importante que vous estimez le mériter ?

Ma question le surprit et il fronça les sourcils d'un air irrité.

— Qu'est-ce que l'étendue de ma clientèle vient faire dans cette histoire ?

— Ça fait partie de ce que nous appelons la toile de fond, monsieur Draper. Nous nous efforçons de découvrir tout ce qui se rapporte à la victime... son genre de vie, sa situation de famille, son travail. En additionnant le tout, il nous arrive souvent d'obtenir une image qui nous met sur la bonne voie.

La perplexité qui ridait son front fit place sur son visage à une déception presque enfantine.

— Vous devriez plutôt essayer de mettre la main sur l'homme qui l'a tuée, murmura-t-il.

Sans paraître entendre sa remarque, je le regardai fixement. Il finit par baisser les yeux. Appuyant bien sur les mots, je demandai :

— Vous vous entendiez bien avec votre femme, monsieur Draper ?

Il releva lentement la tête en clignant des paupières, comme s'il n'arrivait pas à comprendre le sens de mes paroles, puis ses traits se durcirent pour feindre la vertu outragée.

— Naturellement nous nous entendions bien. (Petite hésitation.) Nous étions mariés depuis dix ans !

Je réprimai un sourire. Dans les assassinats, la condition maritale vient en tête des motifs possibles.

— Bon. Vous vous entendiez bien avec votre femme. Jamais de discussions, alors ?

— Ma foi... (Nouvelle hésitation.) Je ne dirais pas jamais, bien sûr, mais...

— Hier, par exemple, monsieur Draper ? Il ne s'est rien passé ? Ça été un dimanche normal ?

D'abord, il me regarda comme s'il n'avait pas entendu, puis, laissant retomber sa tête, il murmura :

— Parfaitement normal.

— Vous n'êtes pas sortis de la journée ? Toute la famille est restée à la maison ?

— Oui. Il pleuvait. En plus de ça, nous préparions des paquets. Susan, ma femme, voulait envoyer aujourd'hui des cadeaux de Noël à ses parents qui habitent St-Louis.

— Donc, rien de particulier ne s'est produit hier. D'accord ?

— D'accord.

— Et personne n'a quitté la maison avant 20 h 30, heure à laquelle votre femme est partie pour le cinéma ?

Il hocha la tête.

— Il y a une question que je me pose, dis-je lentement. Pourquoi elle y allait toute seule ?

— Par économie. Nous y allions à tour de rôle. Comme ça, nous n'avons pas à payer une personne pour garder la petite.

Je hochai la tête à mon tour, l'examinant en silence jusqu'au moment où il baissa de nouveau les yeux et chercha une autre cigarette. Je pris mon chapeau posé sur le guéridon.

— Eh bien, je m'en vais, annonçai-je. Si nous découvrons quelque chose, soyez sûr que nous vous en ferons part immédiatement. J'imagine qu'on vous trouvera toujours ici ?

— Oui, je pense. Je ne...

Il ne termina pas sa phrase et alluma sa cigarette d'une main tremblante.

Je passai mon doigt dans la fente de mon feutre, et regardai Draper tirer avidement sur sa cigarette dont le bout devint incandescent. Il exhala un nuage de fumée puis la retira de ses lèvres pour en examiner attentivement l'extrémité rougeoyante sans plus se soucier de ma présence. Après avoir dégluti rapidement à plusieurs reprises, il fronça les sourcils et, le visage luisant de sueur, il marmonna :

— Si je n'avais pas verrouillé cette porte lorsqu'elle est sortie, elle serait encore vivante : C'est de ma faute si elle est morte... c'est de ma faute.

Je le regardai un instant, puis me levai.

— Il arrive à tout le monde de commettre des erreurs, monsieur Draper. À tout le monde. À présent, je pars ; nous vous contacterons si nous découvrons quelque chose.

Je sortis et refermai doucement la porte derrière moi. En descendant les marches du perron, je pensai soudain que j'avais oublié de parler de la petite fille dont j'ignorais toujours le nom.

Installé au fond de ma voiture, Markham écoutait la radio de bord. Je me glissai au volant et, baissant le volume du son, je demandai :

— Rien de nouveau ?

— Non.

Je jetai un coup d'œil à ma montre. 16 h 25. Encore vingt minutes et il me faudrait trouver un téléphone pour faire mon rapport au capitaine Kreiger. Je posai mon feutre sur le siège et massai doucement mes paupières closes. Markham avait aussi peu dormi que moi la nuit précédente, mais grâce à ses vingt-huit ans il gardait l'air alerte, le regard vif, et semblait en pleine forme. C'était là ma seconde raison de ne pouvoir encaisser le personnage, la première étant sa froide cruauté. Au cours des trois dernières années, il avait reçu deux blâmes pour brutalité envers des suspects. Des Noirs tous les deux. L'un, la rate éclatée, avait dû être hospitalisé, l'autre était mort peu après l'incident.

Avec ça, flic perspicace, consciencieux, il ne ménageait pas sa peine et ne laissait jamais son sadisme naturel lui faire commettre la moindre erreur de jugement. Ambitieux par-dessus le marché, il avait passé l'examen de sergent avec succès et se trouvait en bonne place sur le tableau d'avancement. Lorsque Kreiger deviendrait Chef du Bureau des Enquêtes et que Friedman le remplacerait au poste de capitaine, Markham serait probablement nommé lieutenant et aurait ainsi le même grade que moi. Cette perspective ne me réjouissait pas outre mesure, mais je ne voyais personne de mieux qualifié.

— Alors ? demandai-je en désignant la demeure des Draper.

— Il semble que mari et femme s'engueulaient à longueur de journée, répondit Markham. Lui a une perruque dans la main qui l'empêche de bosser, et elle lui faisait sans cesse des reproches à cause de ça. La moitié du temps, il s'occupe de la gosse pendant qu'elle va marnier. Enfin... allait marnier. Une voisine – l'agence de renseignements du coin – prétend que le père de Suzan Draper n'arrêtait pas d'envoyer des chèques à sa fille et a même casqué la forte somme quand ils ont acheté la maison.

Tout ça tapait sur le système de Draper, surtout quand il tenait une biture, ce qui paraît lui arriver plus souvent qu'à son tour. En tout cas, le sous-sol est plein de bouteilles vides ; à en croire ma source de renseignements, M^{me} Draper refusait de les mettre dans la boîte à ordures « afin de ne pas produire une mauvaise impression sur l'éboueur ».

— Draper vous a donné son emploi du temps pour la journée d'hier ?

— Je croyais que vous veniez de l'interroger, lieutenant ?

— C'est exact, dis-je doucement.

Markham me jeta un regard noir mais commença aussitôt :

— Draper prétend que rien ne distingue cette journée des autres. Leur voisine la plus proche – toujours mon agence de renseignements – dit qu'elle les a entendus se quereller depuis sept heures du matin jusqu'au moment où M^{me} Draper est partie pour le cinéma. Mais je dois reconnaître que personne d'autre n'a rien remarqué.

— Avez-vous parlé à la petite fille ?

— Non, pas encore, admit-il en détournant les yeux. C'est le prochain article de mon programme.

— Avez-vous vraiment l'impression qu'il s'agit du crime d'un rôdeur qui avait l'intention de faucher le fric ?

Craignant un piège, Markham me lança un regard circonspect avant de répondre :

— À mon point de vue, ça ressemble plus à une attaque de rôdeur qu'à un drame conjugal. Draper n'a rien d'une lumière, mais ce n'est pas non plus un corniaud. Faudrait être vraiment con pour refroidir sa bonne femme avec un bout de tuyau sur le pas de sa porte, quand c'est si simple de la pousser dans l'escalier et de l'achever, à l'abri des regards indiscrets.

— Où était-il quand nos hommes sont arrivés ?

— Dans la chambre de la fillette. Il s'assurait qu'elle dormait bien.

— Combien de temps s'est écoulé entre son coup de téléphone et l'arrivée des policiers ?

— Je ne sais pas exactement, me répondit Markham à contre-cœur. (Et, sur la défensive, il ajouta :) Nous n'avons pas encore tout vérifié. Je n'ai même pas eu le temps de procéder à une recherche systématique de l'arme. Nous ne sommes que deux sur cette affaire, lieutenant : Sigler et moi.

— Vous avez déniché des témoins ?

D'un mouvement de la tête, il désigna la maison rose et blanche placée juste en face de celle des Draper.

— Le seul que j'ai pu dégoter habite là, dit-il. Une fille de seize ans nommée Cindy Wallace. Hier soir, elle se trouvait en compagnie de son petit ami dans une voiture qui a stationné de onze heures et demie à une heure du matin juste à l'endroit où est maintenant votre bagnole. Il m'a été impossible de coincer la mignonne hors de la présence maternelle, mais j'ai l'impression qu'il s'agissait d'une séance de pelotage. D'après la position de la voiture, le gars devait voir la maison des Draper. Tout au moins s'il pelotait la fille, mais rien ne prouve qu'il ait consacré tout son temps à cet exercice.

— Que voulez-vous dire ?

— J'ai l'impression que nos tourtereaux se sont chamaillés. La petite a laissé échapper qu'elle était sortie de l'auto toute seule pour rentrer chez elle. Et, si j'ai bien compris, le

garçon est resté encore une quinzaine de minutes avant de se décider à partir. Probablement à remâcher sa rogne contre elle.

— Vous connaissez le nom du garçon ?

Comme il s'attendait à ma question, Markham avait déjà son carnet à la main.

— Dan Haywood, lut-il. Il habite 1761 Greenwich Street.

— C'est à trois cents mètres de chez moi, dis-je, surpris. (Après un coup d'œil à ma montre, j'ajoutai :) Croyez-vous qu'il puisse nous révéler des choses intéressantes ?

Markham haussa les épaules.

— Possible. J'ai l'intention d'aller le voir.

— Il faut que je téléphone au capitaine, repris-je. Alors, écoutez donc : je vais m'arrêter chez Dan Haywood en passant. Si j'obtiens un renseignement qui en vaille la peine je vous le communiquerai par le Service des Transmissions. Dans le cas contraire, je vous vois demain matin. En attendant, allez de nouveau interroger Draper. Est-il encore sous l'effet du choc ou salement inquiet, je ne saurais le dire, mais d'après le manuel du parfait policier, le mari est toujours le suspect numéro un. Et le manuel se trompe rarement. Donc, si vous croyez qu'un mandat de perquisition peut vous être utile, demandez-en un de ma part.

Son signe d'assentiment manqua d'enthousiasme et il descendit de ma voiture sans un mot. Je le regardai partir de sa démarche désinvolte de flic sûr de soi. Markham détestait recevoir des ordres, et comme la suggestion venait de moi, il ne se presserait pas de demander le mandat de perquisition, dans l'espoir de résoudre l'affaire à son idée.

Je ne m'étais pas trompé. Le n° 1761 de Greenwich Street – un bel immeuble divisé en deux spacieux appartements – se trouvait à deux cents mètres de chez moi.

En appuyant sur le bouton de sonnette, j'examinai du coin de l'œil le bâtiment bien entretenu et notai les superbes volets de bois à ferrures de l'appartement du rez-de-chaussée, celui des Haywood. Deux cent cinquante à trois cents dollars de loyer, calculai-je rapidement. Le mari et la femme avaient dû faire des études à l'Université et gâter outrageusement leur progéniture. Existence facile, peu de contacts avec la police, à part les contraventions pour excès de vitesse ou stationnement interdit.

À mon second coup de sonnette, des pas se firent entendre à l'intérieur. Je regardai ma montre ; 17 h 15. Depuis un quart d'heure Kreiger discourait devant les journalistes... donnant libre cours à son imagination.

La porte s'ouvrit, et un garçon dégingandé s'encadra dans l'embrasure. Physique agréable, blond (coupe au rasoir), chandail de belle laine, pantalon kaki informe, vieilles sandales de tennis... et la nonchalante arrogance d'un adepte de l'aquaplane. Un de ces jeunes dieux qu'on voit sur les plages, dorés par le soleil et habitués aux regards admiratifs des filles.

Je déclinai mon identité et m'assurai que son nom était bien Dan Haywood.

— Vos parents sont là ? demandai-je.

— Non, répondit-il sans bouger de l'embrasure de la porte, le regard tranquille et hermétique.

— Quand reviendront-ils ?

Il haussa les épaules.

— Ma mère fait des courses dans le centre. Mon père... n'habite pas ici.

J'inclinai la tête en signe de compréhension et pesai de tout mon poids sur la jambe droite, tout en examinant mon interlocuteur avec une attention calculée.

— On peut savoir de quoi il s'agit ? demanda-t-il sans se démonter.

Après une autre minute de silence, je décidai d'adopter le ton détaché.

— Je vérifie l'exactitude d'une déclaration de Miss Cindy Wallace au sujet de son

emploi du temps la nuit dernière. Elle prétend s'être trouvée avec vous entre 23 h 30 et une heure du matin. Vous êtes d'accord ?

— Vous avez le grade de lieutenant, si j'ai bien compris ?

— En effet.

— Et un lieutenant se dérange en personne pour savoir si ma petite copine Cindy n'a pas raconté de blagues à la police ? Voyons, elle n'a sûrement rien commis d'assez grave pour justifier le déplacement d'un personnage de votre rang !

Je poussai un soupir las car je devinais le début d'une de ces joutes oratoires auxquelles se complaisaient les jeunes durs à la page pour s'éblouir mutuellement.

— Quel âge avez-vous ? demandai-je sans élever la voix. Seize ans ?

Il hocha la tête. Ses yeux, presque au niveau des miens, me scrutaient. Les coins de sa grande bouche bien dessinée se relevaient en un sourire un peu moqueur.

— Hier, nous étions dimanche, repris-je. Pourquoi étiez-vous dehors si tard un dimanche ?

Son sourire s'accentua. Il prenait visiblement plaisir à ce petit jeu.

— Les vacances de Noël sont commencées, lieutenant.

Je le regardai en silence. Il finit par se dandiner, mal à l'aise, et baissa enfin les yeux. Négligemment, je demandai :

— À quoi avez-vous passé votre journée, Dan ?

— J'ai été à la plage avec une bande de copains, et on a fait du ski nautique.

— La température n'est pas un peu fraîche pour ça ?

— On n'est pas frileux, nous autres, répliqua-t-il avec un sourire supérieur.

— À quelle heure êtes-vous parti ce matin ?

— Juste avant midi. Et les copains ne m'avaient pas ramené depuis deux minutes quand vous avez sonné.

— Vous n'avez pas parlé à Cindy aujourd'hui, alors ?

— Non.

— Vous n'avez entendu aucun bulletin d'information ni lu le journal ?

Ses yeux s'agrandirent. Je reconnus l'expression : sous son masque d'adolescent blasé perceait le regard de l'enfant mal à l'aise dans le monde des adultes. D'une voix soudain plus aiguë, il s'écria :

— Vous ne voulez pas dire... (Il avala sa salive avec difficulté et recula involontairement.)... que quelque chose est arrivé à Cindy ?

— Non, Dan. Je dis seulement...

Son regard lâcha le mien pour se porter vers la rue. Je me retournai et vis à un mètre derrière moi une femme pas très grande, plutôt jolie, un sourire interrogateur sur les lèvres. Elle avait des bottes, une jupe en grosse laine, une courte veste de cuir, et tenait à la main trois gros paquets, des cadeaux de Noël à en juger par les gais motifs du papier qui les enveloppait. Un foulard multicolore était noué autour de son opulente chevelure d'un blond fauve, et ses yeux gris m'examinaient avec calme.

— Ma mère, annonça le garçon, tout de suite sur la défensive.

Je touchai le bord de mon chapeau, et lorsque je me présentai, le regard de la femme se porta vivement sur son fils et revint vers moi avec appréhension. Moins accueillante à présent, elle me précéda dans un salon luxueusement meublé, et nous primes place de

chaque côté d'une petite table à dessus de marbre. Accoté au chambranle de la porte, Dan avait pris une pose insolente copiée sur celles des jeunes voyous de banlieue.

— Venez vous asseoir, commandai-je en lui montrant une chaise.

Il haussa les épaules et obéit avec un soupir excédé.

Me tournant vers M^{me} Haywood, je lui fis part du meurtre de Susan Draper sans entrer dans les détails et terminai par la déclaration de Cindy Wallace au sujet de la présence de Dan là-bas, hier soir. Au mot « meurtre », l'appréhension avait reparu sur le visage de la jeune femme, mais, à mesure que je parlais, une expression soulagée lui succéda et, lorsque j'arrivai à la fin de mon récit, elle se renversa dans son fauteuil, très détendue. Pourtant, ses yeux me parurent trop brillants, son geste forcé, le soulagement un peu trop ostentatoire.

— Ce que je désire, conclus-je, c'est que votre fils me dise aussi clairement que possible tout ce qu'il a fait hier soir, depuis le moment où il a arrêté sa voiture en face de chez les Draper jusqu'à son retour ici.

— Tu as entendu, Dan ? dit-elle d'une voix incertaine.

Je me rendis compte alors qu'elle n'avait aucune autorité sur le garçon, et je compris aussi qu'elle était divorcée. Elle faisait de son mieux avec lui, mais sans succès.

Il posa sur sa mère un regard de désapprobation dédaigneuse, puis dit en se tournant de mon côté :

— Ça s'est passé exactement comme ma petite copine Cindy vous l'a raconté. On s'est amenés là-bas avec la bagnole vers la demie de onze heures, et il devait être minuit trente quand je me suis taillé. (Un petit sourire ironique parut sur ses lèvres, et il ajouta :) Ou peut-être un peu plus tard. Vous imaginez pas que j'avais l'œil fixé sur mon bracelet-montre ?

Je gardai un moment le silence, me demandant soudain si ce n'était pas ce gosse qui avait tué Susan Draper ? En rogne parce que Cindy Wallace refusait de se laisser sauter, il aperçoit la femme du photographe qui sort du garage et se venge sur elle de ses frustrations. J'imaginai très bien la scène. Un adolescent de son âge que la sexualité commence à travailler peut se conduire de façon totalement imprévisible. De toute évidence, Dan était un gosse à qui on laissait trop la bride sur le cou. Fondamentalement malheureux et toujours sur ses gardes avec les adultes, il y avait en lui une dose d'hostilité suffisante pour déclencher n'importe quel acte de violence.

— Pendant que vous étiez là-bas, avez-vous vu M^{me} Draper rentrer sa voiture dans le garage ? demandai-je.

Il secoua la tête, puis, changeant brusquement de position, il posa son mollet droit sur sa cuisse gauche et agita son pied en cadence.

— Répondez-moi, Dan, dis-je doucement. Ne vous contentez pas de secouer la tête.

— Ça va... ça va... répliqua-t-il d'un ton plaintif. La réponse est non.

— Vous ne l'avez pas vue ?

— Puisque je vous dis que non !

— Vous n'avez vu personne dans le jardin des Draper ? Ou quelque chose remuer dans le bosquet ?

— Non, rien. (Il fronça les sourcils et se redressa sur sa chaise.) Attendez... peut-être que j'ai tout de même vu quelque chose.

Je laissai passer plusieurs secondes. Pourquoi revenait-il sur sa première déclaration ?

— Vous avez remarqué quelque chose, alors ?

— Peut-être bien. Des gens passaient tout le temps, n'est-ce pas, mais, en réfléchissant, je me rappelle ce Noir qui traînait de l'autre côté de la rue.

— Devant la maison des Draper ?

— Par là, oui.

— Vous pourriez le décrire ?

— Non. Mais je me souviens qu'il était grand. Grand et maigre.

— De votre taille ?

Il me jeta un coup d'œil circonspect, puis fronça les sourcils et détourna son regard.

— Oui, il me semble.

— Avez-vous reconduit Cindy Wallace jusqu'à sa porte quand vous lui avez dit au revoir, Dan ?

Il garda le silence une longue minute avant de dire lentement :

— Non. Elle... elle est sortie de la voiture et est partie toute seule.

Avec un hochement de tête, je le laissai se demander si j'étais au courant ou non de leur querelle.

— Et alors vous êtes revenu ici ?

— Oui.

— Directement ?

— Bien sûr... directement. (Il regarda sa mère, une lueur moqueuse dans les yeux, et ajouta :) Au lit, à une heure tapant !

Je feignis de réfléchir sans le quitter des yeux. Il s'agitait sur sa chaise, remuait nerveusement son pied, se mordillait les lèvres. Visiblement, un problème le tracassait, qui se rapportait à Cindy Wallace ou à Susan Draper, ou bien à toutes les deux.

Le moment était venu de donner du mou à ma ligne. Me penchant vers lui, je le gratifiai d'un sourire et dis :

— Eh bien, ce sera tout, Dan. Je vais remettre ma carte à votre mère. Si vous vous rappelez un autre détail, ne manquez pas de me donner un coup de fil. Surtout si ça se rapporte au Noir que vous avez vu.

Il sauta immédiatement sur ses pieds, m'adressa un petit salut brusque de la tête, et fila sans plus s'occuper de sa mère que si elle n'existait pas.

Je soupirai, sortis une carte officielle de ma poche que je posai sur la petite table de marbre. Levant les yeux, je rencontrai le regard de M^{me} Haywood.

— De quoi s'agit-il, lieutenant ? demanda-t-elle d'une voix sourde et battant des paupières. De quoi s'agit-il vraiment ?

— De rien de plus que ce que j'ai dit, Madame. Il est possible que Dan ait vu l'assassin de Susan Draper et, dans ce cas, votre fils est un témoin important.

— Vous voulez parler du Noir ?

— Hmm.

Elle était assise dans « la-position-de-la-bonne-élève-du-cours-de-maintien » pour employer une expression de mon ex-épouse : pieds bien à plat sur le sol, mains gracieusement réunies sur des genoux serrés de façon pudique. M^{me} Haywood avait visiblement de la classe, mais, quelque chose la préoccupait, c'était également évident.

Soupçonnait-elle son fils d'avoir tué M^{me} Draper ?

Avait-elle découvert des vêtements ensanglantés ou l'arme du crime dans la chambre de Dan ?

Elle regarda discrètement sa montre. 17 h 45.

Elle voulait sans doute mettre son dîner au feu, mais ma besogne ici n'était pas terminée.

— Est-ce votre seul enfant, madame Haywood ?

Elle secoua vivement la tête.

— Non, j'ai un autre garçon plus jeune. Dix ans.

— Deux fils.

— Oui.

Je réfléchis un instant et demandai :

— Votre mari et vous-même étiez ici, hier soir ? Disons, entre onze heures et une heure du matin ?

Elle releva le menton et répondit d'une voix sourde :

— Je suis divorcée, lieutenant Hastings.

— Alors même question, mais seulement en ce qui vous concerne.

J'avais accompagné ma phrase d'un sourire de sympathie ; elle me le retourna et répondit d'un air mélancolique :

— Oui, j'ai passé la soirée et la nuit ici.

— Vous étiez encore debout quand votre fils est rentré ?

— Non, je me suis couchée à onze heures et demie.

Nouvelle pause, puis je demandai :

— Arrive-t-il souvent à votre fils de rentrer après minuit ?

Toujours figée dans sa position de petite fille bien sage, M^{me} Haywood regarda ses mains et demeura un instant silencieuse avant de dire :

— Oui, je le crains.

— Saviez-vous que Dan et Cindy Wallace sortaient ensemble hier soir ?

— Oui.

— Qu'ont-ils fait au début de la soirée ?

— Ils sont allés au cinéma.

— Savez-vous quel film ils ont vu ?

— Non.

— Dan s'intéresse-t-il à ses études ?

Avec un visible effort, elle leva la tête vers moi. Sa mâchoire était serrée, mais le douloureux regard de ses grands yeux gris disait combien elle était vulnérable. Un long, un profond soupir monta de sa poitrine, et ses seins gonflés tendirent la veste de cuir. On la sentait à bout de forces, semblable à une pénitente que sa confession épuise et, en cette seconde, j'éprouvai une brusque envie de la prendre dans mes bras.

Il y eut un bref silence pendant lequel nos regards s'interrogèrent, puis, détournant le sien, elle secoua la tête et dit avec lassitude :

— Non, lieutenant, il ne s'intéresse pas à ses études. Aveu d'autant plus gênant pour moi que je suis professeur.

Elle essaya sans succès d'accompagner sa phrase d'un sourire.

Après une courte hésitation, je demandai doucement :

— A-t-il déjà eu des ennuis avec la police ?

Le regard de mon interlocutrice se posa une fois de plus sur ses mains.

— Oui, lieutenant. Il y a environ un an.

— À quel propos ?

— Dan et un camarade de son âge se sont « bagarrés », comme ils disent, avec un autre voyageur dans un autobus. Il semble que l'homme était ivre, et l'histoire est terriblement obscure, mais les deux enfants ont passé la nuit dans la salle des jeunes délinquants.

— L'affaire s'est terminée comment ?

— Oh, elle a eu les suites habituelles : admonestation du juge et conseil aux parents d'exercer une plus stricte surveillance. En fait... En fait, mon ex-mari a parlé devant le tribunal. C'est un psychanalyste – assez renommé – et ses paroles ont produit un gros effet sur le juge.

— Sale truc que le divorce, dis-je. Je le sais à mes dépens.

— Ça vous est aussi arrivé ; je vois, murmura-t-elle avec un sourire en coin.

— Oui. Ça fait neuf ans.

Elle soupira de nouveau et dit :

— Ça semble une éternité. Le mien date seulement de deux ans. Et la seconde année m'a paru plus interminable que la première. À ce compte-là, dans quel état serai-je à la neuvième !

— Tout s'arrange avec le temps, madame Haywood. À la longue, on souffre moins. Vous verrez.

Je la regardai, dans l'espoir qu'elle me rendrait encore mon regard. Voyant qu'elle n'en faisait rien, je me levai et pris mon feutre :

— Bon... c'est bientôt l'heure de votre dîner, je ne veux pas vous importuner davantage. Votre fils n'a pas l'intention de s'absenter de San Francisco pour l'instant ?

Elle s'était levée en même temps que moi ; nous étions tout près l'un de l'autre.

— Il reste ici pour Noël. Ensuite, son frère et lui iront faire du ski avec leur père.

— Leur père est remarié ?

— Oui. Depuis un an.

Elle avait prononcé ces mots avec une fausse sérénité. Je hochai la tête.

— Moi aussi je connais ce sentiment. (Je me dirigeai vers le hall et, tout en marchant, je repris :) Votre fils a-t-il une voiture à lui ?

— Non, il se sert de la mienne.

J'ouvris la porte et sortis. Une pluie fine de décembre commençait à tomber. M^{me} Haywood alluma la lanterne extérieure et demeura immobile sur le seuil. Les bras croisés, la tête levée vers moi, elle me parut toute petite et l'image même de la solitude.

— Merci de m'avoir reçu, madame Haywood, dis-je. Je resterai en contact avec vous. Ne soyez pas inquiète, surtout. (Un petit sourire mélancolique modifia le dessin de ses lèvres. Du geste, je lui montrai le coin de la rue et ajoutai :) Nous sommes voisins. J'ai oublié de vous le dire, mais j'habite à moins de deux cents mètres de chez vous.

Son sourire s'accentua.

— Ah, très bien, (Après une légère hésitation, elle lança :) Comme ça, vous n'aurez

pas le temps de vous mouiller.

Je me sentis complètement ridicule. Je portai la main à mon feutre, puis pivotai sur moi-même. En approchant de ma voiture, je me rendis compte que la perspective d'une calme soirée de couche-tôt avait soudain perdu tout attrait.

Le lendemain matin, encore mal éveillé, j'attendais que les toasts jaillissent du grille-pain quand je fis une petite grimace : j'avais oublié de demander son prénom à M^{me} Haywood. Double faute. Sur le plan professionnel, je ne pouvais pas l'appeler « Madame Haywood » long comme le bras dans la transcription de son interrogatoire. Et, sur le plan personnel, comment développer une rêverie érotique autour d'une femme sans prénom ?

J'étais le beurre sur mon toast quand le téléphone sonna. Poussant le premier soupir de la journée, je décrochai le récepteur et notai machinalement l'heure : 9 h 40.

— Lieutenant Hastings ?

— Oui.

— Ici Canelli, lieutenant. Un appel vient de me parvenir pendant que je rédigeais mon rapport sur l'affaire Moresco. Un double meurtre, semble-t-il. Le lieutenant Friedman est sorti, et le capitaine Kreiger est chez son médecin, alors, après réflexion, j'ai pensé qu'il valait peut-être mieux vous prévenir ?

— Le lieutenant Friedman est toujours sur l'affaire Moresco ?

— Oui.

— Comment ça se présente ?

— C'est sûrement son jules qui l'a tuée. La vieille histoire : elle bandait pour un autre. Le lieutenant Friedman et l'Inspecteur Haskell sont en ce moment chez l'avocat du hareng. Un de ces macs bourrés de fric. Cadillac, liquettes de soie, etc... Un adjoint du District Attorney se trouve avec eux là-bas, c'est vous dire qu'on approche du final.

Mâchonnant une bouchée de toast, je demandai :

— Et ce double meurtre, qu'est-ce que c'est ?

— Une voiture de patrouille vient de me l'annoncer par radio il n'y a pas deux minutes. Le crime a eu lieu dans un appartement de luxe du quartier de Pacific Heights et va mettre probablement tout un lot de grosses légumes dans le bain. Ça m'a l'air d'un sacré bordel, lieutenant, et c'est pourquoi j'ai pensé qu'il valait mieux vous prévenir sans retard.

— Les détails ?

— Deux victimes : un homme et une femme. Tous deux tués par balles. La femme de ménage a découvert les cadavres il y a un quart d'heure et s'est trouvée mal. C'est tout ce que je sais pour l'instant.

— Combien y a-t-il de patrouilleuses sur place ?

— Deux. Les gars du labo sont en route. Et je viens juste de téléphoner au Coroner.

— Quels hommes sont au bureau en ce moment ?

— O'Brien et Culligan. Markham et Sigler seront là dans une demi-heure, mais ils ont du boulot. Ils sont sur l'affaire Draper, je crois.

— Bon. Prenez Culligan avec vous et filez à Pacific Heights. Quelle est l'adresse exacte ?

— 2731 Jackson Street. Tout près de Scott Street.

— Parfait. Commencez l'enquête, je vous rejoins dans vingt minutes. Si vous avez besoin d'autres gars en uniforme, demandez-les. Quand le capitaine reprend-il son service ?

— À onze heures, d'après les Transmissions.

— Parfait. À bientôt. Si vous voyez Markham en sortant, dites-lui que je comparerai mes notes avec les siennes plus tard. Tâchez de savoir où il sera après déjeuner.

— À vos ordres, lieutenant.

J'arrêtai ma voiture devant le 2731 de Jackson Street, écoutai un instant les Transmissions, puis coupai la radio. Depuis quelques minutes, je pensais à M^{me} Haywood, m'amusant à imaginer des situations qui me permettraient d'oublier ma qualité de flic pour me sentir un homme comme les autres. Si j'avais fait sa connaissance au cours d'une réunion mondaine, j'aurais pu lui téléphoner aujourd'hui pour lui proposer de dîner avec moi. Mais en tant que policier – peut-être chargé un jour d'arrêter son fils – je ne pouvais être à ses yeux que l'ennemi. Et si elle se sentait le moins du monde attirée par moi, ce sentiment lui paraissait sans doute contre nature. Une sorte de perversion, en somme !

Je mis pied à terre et observai la scène familière : le groupe de curieux, les voitures de police garées au mépris des règlements urbains, le bourdonnement monotone des radios de bord mêlant leur voix métallique aux bruits assourdis de l'opulent quartier.

Le 2731 était typique de ce coin privilégié de San Francisco : deux vastes appartements superposés, datant sans doute d'une quarantaine d'années mais parfaitement entretenus et possédant chacun une entrée indépendante. L'immeuble ressemblait assez à celui dans lequel vivaient les Haywood. Le loyer, pourtant, devait être plus élevé... facilement le double si les fenêtres s'ouvraient sur le panorama de la baie.

Le Sergent Dave Pass – une connaissance de mes débuts dans le métier – se trouvait en faction devant la porte de l'appartement du bas.

— Salut Dave, lançai-je en lui serrant la main. Ça boume ?

— Ça boulotte, lieutenant. Vos gars sont à l'intérieur avec le médecin légiste et l'équipe du labo. Oh, oh...

Du menton, il me désigna une voiture du journal *The Sentinel* qui venait de stopper

non loin de nous.

— Dis-leur que j'aurai quelque chose pour eux d'ici un quart d'heure, vingt minutes. On a placé un homme à la porte de service ?

— Oui, lieutenant.

— Parfait.

Je pénétrai dans l'immeuble et, au moment où je refermais le battant, j'entendis la voix plaintive d'un premier reporter qui commençait à parlementer avec le sergent. Par ce triste jour de décembre, le hall était plongé dans la pénombre. Je tournai le commutateur et regardai autour de moi pour m'orienter. Un grand couloir menait jusqu'au fond où se trouvait probablement une cuisine spacieuse et une chambre de maître, comme dans les appartements de cette époque. Les autres pièces s'ouvraient toutes en enfilade le long de cet unique couloir, au milieu duquel Canelli m'attendait, les mains dans les poches, le regard tourné vers une pièce à droite.

Canelli – presque aussi corpulent que Friedman – était un brave flic acharné au travail et dépourvu d'imagination. Sa grande et unique qualité consistait en une chance insensée dans l'exercice de sa profession. Quinze jours plus tôt, alors qu'il faisait la queue pour déposer à la banque son chèque de paie, il avait regardé par-dessus l'épaule du client qui le précédait et vu celui-ci tendre au caissier une note qu'il lut machinalement. C'était l'ordre de passer l'argent de la caisse. Trait caractéristique : dans la courte bagarre qui suivit, l'Inspecteur perdit son chèque, son carnet de banque et son portefeuille, et ne les retrouva jamais. Suivant la remarque de Friedman, seul Canelli était capable de se faire voler en arrêtant un voleur !

— Bonjour lieutenant, me dit-il à mi-voix.

— Bonjour, répondis-je en examinant la scène du crime.

Il ne s'était pas trompé au téléphone : un sacré bordel.

Un énorme lit à colonnes dominait la chambre de sa masse imposante, son baldaquin en piteux état pendant le long d'un des montants, et un cadavre nu – de sexe masculin – suspendu à un autre, les poignets liés comme un voleur crucifié. De taille ordinaire, l'homme avait des cheveux bruns assez longs pour cacher en partie ses oreilles. Ses genoux pliés oscillaient à moins de trente centimètres du sol, et il était couvert de sang caillé depuis l'abdomen jusqu'aux pieds. Il me faisait face, mais sa tête penchée en avant m'empêchait de distinguer ses traits.

La femme était étendue à plat ventre sur le lit. Ses cheveux blond foncé lui arrivaient à mi-corps. En deux endroits le sang les avait collés : d'abord entre la colonne vertébrale et l'omoplate gauche, puis exactement au milieu du dos. Elle aussi était nue. Elle portait une bague à un doigt de sa main droite et un bracelet-montre au poignet gauche. De taille moyenne, elle pesait probablement dans les soixante-cinq kilos et avait les cuisses assez fortes. Les ongles de ses pieds étaient rouge carmin. Aucune tache de sang sur le dessus de lit.

Un photographe, un technicien des empreintes digitales, deux autres types du labo et le médecin légiste parlaient à voix basse dans la pièce et se déplaçaient en regardant soigneusement où ils posaient leurs pieds. Deux ambulanciers se serraient contre le mur, l'un d'eux tenait une civière. L'écœurante odeur de cette double mort me souleva le cœur.

J'inventoriai du regard les signes de lutte : une chaise retournée, une lampe en miettes, des produits de beauté éparés sur le sol. Une grosse boîte de talc avait été renversée dans la bagarre ; son contenu couvrait un coin de la carquette vieil or, et on voyait la trace d'un pas dans la poudre blanche. Le meurtrier ? La femme de ménage ?

— Où est Culligan ? demandai-je.

— À l'étage au-dessus. Il interroge les voisins.

Je m'avançai avec précaution dans la pièce et, m'arrêtant sur la descente de lit, j'examinai le cadavre de l'homme. Un fil arraché au téléphone faisait une douzaine de fois le tour des poignets et était maintenu par un nœud grossier. On avait dû ensuite l'obliger à se tenir contre la colonne du lit, les mains au-dessus de la tête, pendant que l'assassin – probablement debout sur le lit – les fixait au montant.

Ou bien il était possible que deux assassins aient opéré de concert.

La victime avait reçu deux balles dans le ventre. Blessures non mortelles, me semblait-il, et, à en juger d'après la quantité de sang perdu, la mort résultait vraisemblablement de la terrible hémorragie.

Sans toucher au cadavre, je mis un genou en terre pour examiner par en dessous le visage du mort. Tout juste la quarantaine. Traits lourds, mais réguliers, teint basané, barbe noir-bleu. Nez un peu trop long, menton un peu trop court. Ses yeux grands ouverts semblaient fixer mes pieds et sa bouche était béante. Sur sa joue droite, je remarquai une petite plaie circulaire récente. Une brûlure de cigarette. On l'avait torturé.

Je me redressai et me tournai vers la femme. Son visage enfoui dans le dessus-de-lit n'était pas visible, mais d'après l'aspect de sa peau je lui donnai de vingt-cinq à vingt-huit ans. Elle avait reçu deux balles dans le dos. Sous l'un des seins que le poids du corps aplatisait sur la couverture, je distinguai le bord d'une grande tache de sang. La malheureuse avait expiré à l'endroit même de sa chute.

Je saluai le médecin légiste et lui dis qu'afin de ne gêner personne, Canelli et moi allions attendre dans la cuisine que la voie soit libre.

Je m'assis devant une table en bois sculpté de travail mexicain, mon adjoint prit place en face de moi, et j'évaluai du regard la coûteuse installation de la pièce. Avec ses placards en vieux noyer et ses ustensiles de cuivre étincelants accrochés aux murs en briques ornementales, l'installation de la grande cuisine représentait plus d'argent que je n'en avais dépensé pour l'aménagement entier de mon appartement. Et – comme je l'aurais parié – la desserte et l'évier débordaient de vaisselle sale.

— Alors, demandai-je, où en es-tu ?

— Pas bien loin, répondit-il en ouvrant son carnet sur la table. La femme de ménage – elle s'appelle Janice Henry – nous a dit que les victimes étaient Karen Manley et Roberto Valenti. Après quoi, elle est tombée dans les pommes et je l'ai expédiée au County Hospital.

— Avec un de nos hommes ?

— Ma foi...

Canelli se racla la gorge sans en dire davantage.

— Il faudra envoyer quelqu'un auprès d'elle en attendant qu'on puisse l'interroger.

— À vos ordres, lieutenant.

— On a trouvé l'arme du crime ?

— Pas encore. Mais les recherches ne sont pas vraiment commencées. En tout cas, l'arme n'était pas dans la chambre.

— Quoi d'autre ?

Canelli écarta les bras.

— Pas grand-chose, je le crains. Culligan est toujours avec les voisins du dessus. J'ai pensé qu'il valait mieux que je reste ici pour avoir l'œil sur l'appartement. Alors...

La porte de service s'ouvrit, livrant passage à Culligan. Ce dernier formait un contraste parfait avec le bon gros Canelli. Chauve, cadavérique, la parole rare et d'humeur chagrine, il prenait tout au tragique, comme l'attestait son ulcère d'estomac.

— Cette affaire-là va être du gâteau pour les journalistes, annonça-t-il d'un ton lugubre.

— Pourquoi ça ?

— Parce que la morte, Karen Manley, est la fille de Walter J. Manley, de Manley, Robbins Quant. Walter J. Manley le financier. La fortune de la famille remonte à l'époque de la ruée vers l'or, et ces gens-là possèdent des banques à la douzaine, des bureaux par immeubles entiers... sans compter tout le reste !

Je poussai un grognement consterné. Culligan n'exagérait pas ; il restait même au-dessous de la vérité. À San Francisco, le nom de Manley était synonyme de richesse et de puissance. Je jetai un coup d'œil à ma montre, me demandant si Kreiger était arrivé au bureau.

— Et l'homme ? dis-je.

— Il s'appelle Roberto Valenti. D'après les voisins, c'est un vulgaire gigolo. De la merde.

— Ils n'étaient pas mariés, j'imagine ?

— Les voisins disent que non. Ils ont emménagé il y a un mois. Depuis, ils n'ont pas cessé de faire un foin de tous les diables et de s'engueuler à jet continu.

— À votre avis, ces informateurs, on peut les croire ?

Le front de Colligan se plissa et, après avoir longuement mordillé sa lèvre inférieure, il déclara :

— À quatre-vingts pour cent. C'est déjà pas mal.

— Que vous ont-ils raconté au sujet de la soirée d'hier ?

— D'après eux, elle n'a différé en rien des précédentes. Allées et venues à toute heure du jour et de la nuit, ramdam accoutumé, deux prises de bec. Rien d'inhabituel.

— Les coups de feu ?

— M. Armstrong – le locataire du dessus – croit qu'il a entendu des détonations vers deux heures du matin. Il dormait, mais un bruit l'a réveillé. Les coups de feu, probablement. À ce moment, il a pensé que c'était la télé. Un western. Il s'est retourné sur son matelas pour se rendormir aussitôt.

Je hochai la tête, songeur, observant mon index qui tapotait la table à un rythme accéléré. Pour l'instant, il me fallait oublier l'affaire Draper et M^{me} Haywood, cette jolie petite créature sans prénom et aux immenses yeux gris.

Levant la tête, je vis le regard de mes deux compagnons fixés sur moi dans l'attente de mes ordres.

— Envoyez un message-radio aux Transmissions, dis-je à Canelli. Qu'ils préviennent

immédiatement le capitaine. Ensuite, faites placer un homme auprès de la femme de ménage, et demandez de ma part qu'on en mette deux autres à notre disposition. Qu'ils viennent tout de suite ici. Après cela, faites un tour dans le voisinage pour recueillir le plus de renseignements possible sur les victimes.

Il sortit aussitôt et je me tournai vers Culligan : – Allez trouver les gars du labo, et voyez si vous pouvez vous servir du téléphone de la maison. Tâchez d'avoir M. ou M^{me} Manley à l'appareil et demandez un rendez-vous pour moi. Dites que je passe chez eux immédiatement, mais ne faites pas allusion au meurtre. Parlez d'un accident... la formule habituelle... Si c'est possible, je préfère voir le père, M. Manley. Ensuite, prenez deux hommes et mettez-vous à la recherche de l'arme. En mon absence, c'est vous qui commandez ici.

Tandis qu'il gagnait le couloir à son tour, je sortis mon carnet et inscrivis en tête d'une page blanche : Manley-Valenti. Puis je me mis à écrire.

— Eh bien, lieutenant, que se passe-t-il ? demanda Walter J. Manley en se levant pour m'accueillir.

Il m'indiqua le fauteuil destiné aux visiteurs, et lui-même reprit place à son bureau tout chrome et bois de rose. Sa voix révélait l'homme habitué à conduire à sa guise les interviews qu'il accordait.

Derrière lui, la cloison verre et acier donnait sur la vue la plus prestigieuse de San Francisco. Arrangement abstrait des gratte-ciel, courbe élégante du grand pont qui enjambe la baie couleur ardoise parsemée d'innombrables bateaux, masse vert sombre de Treasure Island, tout cela était lavé par le mélange hivernal que formaient les larges lambeaux de brume blanchâtre et le ciel d'un gris mélancolique.

La splendeur du décor me retint un instant, puis, à regret, mon regard se posa de nouveau sur le bel homme dans sa vigoureuse cinquantaine assis devant moi. Il avait des cheveux gris fer soigneusement lissés et des yeux pleins d'intelligence qui m'observaient attentivement. Courtois, mais sur ses gardes, il attendait que je lui fisse part du but de ma visite.

Je lui annonçai la mort de sa fille.

Mes années dans la police m'ont appris combien la première réaction d'un individu est révélatrice, aussi guettai-je la sienne avec beaucoup d'attention. Il ferma les yeux à demi et accusa le coup à la façon d'un personnage de film projeté au ralenti. D'abord, il se tassa lentement sur son fauteuil, puis, plaçant ses avant-bras sur le bureau en bois de rose, il fixa un point situé entre ses mains posées bien à plat et largement écartées. La satisfaction de soi et l'urbanité disparurent de son visage durci, devenu très pâle sous le bronzage artificiel puis, les paupières tout à fait closes, il serra les mâchoires et secoua doucement la tête.

Réaction correcte et parfaitement convaincante, décidai-je.

Il rouvrit les yeux et, le regard braqué de nouveau sur le point situé entre ses mains, il murmura d'une voix sourde :

— Je m'y attendais depuis des années. Inconsciemment tout au moins. De quoi est-

elle morte ? La drogue ?

À peu près certain à présent qu'il n'avait joué aucun rôle dans le drame et se trouvait en état de supporter un second choc, je lui racontai en détail la fin de sa fille. Son visage pâle et crispé s'empourpra soudain et, lorsque je me tus, il dévida, les yeux étincelants de colère, un long chapelet de jurons obscènes.

— C'est la faute de tous ces dégénérés de malheur, conclut-il enfin. Valenti et les autres. Ils vont me couler. Nous couler tous. J'aurais dû...

Il s'arrêta court.

— Vous auriez dû quoi, monsieur Manley ? demandai-je doucement.

Il me lança un regard de défi et carrant les épaules, répondit tout à trac :

— J'aurais dû le tuer moi-même depuis longtemps. Voilà ce que j'allais dire, lieutenant. D'ailleurs, ce geste n'aurait servi à rien : Valenti n'était pas la cause du mal, mais seulement l'un de ses symptômes.

Il secoua la tête. L'accès de colère passé, son morne désespoir l'avait repris et il murmura :

— Il faut que je prévienne ma femme. Savez-vous où elle se trouve en ce moment ?

— Chez elle, monsieur Manley.

— Merci.

Il décrocha un téléphone intérieur et dit à quelqu'un – sa secrétaire probablement – d'avertir son épouse qu'il serait à la maison dans une demi-heure. Il demanda ensuite sa voiture, et, le voyant donner ces ordres, je retrouvai Walter J. Manley, le grand financier courtois, énergique et décidé. Un parfait échantillon de la classe dirigeante.

Mais une fois qu'il eut replacé le récepteur sur sa fourche, son regard redevint vague, comme si l'absence de contact avec le téléphone le privait soudain d'une nécessaire source d'énergie.

— Monsieur Manley, déclarai-je, je comprends votre désir d'aller retrouver au plus tôt votre femme, mais je vous prie de m'accorder encore quelques minutes. Je voudrais que vous me disiez tout ce qui, à votre connaissance, pourrait nous aider à découvrir le coupable. Comme vous le savez, le facteur temps est d'une importance capitale. En cette minute même, le meurtrier fait tout ce qu'il peut pour brouiller sa piste. Il a peut-être déjà quitté la ville. Ou bien, s'il est toujours à San Francisco, il analyse son crime pour s'assurer qu'il n'a commis aucune erreur susceptible de révéler son identité. S'il en découvre une, il aura peut-être le temps de la réparer... à moins que, grâce à vos informations, nous ne puissions prévenir son acte.

Le financier m'écoutait avec attention, une petite flamme de nouveau allumée dans son regard.

— Pourquoi dites-vous « il » en parlant de l'assassin ? demanda-t-il fiévreusement. Vous soupçonnez quelqu'un ?

— Non, monsieur Manley, c'est seulement une manière de parler. Mais vous n'avez pas répondu à ma question.

Il fit un visible effort pour se concentrer.

— Par quoi voulez-vous que je commence, lieutenant ?

— Par ce que vous voudrez. Peut-être par la façon de... hum... de vivre de votre fille. Ses fréquentations. Les personnes qui auraient pu lui vouloir du mal.

— Ou vouloir du mal à Valenti. (Il prononça ce nom comme s'il s'agissait d'un mot répugnant.) C'est sûrement à lui qu'on en voulait. Pas à Karen.

— Vous avez peut-être raison. Mais au point où nous en sommes nous avons besoin de tous les renseignements que nous pouvons recueillir. Même de ceux qui peuvent vous paraître sans importance.

— Oui... en effet, reconnu-il.

Après avoir remué un instant dans sa tête des pensées visiblement douloureuses, il reprit :

— Karen a fait la connaissance de Valenti à Los Angeles. Il y a de cela un an, je crois. Ou peut-être un peu moins.

— Votre fille habitait Los Angeles à cette époque ?

— Oui et non. Elle y a vécu quelques mois, par intermittence. La stabilité n'était pas son fort, hélas !

— Donnez-moi un bref résumé de sa vie. Dans l'ordre chronologique et en commençant, disons vers sa dix-septième ou dix-huitième année.

— Sa dix-septième année... (Il poussa un soupir.) Il n'y a pas dix ans de cela !

Je gardai le silence. Ni l'un ni l'autre n'avions de temps à perdre avec des souvenirs émus.

D'une voix mal assurée, il finit par dire :

— Elle n'a fréquenté que des écoles privées. Burke à San Francisco, puis l'établissement de Miss Sherwood dans le Vermont. Elle a toujours été bonne élève. Même toute petite. Son frère, Bruce, c'est tout le contraire. (Il s'interrompit une seconde pour me jeter un coup d'œil presque furtif.) À Radcliffe, elle était toujours dans les cinq premières. C'est... c'était une brillante élève.

Le regard perdu, il avala péniblement sa salive.

— Ses études terminées, qu'a-t-elle fait ? le pressai-je.

— C'est là que tout a commencé. Elle a obtenu son dernier diplôme de bonne heure – à vingt ans – et a gagné aussitôt New York. Sa première bouffée de liberté ! Elle a travaillé quelque temps pour une de ces revues d'avant-garde... le titre m'échappe, mais je me souviens très bien du montant de ses appointements : trois cent soixante quinze dollars par mois. Elle avait – si mes souvenirs sont exacts – deux cent quatre-vingts dollars de loyer.

— Comment s'en tirait-elle ?

Presque à contre-cœur, il expliqua :

— Par testament, son grand-père maternel avait placé sur sa tête une certaine somme dont elle a commencé à recevoir les intérêts le jour de sa majorité.

— Une somme se montant à... ?

— Pas loin de quatre cent mille dollars.

Faisant un rapide calcul, je constatai ?

— Sois plus de vingt mille dollars de rente annuelle.

— C'est exact, lieutenant. Et cet argent a marqué le début de sa perte.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire qu'il a été l'instrument de sa déchéance. Ses qualités morales, son bon sens ont paru se... se... se volatiliser à partir du moment où elle l'a touché. Presque du

jour au lendemain.

— Comment expliquez-vous ça, monsieur Manley ?

— Je ne l'explique pas, lieutenant. À moins de faire intervenir la drogue. On dit que le LSD produit parfois des modifications de la personnalité.

— Votre fille s'adonnait-elle aux stupéfiants ?

— Je l'ignore. Oh, elle a fait de petits essais. Je l'ai appris par Bruce – mon fils – mais la plupart des gosses n'en font-ils pas autant de nos jours ? Ils fument tous la « marie-jeanne », et beaucoup expérimentent le LSD. S'ils sont prudents, s'ils se limitent à une ou deux séances, ils ne deviennent pas des camés pour ça. Alors...

Il se tut, secouant la tête d'un geste impuissant.

— Alors, dis-je, nous en revenons au fric. Sous la forme de cet héritage.

Il demeura un long moment sans répondre, fixant le bureau en bois de rose d'un air absent, ses mains toujours posées dessus, écartées comme s'il craignait de choir en avant.

— Nous vivons dans un monde qui a fait de l'argent son dieu, finit-il par dire à voix presque basse. Et pourtant, ceux dont il a causé le malheur sont plus nombreux que les gens qu'il a rendus heureux. Ma famille entière, depuis mes grands-parents jusqu'à mes enfants, en a toujours eu à ne savoir qu'en faire. Et tous ont été malheureux.

— D'où ça vient, monsieur Manley ?

— Je l'ignore, lieutenant. À moins que... qu'il ne dénature les choses en les embellissant. Avec l'argent, tout devient plus intense... plus fort. Tout va plus vite. Quand on est au volant d'une voiture de sport lancée à toute vitesse, on ne peut se permettre la moindre erreur de conduite. Il en est de même avec l'argent. C'est difficile à expliquer, et je ne sais plus très bien ce que je raconte, sauf qu'il s'agit d'une tromperie, d'une farce malhonnête imaginée par des rédacteurs publicitaires très payés dont le rêve serait d'être des poètes sans le sou. (Il secoua de nouveau la tête et présenta ses mains, paumes ouvertes, en un geste à la fois de supplication et de défaite.) Et au bout du compte, on se trouve tout avoir et ne rien posséder du tout. Comme les autres. C'est ça, l'Amérique ! Et maintenant, il faut vraiment que je parte. (Il se leva.) Karen... ma petite Karen. (Il se racla la gorge.) Va-t-on transporter son corps à la morgue, lieutenant ?

— Oui. (Je me levai à mon tour.) Un de mes hommes vous y conduira. Il va vous attendre à la porte et se tiendra à votre disposition aussi longtemps que vous aurez besoin de lui.

— Merci. Allez-vous interroger les autres membres de ma famille ?

— Votre femme et votre fils ? Oui, mais seulement d'ici une heure pour vous permettre de vous entretenir un moment avec eux.

La soubrette – une jolie Noire à l’œil vif – me fit traverser toute la demeure des Manley et me laissa devant la porte ouverte d’un petit salon. Une femme plutôt menue mais fort élégante s’y trouvait seule, assise dans une grande bergère à oreillettes. Vêtue d’un chemisier blanc et d’une jupe en flanelle grise – l’uniforme du matin pour femme du monde – elle me tournait à demi le dos, plongée dans la contemplation de la Porte d’Or qu’on apercevait à travers une large baie vitrée. Une cigarette entre deux doigts délicatement incurvés, elle tenait très droite sa tête que surmontait le chef-d’œuvre d’un maître coiffeur. L’ensemble – la dame, le salon et la vue – semblait être soigneusement composé à l’intention du photographe de *Town and Country*.

Je me présentai et, après une seconde d’hésitation, m’assis en face d’elle sans en être prié.

— Je n’abuserai pas de votre temps, madame Manley, dis-je. Je suis au regret de vous déranger en ces tristes circonstances.

Elle ne bougea pas d’un poil, et le regard indéchiffrable de ses yeux noirs ne changea pas de direction. Lèvres pâles serrées, menton tenu bien haut, son visage aux muscles tendus ne révélait rien. Je l’étudiai discrètement et en vins à me demander si seul le maquillage impeccable signé Elizabeth Arden n’empêchait pas ses traits d’être marqués par les ravages du temps. De toute façon, si elle avait pleuré en apprenant l’assassinat de sa fille, elle s’était livrée à un ravalement complet depuis le départ de son mari.

— Ce que j’ai besoin de savoir, repris-je, c’est si vous avez idée des gens qui auraient pu vouloir la mort de votre fille. Lui connaissiez-vous des ennemis, madame Manley ?

Elle demeura encore un long moment immobile, les yeux fixés sur la baie, puis elle porta son regard vers la cigarette qu’elle tenait toujours entre ses doigts. D’un geste lent, précis malgré sa raideur, elle l’écrasa dans un cendrier de cristal déjà comble et, agrippant les bras de la bergère à oreillettes, elle tourna la tête vers moi.

Son expression hautaine et sa peau tendue au maximum sur une ossature délicate me firent penser à un pur sang, mais au fond des yeux quelque chose était mort.

— J’ignorais tout de ma fille, lieutenant. Tout. Je ne connaissais pas ses amis, encore

moins ses ennemis.

— Je crois savoir qu'elle touchait les intérêts d'un confortable capital placé sur sa tête par son grand-père ?

Elle acquiesça d'un battement de paupières.

— Pouvez-vous me dire ce que devient cet argent à présent que...

Je laissai ma phrase en suspens.

Elle poussa un profond soupir.

— Je ne sais pas exactement. Il faudrait que je consulte notre notaire, mais en fin de compte cet argent devait revenir aux enfants, Karen et Bruce.

— Votre fils est lui aussi bénéficiaire d'un legs semblable ?

— Oui, mais il touche moins que Karen, à cause de son âge.

— Beaucoup moins ?

Elle fronça les sourcils, intriguée, puis secoua la tête. Son regard devint vague et je sentis que son esprit n'était plus avec moi.

— Pouvez-vous me dire autre chose pour m'aider ? insistai-je. Vous ne voyez vraiment pas pourquoi quelqu'un a voulu la tuer ?

Les yeux noirs et sans éclat m'étudièrent longuement, mais je me rendis compte qu'elle n'avait pas entendu ma question. Perdue dans ses pensées, elle tourna de nouveau son regard vers la baie.

— J'ai cinquante-deux ans, dit-elle d'une voix sourde et comme désincarnée. Je suis assise dans ce fauteuil depuis plus d'une heure – dans la même position – et je ne me rappelle pas être jamais restée aussi longtemps immobile. Pas depuis mon enfance, en tout cas, lorsque j'ai passé tout un été à lire. L'année où j'ai dû porter un appareil pour redresser mes dents et refusais de me montrer.

Je gardai le silence, désireux de la laisser parler.

— Un peu avant votre arrivée, continua-t-elle, j'ai eu brusquement conscience que toute ma vie passée défilait devant mes yeux. On dit que ça arrive aux personnes sur le point de mourir. Ça m'a donné un choc. L'introspection, très peu pour moi, comme disent les enfants.

— Votre fils est-il ici, madame Manley ?

Un sourire d'une ironie amère tordit le coin de sa bouche.

— Bien sûr, Bruce est là depuis une demi-heure. Venu me réconforter, je suppose. Oh, il ne restera pas longtemps... s'il n'est déjà reparti !

— Je vais voir si je peux le trouver, dis-je, en me levant. Je prends bien part à votre douleur, madame. Si nous pouvons faire quoi que ce soit pour vous aider, téléphonez-moi. Je laisse ma carte à votre femme de chambre.

Elle acquiesça en silence. Le menton toujours haut levé, elle reprit sa contemplation solitaire de la vue réservée aux demeures privilégiées.

Je trouvai Bruce Manley dans la cuisine. Assis devant la table du petit déjeuner, il tenait à la main une tasse vide. Taille moyenne, corpulence moyenne, bouche moyenne, tout en lui était moyen. Il avait le teint brouillé, des yeux marron au regard terne, un menton fuyant, et portait ses cheveux raides d'un roux pâle à la longueur réglementaire chez les hippies. Sa tête, inclinée en avant, formait un curieux angle avec son cou

maigre. Il était vêtu d'une chemise de sport passablement sale et déchirée, d'un blue-jean délavé, et avait aux pieds des bottes noires. Dans le décor acier inoxydable, formica et meubles bien astiqués de la cuisine Manley, sa présence détonait étrangement.

Je lui fis préciser son identité et me présentai. Devant son allure léthargique, je me demandai si le cerveau de ce garçon n'était pas un peu ramolli, ou si je n'avais pas devant moi une malheureuse victime du clan de la drogue.

Je m'assis de l'autre côté de la table et l'observai un moment sans rien dire. Très vite, il s'agita sur sa chaise ; son regard glissa de la tasse vide à mon visage, puis fit le tour de la pièce avant de se poser de nouveau sur la tasse qu'il tenait entre ses mains, comme s'il essayait de les réchauffer. Il déglutit bruyamment à plusieurs reprises et je vis sa pomme d'Adam proéminente monter et descendre avec difficulté.

— Vous êtes plus jeune que votre sœur, commençai-je sur le ton détaché.

Il soutint mon regard pour la première fois et acquiesça d'un bref mouvement de tête.

— Quel âge avez-vous exactement ?

Sa langue fit le tour de ses lèvres.

— Vingt-trois ans.

— Votre sœur en avait vingt-six ?

— Oui.

— Vous la voyiez souvent ?

— De temps en temps, répondit-il, ses yeux fuyant de nouveau les miens.

— Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

— Hi... (Il avala péniblement sa salive.)... hier soir.

Je fis effort pour garder un ton mesuré et repris :

— À quelle heure, hier soir ?

— Vers onze heures, je pense. Je...

La porte s'ouvrit. Une femme grassouillette entra, vêtue comme les cuisinières de grandes maisons.

À notre vue, elle s'arrêta court et, surprise, porta la main à sa volumineuse poitrine.

— Je venais préparer le déjeuner... il est bientôt midi, s'excusa-t-elle.

— Revenez d'ici un quart d'heure, commandai-je.

Puis, me rendant compte qu'il était important de voir Bruce Manley seul, je demandai au garçon où il habitait. Il me donna une adresse dans le quartier de Buena Vista Heights.

— Avez-vous votre voiture ? dis-je.

— Non. Mon compagnon de chambre l'utilise en ce moment. Je suis venu en taxi.

— Je vous reconduis, alors.

Je me levai. Il m'imita docilement, le dos rond et l'air apathique.

— C'est ici, annonça Bruce en montrant une maison à bardeaux de la belle époque, un peu en retrait de la rue.

Comme les demeures voisines, elle avait dû abriter autrefois une famille de la bonne bourgeoisie, mais depuis plusieurs années s'était développé le phénomène hippy de Haight-Ashbury, juste au bas de la colline...

Nous n'avions pas échangé trois mots pendant le court trajet séparant la maison des Manley de Buena Vista Heights. Deux ou trois fois, je l'avais surpris en train de m'examiner à la dérobée, mais je n'arrivais pas à me faire une idée exacte de son état d'esprit. Lorsque je lui avais présenté mes condoléances pour la mort de sa sœur, il avait poussé un soupir agacé, comme s'il trouvait la chose plus exaspérante que tragique. Bruce Manley était visiblement un insatisfait de tempérament introverti, mais sa morosité avait des causes plus profondes que le décès de sa sœur.

— Merci de m'avoir ramené, dit-il en portant la main d'un geste saccadé sur la poignée de la portière.

— Ça vous ennuerait que j'entre avec vous ? Si vous pouviez m'accorder quelques minutes, j'aimerais vous poser une ou deux questions à propos d'hier soir.

Lâchant la poignée, il se tourna vers moi.

— Quoi, hier soir ?

Sa voix était bien timbrée, son regard soutenait le mien. Il semblait tout à coup très maître de lui et, chose curieuse, c'est moi qui à présent me sentais sur la défensive.

— J'aimerais que vous me racontiez tout ce qui s'est passé hier soir entre vous et votre sœur. À quelle heure vous l'avez vue... en quel endroit... pendant combien de temps... Tout, enfin.

D'un ton las, il commença son récit :

— Je suis arrivé chez elle vers onze heures avec Billy. Billy Mitchell est le garçon qui partage ma chambre. Nous sommes restés environ une heure. Peut-être une heure et demie.

— Vous n'êtes donc pas partis plus tard que minuit trente ?

— Non.

— Êtes-vous rentré directement chez vous ?

Il inclina mollement la tête, son visage exprimant de nouveau une totale indifférence. M'étais-je trompé ? La mort de sa sœur avait-elle produit sur Bruce un choc dont il souffrait à retardement ?

Impossible de le savoir de façon certaine. Je n'arrivais pas à saisir son caractère ni à décider s'il était intelligent ou stupide... drogué ou non... ni même s'il était possible qu'il fût l'auteur du crime ou totalement innocent. Ses manières, sa façon de parler étaient contradictoires. Un instant, il paraissait plein d'énergie, la seconde d'après flottant et vulnérable.

— Vous aviez une raison particulière d'aller voir votre sœur ?

— J'allais chercher de l'« herbe », lieutenant, répondit-il avec une expression à la fois défiante et résignée.

Avais-je finalement découvert la clé de sa personnalité ? Était-ce une indifférence foncière à l'égard des catastrophes qu'il déchaînait sur lui ? Une sorte de masochisme qui le faisait lécher avec gourmandise les blessures qu'il s'infligeait à lui-même ? En reconnaissant être possesseur de drogue, il me poussait par le biais à prendre des mesures contre lui.

— Êtes-vous propriétaire ou locataire ? demandai-je en montrant la maison aux bardeaux bruns.

— Locataire.

— Depuis combien de temps ?

— Environ un an.

— Où habitiez-vous précédemment ?

Il eut un petit ricanement sans gaieté.

— D'abord une ribambelle de lycées, puis l'Europe six mois, Greenwich Village un an, et ensuite Santa Fe.

— Une véritable odyssée !

— Vous dites ça comme quelqu'un qui aurait lui-même pas mal voyagé, lieutenant.

Il avait lancé sa phrase sur un ton d'ironie nonchalante et coulait vers moi un regard presque insolemment évaluateur. Un regard comme auraient pu en échanger d'un tabouret à l'autre les clients d'un bar de tantes.

— Ça arrive à plus d'un, répliquai-je, mais l'itinéraire varie suivant l'importance du compte en banque.

— Vous vous exprimez bien, lieutenant. J'avais toujours pensé que les flics étaient incapables d'aligner deux mots sans commettre un barbarisme. Des Irlandais sadiques, fascistes et brouillés avec la grammaire.

— Cette description couvre peut-être la moitié des flics américains. Reste l'autre moitié.

— Touché !

La conversation prenait un ton badin qui convenait parfaitement à mon dessein.

— J'ai cru comprendre, repris-je, qu'une certaine somme était placée en fidéicommiss au nom de votre sœur et au vôtre, et que chacun de vous touchait les intérêts de la sienne.

Il se contenta d'incliner la tête.

— Environ quatre cent mille dollars pour votre sœur, précisai-je.

— Oui.

— Dans votre cas, la somme est plus faible ?

Il soupira, affectant la lassitude, et reconnut :

— C'est exact. Trois cent mille dollars de moins.

— Ça vous fait donc un capital de cent mille dollars ?

— Oui.

Je fis un rapide calcul. À six pour cent, ça donnait six mille dollars par an. Pas énorme pour un amateur de voyages. Je préfèrai ne pas lui demander à qui iraient les dollars de Karen. Inutile de trop me découvrir à présent qu'il se montrait plus bavard.

— Revenons à hier soir, Bruce. Votre sœur et Valenti étaient-ils là tous deux ?

— Oui. On était toujours sûr de les trouver chez eux. Ils passaient le plus clair de leur temps au lit, à se cuire, regarder la télé en couleurs, ou faire l'amour. Sauf, bien entendu, quand Valenti se levait pour sa séance de gymnastique, car il ne tenait pas à prendre de la brioche.

— Étaient-ils couchés hier soir ?

— Valenti, oui. Karen avait couvert ses charmes d'un peignoir douillet pour venir m'ouvrir.

— La porte d'entrée était donc fermée à clé ?

— Je le suppose. Je n'ai pas tourné le bouton pour voir.

— S'enfermaient-ils toujours à clé ?

— Je n'en sais rien.

— Valenti était-il nu quand votre ami et vous avez pénétré dans la chambre ?

— Oui, il était torse nu. Pour le reste, il a omis de nous offrir le spectacle de ses organes génitaux.

— Et tous quatre avez regardé la télé.

— Oui.

— Vous souvenez-vous du programme ?

— On donnait un film. *La Clé de Verre*, je crois.

— Et pendant toute la projection, votre sœur et Valenti sont restés au lit ?

— Sauf quand elle a été me chercher la came.

Décidément, il y tenait.

— Vous voulez dire la marijuana ?

— Bien sûr.

— Quelle quantité ?

— Un sachet.

— Vous l'avez payé ?

— Oui.

— Combien ?

— Quinze dollars.

— Vous avez remis l'argent à votre sœur ?

— Non, à Valenti.

— En aviez-vous déjà acheté à Valenti ?

— Bien sûr. Deux ou trois fois par mois. Les mauvaises langues prétendent qu'il ne voulait plus dépendre pécuniairement de Karen. En utilisant ses dollars comme fonds de roulement, bien entendu.

Mon index tapotait le volant tandis que je regardais d'un œil absent un petit groupe de gosses qui se chamaillaient en poussant des cris aigus. Ma pensée était ailleurs. Je me demandais tout simplement si je n'allais pas organiser une descente chez le tandem Manley-Mitchell. La saisie d'un petit stock de marijuana me vaudrait à bon compte quelques lignes élogieuses dans les journaux, et, pour une raison que j'ignorais, Bruce la réclamait presque, cette perquise. Pourquoi agissait-il ainsi ? Était-ce un piège pour me mettre dans une situation fausse si l'appartement ne contenait pas de drogue ? Ou bien éprouvait-il le besoin de se confesser publiquement et de souffrir ? Avait-il formé un complexe amour-haine à l'égard de son compagnon de chambre, et désirait-il aller en taule avec Billy Mitchell pour en partager ensemble les inconvénients ?

Je regardai Bruce, en tâchant d'imaginer quel genre de fantaisies érotiques déclenchaient en lui le plaisir.

— Selon vous, demandai-je, Valenti faisait-il le commerce de la drogue sur une grande échelle ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. J'ai entendu les bruits dont je vous ai parlé, c'est tout.

— Si c'était le cas, des quantités importantes de drogue pouvaient se trouver chez lui. Et aussi de l'argent liquide.

— Possible, mais je l'ignore totalement.

Je réfléchis un instant à la question, puis jugeai bon de passer à un autre sujet.

— Savez-vous comment votre sœur et Valenti se sont rencontrés ?

— Ils ont fait connaissance à Los Angeles. Probablement au cours d'une soirée frisant l'orgie... réglée d'avance par Valenti.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Valenti était un vulgaire gigolo. Un sale type. Tout le monde s'en rendait compte... sauf Karen. Malheureusement, la pauvre n'était pas en état de dicter ses conditions aux hommes. Du moins, pas avant le jour où elle a eu du fric, et à ce moment-là il était trop tard. Elle n'a jamais su les règles du jeu et a toujours été la proie de types comme Valenti. De vraies sangsues.

— Lui arrivait-il d'être brutal avec votre sœur ?

— Physiquement ?

— Physiquement ou moralement.

— Eh bien tenez, voilà justement un exemple : hier soir, une ancienne de Valenti lui a téléphoné. Tout le monde pouvait entendre la fille l'abreuver d'injures. Assis à poil dans le lit, son sourire huileux de gigolo style 1930 aux lèvres, il fumait un « joint » en murmurant de ridicules phrases sentimentales dans l'appareil. On aurait dit un mauvais film des débuts du parlant. Karen bouillonnait de rage mais faisait semblant de ne s'apercevoir de rien, selon une recette probablement enseignée par notre chère vieille maman.

— De quoi se plaignait l'autre fille ?

— À en croire Valenti, de ne pas le voir répondre à l'amour qui la consumait. Mais

rien ne prouve qu'il disait la vérité. Il est plus vraisemblable qu'elle lui réclamait du fric. D'après Karen – qui m'a raconté ça un jour qu'elle était schlass – Valenti aurait autrefois fait un gosse à cette sauterelle. Naturellement, il refusait d'admettre la chose. Pourtant...

Bruce haussa les épaules d'un air indolent.

— Vous connaissez le nom de la fille ?

— Oui. Jane Swanson. Valenti l'a connue à Las Vegas, la terre d'élection de ce gibier-là. Pendant deux ou trois années, ils ont vécu ensemble à différentes reprises. Jane travaillait dans un casino comme hôtesse ; c'est un nom plus élégant pour désigner une call-girl. Valenti louait ses services aux dames, à l'heure ou au mois. Quand leurs clientèles respectives leur en laissaient le loisir, ils vivaient ensemble. Ça réduisait d'autant les frais de loyer.

— Est-ce à Las Vegas que votre sœur a vu Valenti pour la première fois ?

— Je ne crois pas. Il est à présumer que Valenti considérait Las Vegas comme un terrain de manœuvres où il mettait au point sa technique. Lorsqu'il s'est senti fin prêt, il est allé prendre position à Los Angeles... près d'Hollywood.

— Où Jane Swanson l'a suivi.

— À distance respectueuse. À mesure que Valenti consolidait son emprise sur Karen, il s'éloignait de Jane, ce qu'il l'a obligée à chercher des consolations ailleurs.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire qu'elle s'est mise en ménage avec un type qui exerçait de temps à autre la profession de barman. Il s'appelait Rawlings, je crois. Dave Rawlings.

J'avais sorti mon carnet sur lequel je griffonnai à toute vitesse les noms, lieux et dates approximatives. Tout en écrivant, je gardai un œil sur Bruce Manley. Il semblait avoir de plus en plus de peine à soutenir la conversation ; il souffrait peut-être du « manque », et son élocution commençait à s'en ressentir.

— Avez-vous personnellement rencontré Jane Swanson ou Dave Rawlings ? demandai-je.

— J'ai rencontré Jane une fois, répondit-il comme dans un rêve. Karen assistait à un enterrement auquel je n'avais pas été convié. Je m'étais rendu chez elle pour refaire mon plein d'herbe, et Jane se trouvait là, dans les bras de Valenti. J'ai raconté la chose à Karen qui m'a alors sorti l'histoire complète. Elle était dans tous ses états, la pauvre.

— Comment se fait-il qu'elle ait été si bien renseignée sur l'ancienne liaison de Valenti ?

— Elle avait loué les services d'un privé, répliqua Bruce en grimaçant un sourire. Karen était comme ça... elle aimait apprendre le pire.

— Votre sœur ne semble pas avoir été très heureuse dans sa vie.

— Ni elle ni moi n'avons jamais été très heureux, lieutenant, fit-il remarquer d'une voix douce et lointaine.

— À en croire votre père, tous vos ennuis viennent d'une trop grande abondance de fric.

— Possible. C'était sans doute son problème personnel, et il nous l'a repassé. On devrait peut-être interdire aux riches de se reproduire. Comme aux idiots et autres individus socialement indésirables.

— Et malgré tout, votre sœur et vous avez choisi de vivre à San Francisco. Dans la même ville que vos parents.

Une amère grimace crispa son masque de rêveuse indifférence et, l'œil brillant, il expliqua :

— Tout d'abord, San Francisco est la ville la plus excitante au monde, lieutenant. Et en second lieu notre présence ici était le plus sûr moyen de leur faire payer vingt années de négligence à notre égard.

— Ils auraient préféré vous voir loin d'ici ?

— Vous l'avez dit, lieutenant. Depuis notre retour à San Francisco, ils ont vécu dans la terreur quotidienne de lever les yeux du cocktail qu'ils sirotaient en compagnie du Consul de France pour découvrir Karen ou moi dans l'embrasure de la porte. (Il ouvrit la portière de ma voiture d'un geste brusque et descendit, puis, penché près de la vitre, il murmura d'un accent chargé de venin :) Quand vous tiendrez l'assassin, lieutenant, appelez-moi. Je veux regarder le salaud bien en face et lui cracher à la gueule. Après quoi, je le remercierai d'avoir choisi Karen la première. Parce que cela aurait pu être moi. Pour des raisons différentes, de la main d'un autre, ailleurs, et pas au même moment... mais moi tout de même.

Il me tourna le dos, traversa le trottoir d'un pas mal assuré, et claqua derrière lui la vieille grille en fer forgé.

Je le vis entrer dans sa petite maison à bardeaux, et, automatiquement, remarquai qu'il n'avait pas eu besoin de se servir de sa clé.

Immobile sur le siège de ma voiture toujours arrêtée devant la demeure de Bruce, je me remémorai son étrange confidence chargée d'amertume, pour en fixer les termes dans mon esprit.

Croyait-il sincèrement qu'au lieu de sa sœur, c'est lui qui aurait dû être la victime ? Croyait-il que tous deux étaient voués à la mort ? Ou bien, adolescent prolongé, prenait-il plaisir à se jouer une sinistre comédie ?

Impossible de dire laquelle des deux hypothèses était la bonne, et notre petite conversation avait donné moins de résultats que ne le promettait son début. Une heure plus tôt, je pensais avoir un suspect à me mettre sous la dent... à présent je n'en étais plus si certain.

J'appelai le bureau, obtins Friedman, et lui demandai de faire vérifier si Jane Swanson et Dave Rawlings habitaient toujours à la même adresse. Grommelant que le taux des assassinats montait vraiment trop vite, Friedman m'annonça qu'une réunion de travail aurait lieu à 14 heures chez le capitaine. Je l'assurai que je ne manquerais pas d'y assister et le priai de faire surveiller la maison de Bruce Manley et Billy Mitchell. Après lui avoir dit au revoir, j'allais mettre ma radio sur la longueur d'ondes des Transmissions quand je vis une Volkswagen blanche d'un modèle récent s'arrêter près de l'autre trottoir. Un grand escogriffe à l'air agité en descendit et traversa la chaussée, en direction de la maison aux bardeaux bruns.

Je mis pied à terre à mon tour et allai me placer entre la grille de fer forgé et lui.

— Monsieur Mitchell ? demandai-je. Billy Mitchell ?

Ses yeux gris un peu obliques étaient juste au niveau des miens. Ils se plissèrent lorsque je lui montrai mon insigne et, instantanément sur ses gardes, il recula d'un demi-pas. Sa bouche mobile aux lèvres minces, ses pommettes hautes et son regard de rapace dominaient dans un visage en lame de couteau. Il portait un pantalon de cuir souple, des bottes, une chemise multicolore ouverte jusqu'à la taille et un foulard bleu noué autour du cou. Ses cheveux blond-roux mi-longs étaient soigneusement coupés. Il pouvait avoir vingt-quatre ou vingt-cinq ans et donnait l'impression de posséder un esprit vif, un

mauvais caractère et une bonne dose de satisfaction de soi.

— Que puis-je pour vous ? demanda-t-il d'un ton sardonique en prenant une pose d'une nonchalance très étudiée.

Je décrivis le double meurtre le plus crûment possible, tout en surveillant sa réaction. Il cligna un instant des paupières, mais son long corps dégingandé demeura détendu tandis qu'il m'étudiait avec calme.

Quand j'eus terminé mon bref récit, il laissa passer quelques secondes et déclara :

— Cette même était une victime née. Les femmes sont masochistes par nature, mais celle-là forçait la dose. Elle cherchait les emmerdements, et quand ils ne venaient pas assez vite, elle courait au-devant d'eux.

— Vous paraissez l'avoir bien connue.

Il haussa les épaules.

— Je l'ai rencontrée deux fois. Peut-être trois. Mais c'était une malade, mon vieux. Ça se voyait comme le nez au milieu de la figure. Avec ses yeux de veau implorants. Elle était aux anges quand quelqu'un lui faisait une vacherie, et Valenti en connaissait un bout dans ce domaine.

— Vous êtes un vrai philosophe, dis-je. Voulez-vous avoir l'obligeance de venir dans ma voiture un instant ? J'aimerais vous poser quelques questions.

— Quel genre de questions ? demanda-t-il sans bouger.

— Sur vos occupations de la nuit dernière, par exemple.

— Je ne comprends pas, dit-il en se croisant les bras.

— Il n'y a rien à comprendre, Mitchell. Je vous demande simplement de me raconter ce que vous avez fait hier soir. Disons, de dix heures à minuit.

— Vous me considérez comme un suspect ? C'est ça que vous voulez dire, non ?

Je sentis se raidir les muscles de mon dos et de mes cuisses, et instinctivement, m'écartai de lui afin d'être libre de mes mouvements en cas de besoin.

— Si je vous considérais comme un suspect Mitchell, je vous aurais déjà rappelé vos droits et nous serions en route pour le Bureau Central de la Police. (Je lui laissai le temps de digérer mes paroles et repris :) Je vous pose une question toute simple. Libre à vous de ne pas y répondre, mais dans ce cas nous devons changer de musique. Alors, nous y allons en douceur... ou autrement ?

— Oh là là... c'est tout à fait comme dans « Les Incorruptibles » ! remarqua-t-il en sifflotant le leitmotiv de la série policière.

Je gardai le silence.

Il avança la lèvre inférieure en même temps qu'il ébouriffait sa chevelure rousse d'un désarmant geste enfantin et se décida brusquement :

— Bon... Je suis allé chez Karen avec l'ami Bruce. Nous sommes arrivés chez elle à onze heures, et à minuit et demi on se taillait.

— Ensuite ?

— Nous sommes rentrés à la maison. Directement.

J'étudiai pensivement son expression, puis demandai :

— Comment gagnez-vous votre vie, Mitchell ?

— En faisant un boulot par-ci par-là.

— Par exemple ?

Il leva mollement les épaules.

— Faut me donner le temps de me retourner, lieutenant. Il y a un an à peine qu'on m'a rendu à la vie civile.

— Vietnam ?

— Oui.

— Où habitent vos parents ?

— À New York.

— Comment s'appelle votre père ?

— Qu'est-ce que mon père vient foutre là-dedans ?

Je respirai à fond et m'approchai de lui.

— J'ai un double meurtre sur les bras, Mitchell, dis-je d'un ton ferme. C'est une affaire importante qui touche des gens importants. Comme l'enquête n'est pas très avancée, on ignore encore le mobile du crime, mais ça ne m'étonnerait pas que l'assassin ait tué pour se procurer du fric. S'il en est ainsi, nos recherches s'orienteront du côté des gens qui en sont à court. Des petits gars qui n'ont rien à perdre et veulent gagner gros. Voilà pourquoi je prends tellement d'intérêt à vos faits et gestes, et pourquoi je vous demande le nom de votre père. C'est peut-être un capitaliste qui vous envoie cinq cents dollars tous les mois juste pour vous savoir en Californie ?

Billy Mitchell ricana.

— Mon père était représentant, lieutenant. Un pauvre diable qui essayait de placer des tissus avec un sourire commercial et de belles paroles. Malheureusement, ses efforts n'étaient guère couronnés de succès. Il s'est mis à boire... et ma mère à travailler. Vers ma septième année, elle a fichu papa dehors. À coups de pied au cul, lieutenant. Et papa est devenu clochard. Tout en continuant à picoler, bien entendu. Et quand le petit garçon que j'étais – et plus tard le grand garçon – faisait une connerie ou une autre, Maman ne manquait pas de s'écrier : « Tu finiras comme ton père ! » Elle n'est pas capitaliste non plus, à moins que vous ne mettiez un petit institut de beauté à quatre fauteuils dans le même sac que la *General Motors* ou la *Standard Oil*. Mais elle se défend bien quand même, Maman.

— Elle vous sert une pension ?

— Non.

— Comment vivez-vous, alors ?

— Aux crochets de Bruce.

— Tu n'es pas très différent de Valenti, tu sais.

— Personne n'est parfait, soupira-t-il avec un sourire forcé. Chacun essaie d'en avoir un peu plus qu'il n'en a. Prenez les Manley, par exemple. Eux, ils possèdent tout... et pourtant ils en veulent davantage ! Même le vieux – M. du Gratin... M. Perfection. Si vous souleviez la pierre, ça vous donnerait un choc de voir ce qui grouille dessous. Si vous êtes à court de suspects, au lieu d'emmerder Bruce, allez plutôt frapper à la porte de son vieux.

— Vous ne savez pas ce que vous racontez, lançai-je pour l'inciter à m'en dire plus long.

— Je ne sais pas ce que je raconte ? Eh bien, demandez à Walter J. Manley de vous parler d'une certaine Candice Weiss. C'est une pépée bien balancée qui accepte

gentiment le fric de Papa gâteau Walter. Fric avec lequel elle va aussitôt acheter de la came chez Valenti. Voyez le tableau : d'un côté Walter J. Manley accuse sa fille de mener une vie dissolue, de l'autre Karen retourne le compliment à Papa. Et, entre eux, Valenti se marre.

Je l'observai un moment en silence et vis son petit rictus satanique se transformer en un sourire allant d'une oreille à l'autre.

— Alors, lieutenant ? finit-il par demander. Ça donne les foies de penser qu'on pourrait avoir à s'attaquer à plus gros que soi ?

Sans répondre, je notai le nom et l'adresse de sa mère et lui recommandai de ne pas quitter la ville.

— Je vais avoir besoin d'un avocat, on dirait, remarqua-t-il. Je vais m'en procurer un au plus tôt, et je conseillerai à Bruce d'en faire autant. À moins que nous n'en partagions un avec son père. Ça réduirait toujours la dépense.

— À vous de voir, Mitchell, dis-je. Réfléchissez. Et pendant que vous y serez, pensez aussi un peu au genre de vie que vous menez. Des petits gars comme vous, j'en vois des flopées tous les jours. Rien ne les surprend... rien ne les choque, car, au fond, rien n'a d'importance à leurs yeux, et ils sont prêts à tout essayer au moins une fois dans leur vie. Je parie que vous vous droguez. Si c'est le cas, vous découvrirez vite à vos dépens qu'être camé et avoir mauvais caractère, ça forme un mélange détonant. (Je refermai mon carnet, le fourrai dans ma poche et, tout en appuyant sur mon stylo bille pour en faire rentrer la pointe, j'ajoutai :) Raconte mon petit sermon à Bruce Manley. Ça vous procurera un sujet de rigolade. Dommage.

Je grimpai dans ma voiture et démarrai sans regarder en arrière, sûr d'arriver en retard à la réunion du capitaine.

Lorsque je m'assis dans le fauteuil réservé à mon intention, Kreiger consulta ostensiblement sa montre. J'étais en retard de cinq minutes, et le capitaine tenait à marquer sa désapprobation.

Les sièges de Canelli, Markham et Friedman formaient avec le mien un demi-cercle devant l'immense bureau gris acier de notre chef qui tourna la tête vers moi et dit :

— Allons Frank, nous t'écoutons. Commence par Draper.

L'œil sur mon calepin, je résumai l'affaire en deux minutes, peut-être moins, adressant mon monologue au capitaine.

Quand je me tus, il prit rapidement quelques notes, puis regarda Markham.

— Quelque chose à ajouter, Jerry ? demanda-t-il.

— Deux choses, répondit Markham d'une voix au timbre assourdi mais subtilement triomphal.

Agent de police, il avait donné toute satisfaction à ses chefs ; passé à présent au grade d'inspecteur, il apprenait comment se comporter dans le bureau d'un capitaine. Sur le même ton, il poursuivit :

— Les gars du labo ont remarqué une tache de sang sur la porte d'entrée. C'est sans aucun doute possible Draper qui l'a laissée là quand il est monté pour nous téléphoner, après avoir découvert le cadavre.

— Est-ce qu'il a reconnu avoir touché le corps ?

— Il ne m'en a pas parlé. (Markham se tourna vers moi :) Et à vous, lieutenant ?

— Le point n'est pas clair, dis-je. Draper m'a donné l'impression de ne pas se rappeler grand-chose. En tout cas, le fait n'a pas été nettement établi.

— Draper a pu se montrer intentionnellement évasif, intervint le capitaine. Et la seconde chose ?

Sa question s'adressait à Markham qui répondit aussitôt :

— Une empreinte digitale sur la poignée de la porte du garage. Elle n'appartient ni à M^{me} Draper ni à son mari.

— Une bonne empreinte ?

— Un bijou ! L’empreinte d’un pouce droit. Nous l’avons déjà transmise à Washington et à Sacramento. Elle se *superpose* à celles laissées par le couple et est d’une netteté parfaite.

— Très bien, dit Kreiger. Quoi d’autre ?

— J’ai interrogé la petite fille. Il semble qu’elle dormait à l’heure du drame. Mais elle dit que ses parents se sont disputés hier dans l’après-midi.

— Quelle valeur accordez-vous à son témoignage ?

Markham haussa les épaules.

— Elle a sept ans. Personnellement, je n’ai jamais eu beaucoup de pot avec les gosses de cet âge. Douze ans, oui. Sept, non.

Kreiger prenait pensivement des notes sur un grand bloc. Lorsqu’il eut terminé, il déclara :

— Voici ma façon de voir : il y a trois assassins possibles. D’abord Draper. Puis ce gosse... Dan Haywood. Enfin et surtout, un malfrat qui serait venu avec l’intention de voler ou de violer la femme. Cette troisième hypothèse s’accorde avec la déclaration du jeune Haywood à propos du Noir qu’il a vu. En supposant, bien entendu, que le garçon ne mente pas. C’est tout ?

Comme Kreiger désirait visiblement aborder au plus vite l’affaire Manley, il fronça les sourcils lorsque je demandai à Markham :

— La poignée du garage doit conserver merveilleusement les empreintes ?

— En effet.

— Vous en avez remarqué trois jeux : deux appartenant à Draper et sa femme, et une troisième empreinte – de provenance inconnue – superposée aux premières. C’est bien ça ?

— Oui, répondit Markham qui cherchait à lire dans mon regard où je voulais en venir.

— À qui appartient l’empreinte placée immédiatement sous celle de la personne inconnue ?

Markham me regarda sans répondre, l’air perplexe.

— En principe, ce devrait être celle de M^{me} Draper, continuai-je. Son mari n’a pas touché à la poignée extérieure du garage ce soir-là, les deux versions de son histoire se recoupent sur ce point. Pour sortir, il a relevé la porte de l’intérieur et l’a laissée ouverte, qu’il soit rentré chez lui par l’escalier du garage ou par le perron. Cela est un des faits bien établis. Par conséquent, ses empreintes devraient se trouver sous les deux autres.

— Je vérifierai, déclara laconiquement Markham.

— Veillez aussi à ce que le laboratoire examine la poignée intérieure. Si Draper dit la vérité, on doit trouver ses empreintes par-dessus toutes les autres.

— Je vérifierai ça également, dit-il avec encore moins d’enthousiasme.

Me tournant vers Kreiger, je demandai :

— On passe maintenant à l’affaire Manley ?

Sur son signe d’assentiment, je consultai de nouveau mes notes et, cette fois, exposai de façon plus détaillée les renseignements en ma possession. Puis ce fut au tour de Canelli de rendre compte des derniers développements.

— Les techniciens du labo ont relevé neuf jeux d’empreintes digitales, commença-t-il. Ça va demander un bout de temps pour les identifier. Pour l’instant, ils sont seulement

en état d'éliminer celles des deux victimes et de la femme de ménage. Restent donc six à identifier. Voilà pour les empreintes. (Il se racla la gorge.) Quant aux balles, elles se sont toutes écrasées contre les murs et sont trop déformées pour qu'on espère en tirer grand-chose. Tout ce que le labo peut dire, c'est qu'il s'agit d'un gros calibre. Probablement un 35 ou 38.

— Y avait-il de l'argent et de la came dans l'appartement ? demandai-je.

— On a trouvé le portefeuille de Valenti dans le tiroir d'une commode. Il contenait deux cent trente dollars, ce qui semble exclure le vol comme mobile. À moins que l'assassin n'ait déniché un plus gros paquet et ait négligé le reste. Le sac à main de la femme contenait vingt dollars. En ce qui concerne la drogue, ils ont mis la main sur un kilo de marijuana. Mais les recherches se poursuivent.

— Avez-vous pu reconstituer les mouvements du criminel d'après les traces laissées par lui ?

— Plus ou moins. Il semble avoir pénétré dans le jardin par une entrée de service située sur le devant et jamais fermée. Il a ensuite longé la maison et gagné une porte de derrière qu'il a fracturée. Estes – le technicien du labo – dit qu'il y a des traces d'effraction sur la serrure. N'en ayant pas aperçu moi-même, je pense que le meurtrier a dû se servir d'un morceau de celluloïd. Mais...

— Bon, il est entré, l'interrompt Kreiger. Qu'a-t-il fait ensuite ?

Canelli leva les mains dans un geste d'impuissance.

— Eh bien, il a fait... ce qu'il était venu faire, sans doute.

— Et la poudre de talc ? demandai-je.

Canelli fit claquer ses doigts, consterné.

— Je savais bien que j'oubliais quelque chose ! s'écria-t-il. Estes a suivi les traces de talc depuis la chambre jusqu'à la cuisine, la porte de derrière, l'allée qui longe la maison, l'entrée de service et le trottoir. Si l'on admet que le meurtrier a pris le même chemin pour s'en aller que pour venir, cela établit son itinéraire.

— Des témoins ? demandai-je.

— Nous en avons quelques-uns. Le médecin légiste dit que le double meurtre a probablement été commis entre minuit et trois heures du matin. Le voisin du dessus croit avoir entendu des coups de feu vers deux heures, ce qui recoupe les estimations du médecin. Nous basant là-dessus, Culligan et moi avons cherché si par hasard des gens seraient passés dans la rue à ce moment-là. On a été plutôt surpris d'en découvrir une douzaine. Bien sûr, ce sont les vacances de Noël, mais quand même... à deux heures du matin ! Et sur le lot, deux ou trois sont des témoins valables qui ont vu une Volkswagen blanche de modèle récent stationner pendant une trentaine de minutes près de la maison du drame. Ils ont remarqué qu'une personne se trouvait à l'intérieur du véhicule. Nous avons donc...

Le mot « Volkswagen » m'avait fait sursauter.

— Bruce Manley possède une coccinelle blanche, m'écriai-je.

Kreiger demeura impassible. Tapotant le bloc posé devant lui avec son crayon, il déclara :

— Il nous faut cette voiture pour la faire examiner par les experts du labo. Et que la chose se fasse discrètement, je ne désire pas mettre la puce à l'oreille des journalistes.

— Bruce Manley ne semble pas très futé, dit Friedman d'un air songeur. Ça doit être facile de le couillonner.

— Lui, peut-être, répliquai-je, mais sûrement pas Billy Mitchell.

— Eh bien, jouons franc jeu... ou faisons semblant, dit Kreiger de sa voix calme. Sortons-lui la vieille histoire : une voiture répondant à la description de la sienne a été vue non loin des lieux du crime. Dans son propre intérêt, nous voulons démontrer qu'il ne s'agit pas de sa coccinelle. Après tout, des Volkswagen de ce type-là, il doit bien y en avoir un millier à San Francisco. Peut-être davantage. Présentez-lui l'opération sous cet angle. Parlez d'une « amusante coïncidence »...

— Et s'il fait des histoires ? demandai-je. S'il consulte un avocat ? S'il va trouver son père, un homme de loi va s'amener ici en moins de deux. Suivi par la meute des reporters.

— Nous n'avons pas le choix, Frank. Il nous faut cette voiture pendant une heure, avec ou sans la permission de son propriétaire.

— Pourquoi ne pas la voler ? suggéra Friedman d'un ton suave.

— Quoi ?

— La voler, capitaine. Je vais aller interroger Bruce et son copain et pendant que je les occuperai en leur posant des tas de questions, Haskell, du Service des Véhicules Volés, piquera leur bagnole. Et quand on nous signalera sa disparition, nous la « retrouverons » en moins d'une heure !

— Si nous attendons la nuit pour agir, intervins-je, nous pourrions même la ramener sans que quiconque s'en aperçoive.

Quelques minutes plus tard, tous les détails de l'opération étaient arrêtés. La voiture, subtilisée le plus tôt possible, serait remise en place dès la nuit tombée, soit dans moins de trois heures. Pendant ce temps, je prendrais Canelli avec moi et nous tâcherions de rencontrer Jane Swanson et Dave Rawlings. Ensuite, j'irais rendre visite à Walter J. Manley. Seul, cette fois.

Canelli arrêta la voiture de patrouille contre le trottoir, coupa les gaz et la radio. En silence, nous examinâmes le vieil immeuble où nos services avaient découvert que gîtait Rawlings, puis je bâillai, m'étirai et, ouvrant la portière, je lançai à mon compagnon :

— Bon, allons voir ce que raconte Jane Swanson.

Je sonnai à trois reprises. Pas de réponse. Je collai mon oreille contre la porte : des bruits assourdis me parvinrent de l'intérieur. N'aurais-je pas dû, par prudence, envoyer Canelli surveiller l'arrière de l'immeuble ?

Enfin, j'entendis des pas approcher. Tandis que le battant s'entrouvrait sur une chaîne de sûreté, je regardai ma montre. Il était 15 h 45.

— Qu'est-ce que c'est ?

La voix ensommeillée de la femme exhalait un monde de reproches.

Je déclinai mes nom et qualité, m'assurai qu'elle s'appelait bien Jane Swanson, et demandai à entrer.

— Qu'est-ce que vous me voulez ?

Sa voix, soudain tendue, la trahissait. Ce que nous lui voulions, elle le savait fort bien.

Un détective qui connaît son métier ressemble à un bon spécialiste du porte-à-porte : il ne traite jamais ses affaires sur le palier. Jane Swanson finit pour nous laisser passer, et je notai sur la porte la présence de deux verrous et d'une double chaîne de sûreté.

Femme et appartement correspondaient assez à mes prévisions. La femme pouvait avoir trente ans. Un pantalon très collant et une blouse imprimée d'une propreté douteuse soulignaient des formes qui commençaient à s'alourdir. Sa longue chevelure châtain pendait en désordre sur ses épaules. Ses pieds nus claquaient sur le carrelage fendillé du vestibule, et le balancement paresseux de ses hanches faisait plus négligé que sensuel, plus lubrifié que lubrique.

Une odeur de renfermé régnait dans l'appartement sombre où s'entassaient des meubles modernes bon marché. Des vêtements, des journaux, des magazines de cinéma encombraient tous les sièges. Des jouets d'enfant traînaient partout, achevant de transformer la pièce en capharnaüm. D'une télévision portative sortaient les intonations

melliflues d'un meneur de jeu. Je m'approchai de l'appareil et, bien ostensiblement, baissai le volume du son, puis je fis sans me presser le tour du logis.

Deux chambres à coucher, une salle de séjour, une cuisine : le loyer devait être de cent trente dollars par mois tout au plus. L'immeuble se trouvait dans un quartier excentrique et datait au moins de trente ans. Les ustensiles de cuisine étaient ébréchés, la salle de bains plutôt crasseuse. Un petit arbre de Noël en aluminium avait été placé sur une table recouverte d'un tapis, devant l'unique fenêtre de la salle de séjour.

Jane Swanson débarrassa le divan d'un chandail de gosse et d'une bouteille de limonade vide.

— Asseyez-vous là, dit-elle. Je faisais la sieste pendant que Jerry et Dave sont en promenade. C'est mon seul moment de tranquillité avec eux.

Elle prit place sur un fauteuil en plastique couleur chocolat et en gratta le bras avec de longs ongles carminés. L'air maussade, elle évitait mon regard, tout en se mordillant la lèvre, peinte d'un rouge assorti aux ongles. Elle avait des traits accusés, des yeux de jais sous leurs sourcils très noirs, la mâchoire carrée, le nez droit.

— Jerry est votre fils ? demandai-je.

Elle acquiesça d'un mouvement de tête agacé, changea de position, recroisa les jambes avec impatience, puis, fixant soudain son regard sur moi, elle lança :

— C'est à propos de Valenti, n'est-ce pas ?

— Oui. Vous lui avez téléphoné hier soir, paraît-il.

— Quoi ? (Ses yeux s'élargirent, puis devinrent deux fentes étroites.) Quel est le sal... Qui vous a dit ça ?

— Valenti n'était pas seul lorsqu'il a reçu votre coup de fil, Miss Swanson. Deux témoins l'ont entendu dire que vous lui parliez.

— Je ne sais pas de qui il s'agit, en tout cas, ce sont de foutus menteurs. Pour quelle raison lui aurais-je téléphoné ? Merde, ça fait des mois que je ne l'ai pas vu !

— Vous ne lui avez jamais rendu visite au 2731 de Jackson Street ?

— Euh...

Son regard s'écarta du mien.

— Combien de fois avez-vous été là-bas, Miss Swanson ? Réfléchissez bien... La chose est importante.

L'incertitude fit glisser une seconde son masque de défi, laissant apercevoir l'appréhension qui commençait à la gagner. Attaquée de front, cette femme devait lutter âprement, mais les insinuations la trouvaient sans défense.

— Qu'est-ce que ça a de si important ? (Pour la première fois depuis notre arrivée, ses yeux cherchèrent ceux de Canelli. Je la vis l'étudier avec la nonchalance experte de la putain professionnelle, puis, me regardant de nouveau, elle ajouta d'un ton presque plaintif :) Et d'abord, qu'est-ce que vous manigancez contre moi ?

La voix à présent dolente, l'air d'innocence outragée furent une révélation : j'eus soudain la quasi-certitude que la femme avait déjà eu des démêlés avec la police.

— Je ne « manigance » rien contre vous, Miss Swanson. Vous me dites que vous n'avez pas téléphoné à Valenti hier soir, je vous crois. Provisoirement du moins. Seulement je veux maintenant savoir combien de fois vous avez été le voir chez Miss Manley au cours des six derniers mois.

Battue, elle baissa la tête en murmurant :

— Deux fois.

— Eh bien voilà... dit Canelli. Pourquoi vouliez-vous nous le cacher ?

Les yeux fixés sur le bras du fauteuil en plastique, elle répondit d'une voix à peine audible :

— C'est facile à deviner, non ?

— Vous ne vouliez pas que Rawlings l'apprenne, dis-je.

Elle hocha la tête.

— Très bien. C'est tout ce que nous désirons : des réponses à nos questions. Et qui ne s'écarteront pas trop de la vérité. Compris ?

Elle garda le silence et, changeant encore de position, recroisa les jambes dans l'autre sens. Je me permis un bref coup d'œil aux petits plis de l'étoffe moulant son entrecuisses, et repris :

— Quel était le but de ces deux visites, Miss Swanson ?

— Que voulez-vous dire ?

— Exactement ce que je dis : Pourquoi avez-vous rendu visite à Valenti ? Vous n'alliez sûrement pas le voir sans raison.

— Évidemment. Je voulais bavarder avec lui du bon vieux temps. Il y a quelques années, on sortait pas mal ensemble, lui et moi.

Tout en parlant, elle m'examinait avec l'intention manifeste de voir l'effet produit par son apparente sincérité.

— Vous alliez lui réclamer du fric ?

Le regard oblique que la surprise lui fit me lancer m'éclaira suffisamment.

— Une grosse somme, sans doute ? Combien lui avez-vous...

Un clé tourna dans la serrure. J'échangeai un coup d'œil avec mon adjoint et, montrant de la tête le vestibule, je dis à Jane Swanson :

— Vous allez accompagner l'Inspecteur Canelli dans une autre pièce. Je désire que...

Un petit garçon au regard grave parut dans l'embrasure de la porte, nous examinant avec l'hostilité réfléchie d'un gosse des rues. Derrière lui, s'avancait un homme trapu, brun, d'environ trente-cinq ans. Sa mine défiante et renfrognée était la réplique exacte de celle du gamin.

Je me présentai, montrai mon insigne et commandai à Canelli d'emmener Jane Swanson et son fils.

L'enfant vint aussitôt se placer près de sa mère et regarda l'Inspecteur d'un air impassible tandis que les yeux de la femme allaient de Rawlings à moi et de moi à Rawlings.

Celui-ci s'avança, l'attitude menaçante. De petite taille, le teint basané, il avait le genre de beauté voyante et satisfaite de certains petits rôles d'Hollywood. Une image du Los Angeles-Las Vegas de Valenti dansa une seconde devant mes yeux. Valenti, Jane Swanson et Dave Rawlings étaient tous trois les produits de ce monde d'amours tarifées, de clinquant et d'illusion.

— Alors... qu'est-ce qui se mijote ici ?

La voix de Rawlings me tira de ma rêverie.

— Karen Manley et Roberto Valenti ont été assassinés hier soir, répondis-je. Nous

enquêtes.

— Vous ne pensez tout de même pas que Jane a trempé là-dedans ?

— Non, monsieur Rawlings, je ne le pense pas. Mais elle peut connaître certains détails qui nous aideraient à élucider l'affaire. Et si vous l'incitez à ne pas nous répondre, votre conduite devient passible de poursuites.

— Faut un mandat. Sans mandat vous ne pouvez pas...

— Il ne s'agit pas de perquisition, Rawlings. Et Miss Swanson nous a autorisés à entrer chez elle.

Je lui tournai le dos. La fille s'était levée et regardait le vestibule d'un air irrésolu. Finalement, elle gagna la première chambre à gauche, tirant le gosse derrière elle. Canelli lui emboîta le pas et ferma la porte sur eux.

— Asseyez-vous, monsieur Rawlings, dis-je en lui faisant de nouveau face.

— Tant que je ne saurai pas exactement ce qui se passe, je préfère rester debout.

— Étiez-vous ici hier soir ?

— Pourquoi me demandez-vous ça ?

Jambes écartées, bras croisés, il me jeta un regard insolent : Dave Rawlings se préparait à jouer les durs.

— Je vous l'ai déjà dit, expliquai-je, nous sommes à la recherche de certains renseignements qui pourront nous aider à faire aboutir l'enquête. Miss Swanson connaissait Roberto Valenti. Elle vient de nous dire des choses intéressantes, et je voudrais les vérifier avec vous. C'est aussi simple que ça. (Je pris mon air le plus aimable et ajoutai :) Personne ne vous veut de mal, Rawlings.

Il me regarda un moment sans rien dire, puis, d'une suite de gestes rageurs, il arracha son blouson, se laissa tomber sur le fauteuil en plastique et lança le vêtement sur le divan. Un drôle de costaud, le gars. Des muscles d'athlète bosselaient ses bras et ses épaules.

Conservant mon air aimable, je m'assis à côté du blouson et répétai doucement :

— Étiez-vous ici hier soir ?

— Oui. Jusqu'à onze heures, finit-il par répondre d'un air contraint, en évitant de me regarder.

— Et à onze heures vous êtes sorti ?

Il hocha la tête plusieurs fois de suite, exagérant le mouvement avec insolence.

— Où êtes-vous allé ?

— Nulle part en particulier. C'était mon soir de repos et, comme l'atmosphère était trop lourde ici, j'ai pris ma bagnole et j'ai roulé pendant une demi-heure. Après ça, j'ai été boire deux verres et je suis rentré. Point final.

— Vous vous étiez disputé avec Jane ? C'est ça que vous voulez dire ?

Il inclina de nouveau la tête, cette fois d'un air maussade.

— Vous êtes barman, n'est-ce pas ?

— Oui. Je travaille à l'*Interlude*. Dans le quartier de North Beach. Hier soir, j'étais de repos.

J'étudiai l'expression de son visage. S'il disait vrai, il lui était impossible de confirmer ou d'infirmer les dires de Jane Swanson. Si elle avait téléphoné à Valenti, c'était de toute évidence après le départ de son amant.

— Boulot agréable à l'*Interlude* ? demandai-je.

Il m'étudia à son tour, surpris par le ton d'amicale familiarité que je venais de prendre.

— Pour San Francisco, y a rien à redire, se décida-t-il à répondre.

— Vous n'aimez pas San Francisco ?

— Non.

— Vous préférez Los Angeles.

Ses yeux se plissèrent.

— Oui, Los Angeles. Las Vegas aussi. N'importe quel patelin sauf San Francisco.

— Chacun son goût. (Je haussai les épaules avec une indifférence que je ne ressentais pas, puis, toujours d'un ton détaché, je demandai :) Que faisait Jane quand vous êtes sorti, hier soir ?

Il eut un sourire amer.

— Elle allait se mettre au page, comme elle vous l'a probablement dit elle-même.

— Ça ne me paraît pas être un motif de querelle.

— Non, mais elle allait prendre le gosse avec elle ; c'est pour ça qu'on se bagarrait. (Il fit suivre sa phrase d'un « Bon Dieu ! » sonore, appuyant sur le « Bon », puis il fixa le mur d'un air furieux et cracha sur le parquet en concluant :) Ah... les bonnes femmes !

— Jane est-elle divorcée ? demandai-je, un peu par curiosité, mais surtout dans l'espoir que sa colère l'entraînerait à en dire plus long qu'il ne voulait.

— Elle n'a jamais été mariée, répliqua-t-il avec un reniflement de mépris.

— Depuis combien de temps vivez-vous ensemble ?

— Trop longtemps.

— Répondez à ma question, commandai-je.

— Ça fait presque un an.

— Et avant ça, elle était avec Valenti ?

Il ne répondit pas.

— Elle était avec lui, affirmai-je. Nous le savons.

Il continua de se taire, mais serra les poings, le regard flamboyant.

— Combien de fois Jane et Valenti se sont-ils rencontrés au cours des six derniers mois ? demandai-je doucement.

— Combien, selon vous ? répliqua-t-il, ses yeux braqués sur moi comme des pistolets.

— C'est moi qui pose les questions, Rawlings.

— Eh bien, pas une seule fois, cria-t-il avec colère. Zéro fois !

Je me renversai contre le dossier du divan et, croisant les bras, je lui décochai un regard dans lequel je mis un mélange d'amusement ironique et de pitié.

— Zéro fois, répéta-t-il. Et si vous prétendez autre chose, vous êtes un foutu menteur !

— Il ne s'agit pas de ce que je « prétends », Rawlings, mais de ce que Jane reconnaît elle-même.

Je me levai pour aller jusqu'à la porte de la chambre et frappai doucement.

— Voulez-vous venir une seconde, Miss Swanson ? Le petit peut rester avec l'Inspecteur.

Elle sortit presque aussitôt. Se redressant de toute sa taille, elle me lança un regard mauvais et me précéda vers la salle de séjour où Rawlings eut droit à un coup d'œil analogue à celui dont elle venait de me gratifier.

— Ben, t'en fais une tête ! ironisa-t-elle. Qu'est-ce que t'as à me zyeuter comme ça ?
— Ça te ferait pas plaisir de l'apprendre.
— Ce qui signifie ?

— Ça signifie que tu as revu Valenti. (Il me désigna du menton.) Il me l'a dit.

Jane Swanson haussa les épaules avec une indifférence chargée de mépris.

— Si tu me l'avais demandé, je te l'aurais dit. Mais tu n'as jamais...

En deux enjambées, il fut sur elle. Sans se soucier de ma présence, ils se défièrent du regard, les poings serrés. Étouffant de rage, Rawlings lança d'une voix à peine plus haute qu'un chuchotement :

— Je me casse le cul dans cette putain de ville pour t'apporter le fric qui vous fait vivre, toi et ton fils. Le fils de Valenti ! Et pendant que je me décarcasse, madame va se faire sauter par ce...

Elle lui éclata de rire au nez.

— J'ai le droit de m'amuser comme les autres, non ? Je suis coincée ici entre un gosse et un corniaud qui se prend pour un homme. Je ne fais plus le biseness parce que monsieur est trop pur pour le permettre. Alors, il faut bien que...

Il leva la main, prêt à cogner.

Les yeux brillants, raidie par la haine, elle lui cria :

— Eh bien vas-y, pauvre connard ! Tu n'es bon à rien d'autre !

— Arrêtez, Rawlings. Venez vous rasseoir.

Je lui avais saisi le poignet. Il tenta de se dégager, mais je ne lâchai pas prise et, tirant son bras en arrière, je le maintins derrière son dos.

— Du calme, Rawlings, si vous ne voulez pas finir la nuit en taule.

— J'aimerais mieux être en taule qu'ici, répliqua-t-il d'une voix enrouée.

— Asseyez-vous. (Je le poussai vers le fauteuil en plastique et me tournai vers la fille.)

Veuillez m'accompagner au Bureau Central de la Police, Miss Swanson. Nous allons mettre vos déclarations par écrit et vous les signerez. Le gosse peut rester avec lui. Dans une heure vous serez libre.

— C'est ça, cria Rawlings, emmenez-la et laissez-moi se sacré moujingue. De toute façon, il est plus souvent avec moi qu'avec cette... cette...

Il ne finit pas sa phrase et resta effondré sur son siège comme un boxeur groggy entre deux rounds.

Je fis monter Jane Swanson dans la voiture de patrouille, puis, prenant Canelli à part, je lui dis de conduire la jeune femme au Commissariat Central.

— Là, ajoutai-je, vous l'interrogerez avec l'aide de Friedman. Je vais lui donner un coup de fil pour le mettre au courant et lui communiquer une ou deux suggestions. Après quoi, j'essaierai de faire parler les voisins pour vérifier les déclarations de Jane Swanson et de Rawlings au sujet de leurs faits et gestes de la nuit dernière.

— Faudra-t-il revenir vous chercher ?

— Non, j'appellerai une voiture-radio. Quand vous en aurez fini avec Swanson, ramenez-la ici. À propos, tâchez de savoir quelle genre de voiture elle possède. Même chose pour Rawlings. Vérifiez avec le Service d'immatriculation des véhicules. Ensuite ne bougez pas du service ; je veux rendre tout seul visite à Walter Manley, mais je puis avoir besoin de vous plus tard. Je vous préviendrai.

— D'accord, lieutenant.

— Quel genre d'impression vous a fait la mère Swanson ?

— Plutôt coriace. Une vraie dure !

Je souris et levai à demi la main pour lui dire au revoir.

Je trouvai une cabine téléphonique dans le drugstore qui faisait le coin de la rue. En décrochant l'appareil, je me souvins, un peu tard, que Friedman était encore occupé avec l'opération Volkswagen, mais trente secondes après mon appel je l'avais au bout du fil.

— Nous avons la voiture ? demandai-je.

— Bien sûr. Ça s'est fait le plus facilement du monde. Après leur entretien avec toi, Bruce et Billy ont dû se remonter le moral avec deux ou trois cigarettes de marie-jeanne – ou peut-être quelque chose de plus fort – et ils se sont montrés particulièrement loquaces. Mitchell était si heureux d'entendre le son nasal de sa propre voix qui charmait également son petit copain Bruce, qu'il n'y avait plus moyen de l'arrêter. Il a prononcé entre autres noms intéressants, celui de Al Goodfellow, le grand fournisseur en stupéfiants de San Francisco.

— Goodfellow approvisionnait Valenti ?

— À en croire Mitchell, il lui livrait des quantités importantes de came. Valenti, toujours selon Mitchell, se trouvait un peu gêné question finances, et Goodfellow commençait à montrer les dents. Valenti s'était mis dans la tête qu'avec ses clients de la haute, la formule cartes de crédit donnerait de bons résultats. Il se trompait, le pauvre, et Goodfellow n'est pas très accommodant. Comme tu ne l'ignores pas, il a l'habitude de faire rentrer les créances en retard à l'aide de pistolets, couteaux, et instruments analogues.

— Mitchell t'a peut-être raconté ça pour distraire notre attention de leur petit ménage. Pourquoi ne seraient-ils pas retournés ensemble refroidir Karen et son ami avec l'idée : primo de rafler l'oseille disponible ; secundo de tripler l'héritage de Bruce ?

— Là, tu charries, quand même. Bruce n'est peut-être pas le bon petit fréro des romans roses, mais je ne le vois pas en train de seringuer sa propre sœur.

— À ton avis, il en pince vraiment pour Billy ?

— Je croisais plutôt que ces deux-là marchent à la voile et à la vapeur.

— Et la Volkswagen ? On n'a pas encore les résultats du labo ?

— Non, mais j'allais oublier : on a identifié l'empreinte laissée sur la poignée extérieure du garage Draper. L'empreinte du dessus.

— Ah, très bien. À qui appartient-elle ?

— Au gosse... Dan Haywood. Markham vient juste de me l'annoncer.

— Son père est un psychanalyste connu, donc un homme qui ne craint pas la corrida – alors, si tu peux contacter Markham, dis-lui d'y aller sur la pointe des pieds.

Un reniflement de dégoût fit vibrer mon écouteur.

— À la façon dont s'emmanchent ces deux affaires, nous allons bientôt être jusqu'au cou dans l'*Annuaire Mondain*, grommela Friedman. Tu reviens ici, ou quoi ?

Je jetai un coup d'œil à ma montre. 17 h 30.

— Non, répondis-je. J'ai encore à m'entretenir avec Walter Manley. Et j'irai peut-être voir Dan Haywood ensuite.

Changeant de sujet, je lui fis part des questions à poser à Jane Swanson, et, cinq minutes plus tard, je me retrouvais devant l'immeuble habité par Rawlings. La nuit était à peu près complète maintenant et une petite pluie d'hiver commençait à tomber.

Une carte gravée au nom de *Dwight Kellaway* était fixée par quatre punaises sur la porte de l'appartement voisin de celui de Dave Rawlings. J'appuyai sur le bouton de sonnette, espérant que l'ami de Jane Swanson n'entendrait rien. Presque aussitôt la porte s'ouvrit devant un grand garçon efflanqué, dans les vingt-cinq ans. Il portait un chandail troué à l'effigie de Beethoven, un pantalon informe, et avait les pieds nus. Sa maigre chevelure d'un blond pâle était coupée – pas très régulièrement – juste au ras des oreilles. Avec son visage mince aux joues creuses, son long nez surmonté de lunettes à monture de fer et ses yeux bleus pleins de vivacité, il ressemblait à Ichabod Crane, le héros de Washington Irving. Un Ichabod Crane dans le vent.

— Je peux entrer ? demandai-je après avoir dûment exhibé mon insigne.

— Naturellement. Je n'ai pas encore choisi mon décorateur et les sièges sont rares chez moi, mais je peux toujours vous offrir une caisse d'emballage pour poser votre derrière.

— Magnifique !

Il se laissa choir comme un pantin désarticulé sur un matelas posé à même le sol, et je m'assis sur une ancienne caisse à whisky décorée des signes du zodiaque.

— J'ai juste besoin de quelques renseignements, monsieur Kellaway, commençai-je, et je n'abuserai pas de votre temps.

— Le temps n'est pas ce qui me fait défaut, lieutenant, et vous éveillez ma curiosité. J'ai déjà écrit les quarante-trois premières pages de ce qui sera le grand roman américain du siècle. Qui sait ? Vous êtes peut-être la page quarante-quatre.

— Passez-vous tout votre temps à écrire ?

— Non, j'y consacre seulement les instants que je perdrais à voir des films insipides ou à satisfaire la sexualité de filles folles de leur corps. Pour la matérielle, je travaille dans les services postaux de la ville.

Cette conversation me procurait la détente dont j'avais besoin, et je plaisantai encore cinq minutes avec lui sur le même ton, puis je demandai :

— Sauriez-vous, par hasard, ce que vos voisins ont fait hier soir ? Principalement après minuit ?

— Je suis rentré à une heure du matin. Il y avait encore de la lumière chez eux, et j'ai vu une ombre passer devant les décorations en aluminium de leur sapin de Noël.

— Une ombre produite par une ou par deux personnes ?

— S'il me fallait absolument hasarder une opinion, je dirais par une seule personne. Je revenais du magasin de spiritueux ouvert toute la nuit. J'y avais acheté un litre de rouge bon marché à l'aide duquel je me proposais de flotter sans effort jusqu'à ma quarante-quatrième page. Le scintillement de l'aluminium a attiré mon attention, et je me rappelle avoir noté le passage d'une ombre... ou peut-être de deux ombres. (Il fit un geste d'impuissance avec ses longs bras.) Je ne peux pas vous en dire plus, lieutenant. Désolé.

— Entretenez-vous des rapports de bon voisinage avec M. Rawlings et Miss Swanson ?

Je fus surpris de voir sa désinvolture faire place à un embarras d'écolier rougissant tandis qu'il baissait des paupières frangées de cils d'une longueur surprenante.

— J'ai parlé à Ja... à Miss Swanson, murmura-t-il en évitant mon regard. Mais je ne connais pas très bien M. Rawlings.

Je faillis pouffer. Elle s'était envoyé ce garçon, prétendant sans doute qu'il lui inspirait une passion irrésistible.

Après un court silence, je demandai :

— Quel genre de vie mènent-ils ?

Mon hôte retrouva aussitôt bonne humeur et aplomb.

— Oh, ce n'est pas l'union la mieux assortie du monde... surtout si l'on pense à Rawlings.

— Que voulez-vous dire exactement ?

— Le pauvre mec est absolument fou d'elle, mais c'est à peine si elle tolère sa présence. Je ne la blâme pas, d'ailleurs, et je n'arrive pas à comprendre comment elle peut vivre avec ce type-là. C'est le super-mâle bas de plafond qui ne pense qu'à trois choses : sauter une fille, regarder un match de rugby à la télé, avoir une bagnole trop chère pour ses moyens dans son garage.

— Il a quel genre de voiture ?

— Oh, un de ces engins interminables à je ne sais combien de cylindres. Une Pontiac, je crois. Je devrais le savoir, il passe le plus clair de son temps à la bichonner.

— Et Jane ? Comment est-elle ?

À mon emploi familial du prénom, il me lança un coup d'œil inquisiteur. Voyant que je ne changeais pas d'expression, il réfléchit un instant, sourcils froncés, puis dit d'un ton sagace :

— Elle en a vu de dures dans la vie. Parfois, elle... elle vient boire un verre avec moi. Elle a besoin de rencontrer quelqu'un à qui parler, n'est-ce pas ? Et après tout... (Un large sourire fendit son visage.) après tout il faut bien que j'arrive à la page cinquante. Sans parler de la page trois cent cinquante !

— Elle vous a raconté beaucoup de choses ?

Il fronça de nouveau les sourcils.

— Un détail un jour, un autre le lendemain, ça finit par faire toute une histoire. Une histoire plutôt triste. Elle est née dans l'un des États du centre. Son père a fichu le camp lorsqu'elle avait trois ans, et si sa mère en avait fait autant, ça n'aurait pas changé grand-chose pour elle. Jane s'est mariée à dix-sept ans pour fuir la maison. Un an plus tard, elle divorçait... ou était plaquée par son mari, je ne me souviens pas très bien. Sur quoi, elle a tenu le vestiaire d'une boîte de nuit, vendu des cigarettes, fait un numéro de claquettes et, naturellement, elle a fini par échouer à Las Vegas comme pas mal d'autres filles de son espèce.

— Comment décririez-vous sa personnalité ? (J'esquissai un sourire.) Après tout, vous avez déjà quarante-trois pages à votre actif.

Il me rendit mon sourire, plutôt timide. Après avoir un peu réfléchi, il se lança :

— Jane est probablement aussi superficielle que Rawlings. Elle est futile, égocentriste, et l'apparence lui importe plus que la réalité... trois défauts typiquement féminins. Et cependant, lorsque quelqu'un lui inspire confiance. Elle peut parler librement d'elle, ce qui exige du caractère. Elle m'a raconté, par exemple, qu'elle avait fait connaissance à Las Vegas d'un homme plus âgé qu'elle. Un Italien... (Il s'arrêta brusquement, les yeux ronds.) Seigneur ! L'homme assassiné hier soir. Elle ne m'a jamais dit son nom, mais... (Ses longs bras encerclèrent les genoux repliés, et il me lança un regard incrédule.) Voilà donc pourquoi vous êtes là ?

J'attrapai mon feutre et, les jambes un peu raides, je me levai de la caisse décorée des signes du zodiaque :

— Vous m'avez beaucoup aidé, monsieur Kellaway. J'espère bien que nous n'en resterons pas là. Bonne page quarante-quatre !

Lorsque la soubrette s'écarta, j'aperçus Walter Manley dans le petit salon où, quelques heures plus tôt, j'avais interrogé sa femme. En sweater de cachemire et chemise de sport blanche, il était l'image même du cadre supérieur s'offrant un moment de détente avant le dîner.

Il se leva en me voyant. Son sourire, d'abord un suave exercice mondain sans signification réelle, se termina par une grimace d'homme en proie à une insupportable hantise. Son bras décrivit un arc incertain pour m'indiquer le fauteuil placé en face de lui et il se laissa retomber dans une causeuse recouverte de brocart.

Sur un guéridon en bois délicatement sculpté, je vis un verre ballon qui contenait un liquide ambré.

— Vous prenez quelque chose, lieutenant ?

— Non, merci.

Mon refus lui fit froncer légèrement les sourcils. Ses doigts s'agitaient sur le riche brocart ; son regard évitait le mien.

La sonnerie d'un téléphone résonna par deux fois dans une pièce voisine. La voix étouffée de la soubrette nous parvint aussitôt, Manley fit une petite grimace et murmura :

— À part l'heure que j'ai passée au parloir funéraire, je n'ai pas quitté ce salon de tout l'après-midi, et le téléphone n'a pas cessé une seule minute de sonner. Les gens s'imaginent manifester leur sympathie, mais ce sont seulement des goules qui, sous prétexte de politesse, s'offrent le plaisir de participer à une tragédie par personne interposée. Ça les change pour la plupart d'entre eux de leur fade existence.

— Je sais. Dans mon métier nous rencontrons à la pelle ces badauds toujours prêts à faire cercle quand un accident se produit. On appelle ça des mateurs charognards. Ils ne peuvent pas supporter la vue du sang, mais il faut qu'ils regardent quand même !

Mon hôte prit son verre et le fit tourner entre ses doigts d'un air songeur, puis, brusquement il avala d'un trait le reste d'alcool. Le moment était venu de me mettre au travail.

— Je suis sûr que vous connaissez nos méthodes, déclarai-je. Contrairement à la

croyance populaire, nous ne découvrons pas l'auteur d'un meurtre par une sorte d'inspiration subite. Nous recueillons simplement tous les faits qui se présentent. Les petits bouts de renseignements variés... les tuyaux... les racontars... tout, quoi. Et ensuite nous tâchons d'en faire un tableau cohérent. Nous cherchons les liens possibles... les détails qui se recourent, et quand nous mettons la main sur notre homme – le meurtrier – nous nous apercevons que quatre-vingt-quinze pour cent de notre travail a porté sur des points inutiles.

« Ainsi, par exemple, dans la présente affaire nous avons appris que votre fils, Bruce, est allé voir Karen la nuit dernière. Selon le principe que je viens de vous exposer, nous vérifions donc ses allées et venues. Nous n'imaginons pas une seconde qu'il soit l'auteur du meurtre. Je dirais même que, psychologiquement, la chose est impossible. Mais... (Je haussai les épaules.) il faut bien admettre qu'il en a eu la possibilité et qu'il aurait eu aussi un mobile. Alors...

— Un mobile ?

Il y avait plus d'étonnement qu'autre chose dans le ton du financier.

— Oui, monsieur Manley. Sur le conseil de votre épouse, nous sommes passés voir le notaire de votre famille et avons appris que Bruce héritait de sa sœur.

— C'est... c'est grotesque !

— Je suis bien d'accord avec vous, monsieur Manley, mais, comme je vous l'ai dit, nous devons tout vérifier. Ainsi... (Je pris un ton aussi dégagé que je pus :) je dois même vous demander votre emploi du temps pour la nuit dernière.

— Voyons, c'est une plaisanterie.

Sa voix avait pris la subtile arrogance des classes privilégiées.

— Malheureusement non, répondis-je doucement.

— Allez-vous me dire que j'avais une raison de tuer ma fille ?

Je le vis se raidir sous l'effet de la colère.

— Un témoin sérieux nous a dit que vous aviez une liaison avec une jeune femme qui... (Je choisis mes mots avec soin.) Qui fréquente le milieu dans lequel évoluaient Valenti et votre fille.

— Votre « témoin sérieux » est un menteur, lieutenant, et je vous avertis que vos paroles sont diffamatoires.

— Le témoin déclare qu'on vous voit fréquemment en compagnie d'une jeune personne nommée Candice Weiss, et il m'a laissé entendre que vos... hum... relations amicales avec Miss Weiss étaient connues à la fois de Valenti et de votre fille. (Je fis une pause et repris en détachant bien les syllabes :) Est-ce vrai, ou est-ce faux, monsieur Manley ?

Il se leva, puis me regarda avec un mélange d'impatience et d'exaspération :

— Il est exact que je connais une personne nommée Candice Weiss. J'ai deux chevaux à moi au cercle hippique de Golden Gate Park. M^{me} Weiss – elle est divorcée – en a un au même endroit. Il se peut qu'elle ait connu Karen... je n'en sais rien. Peut-être aussi Valenti. Probablement même, si elle connaissait Karen. Je ne dirai pas un mot de plus sur ce sujet, et si vous ne cessez pas cette... cette ridicule intrusion dans le domaine de ma vie privée, je serai dans l'obligation d'avertir mes avocats. Je vous préviens qu'ils sont grassement payés. En conséquence, leurs efforts sont toujours couronnés de

succès... et gare à celui qui a le malheur de se trouver sur leur chemin !

— Eh bien, monsieur Manley, mettez-vous en contact avec eux, dis-je simplement, et veuillez vous rendre au Commissariat Central d'ici une heure.

Je me dirigeai vers la porte, la tête basse, comme si l'obligation de traiter en suspect un homme de son importance me coûtait beaucoup.

Il attendit que ma main soit sur le bouton avant de dire :

— Lieutenant...

Je me retournai et le vis s'effondrer sur sa causeuse en brocart. Les yeux caves, le visage défait, il avait l'air d'un vieil acteur qui n'arrive pas à retrouver son texte. Walter J. Manley n'était plus l'incarnation courtoise de la réussite mais sa lamentable caricature.

— S'il n'y avait pas Denise – ma femme – je m'en foutais pas mal, dit-il d'un ton morne. Mais elle est incapable d'en supporter davantage. Pas en ce moment. Mes avocats peuvent me protéger, mais ils ne pourraient rien pour elle. (Il releva la tête avec effort.) Mon seul espoir, à présent, est que vous écoutiez mon appel à vos sentiments de... de gentleman.

Sa phrase surannée était si inattendue que je faillis éclater de rire. Visiblement, il ne croyait pas beaucoup lui-même au succès de sa requête.

— Je vous écoute, monsieur Manley, dis-je d'un ton grave. Je ferai mon possible pour vous venir en aide.

Sans me regarder, il commença rapidement à voix presque basse :

— Il n'y a rien d'extraordinaire dans mon... attachement pour Candice. Ma femme et moi – comme beaucoup de gens de notre connaissance – menons une vie très complexe, très organisée, d'où est exclue toute surprise désagréable. Il peut s'écouler deux ou trois jours sans que nous ne nous voyions plus d'une heure ou deux. Nous prenons le petit déjeuner, chacun de notre côté, et faisons chambre à part. Quand nous dînons ensemble, c'est habituellement parce que nous recevons quelqu'un. C'est un jeu compliqué, joué selon des règles précises, et ces règles spécifient que rien de ce qu'elle ou moi pouvons faire en dehors du programme ordinaire ne devra nuire à notre image publique. Mais à un moment donné de notre existence – un moment qui remonte loin dans le passé – nous avons tous les deux perdu la faculté d'aimer ou de haïr. Alors nous nous contentons de sourire, poliment, pour le bénéfice de nos relations et de nos domestiques. Et lorsque nous avons quelque chose à nous communiquer, nous avons recours à la femme de chambre. Quand les enfants étaient petits, c'était leur gouvernante qui servait de messagère entre nous.

— Valenti était au courant de votre liaison ?

— Oui.

— Il vous faisait chanter ?

— Pas de façon directe. Il était trop délicat pour ça, et son âme de gigolo en aurait été au supplice.

— D'une façon détournée, alors ?

— Oui.

— Comment ?

— Il avait mis sur pied une pseudo affaire d'import-export qui semblait avoir toujours

besoin de « capitaux spéculatifs »... pour employer sa propre expression.

— Combien de ces « capitaux spéculatifs » lui avez-vous remis au cours des derniers six mois ?

— Dans les douze mille dollars. Ce n'est pas énorme.

— La somme me paraît coquette.

Mon interlocuteur haussa les épaules.

— Tout est relatif, lieutenant. J'ai de la fortune, et la petite combine de Valenti avait au moins l'avantage de me faire bénéficier d'une détaxe fiscale.

— Avec les règles d'existence convenues entre votre femme et vous, les possibles révélations de Valenti n'auraient pu vous nuire.

— Non, en effet, reconnu Manley d'un ton las.

— Vous m'avez bien dit, insistai-je, que votre femme et vous aviez décidé de fermer les yeux sur vos réciproques peccadilles extra-conjugales ?

— Oui, mais l'accord est entièrement tacite. C ? est le mot clé de ces sortes d'arrangements. L'autre partie peut soupçonner l'existence de l'aventure mais ne doit pas la connaître officiellement. Ça s'appelle sauver la face – un art universellement pratiqué, comme je l'ai découvert. Et il ne faut pas oublier les vautours appelés par euphémisme « avocats spécialisés dans les affaires de divorce » qui exercent leur profession aux dépens de la haute société. Une épouse en état d'apporter la preuve de l'adultère de son mari peut gagner ainsi à la fois sa liberté et de bonnes rentes jusqu'à la fin de ses jours. Mais il y a surtout le fait que j'ai vécu trente ans avec ma femme. Je l'ai aimée pendant quelque temps, j'ai encore beaucoup d'affection pour elle, et je ne veux pas la voir humiliée. Pas maintenant. Ce serait injuste et... pas courtois. (Il s'arrêta, l'air triste et songeur.) Une entorse aux règles du savoir-vivre paraît plus répréhensible qu'un manquement aux lois morales. C'est malheureux, mais c'est comme ça.

En écoutant son récitation désabusé, des souvenirs de mon propre divorce m'étaient revenus à l'esprit. Quand il cessa de parler, je me ressaisis et lui demandai de nouveau son emploi du temps le lundi soir.

Il eut un sourire triste.

— Ma femme a passé le dimanche et le lundi avec des amis à Napa Valley. Elle n'est revenue que le lundi soir, vers onze heures. J'avais affaire – réellement affaire – à Los Angeles le lundi matin. J'y suis allé par avion le dimanche soir et suis revenu à San Francisco le lundi après-midi. J'ai dîné en tête à tête avec Candice dans son appartement et je lui ai remis son petit cadeau de Noël. Je suis rentré à la maison vers minuit. Ma femme était déjà couchée, lampe éteinte, m'avertissant ainsi qu'elle ne désirait pas ma visite. Je me suis versé un verre et ai gagné ma chambre. J'ai lu au lit une demi-heure, puis je me suis endormi.

— À part vous et votre femme, y avait-il quelqu'un dans la maison ?

Avec dédain, presque condescendant, il répondit à ma question cousue de fil blanc :

— C'était le soir de sortie de la femme de chambre et ma femme a le sommeil profond. Je n'ai pas d'alibi, lieutenant.

— Quelle sorte de voiture avez-vous ?

— Une Continental. Ma femme se sert d'une Mercédès.

— Voyez-vous un inconvénient à ce que les techniciens de notre laboratoire les

examinent ?

— Aucun.

En prononçant ce dernier mot, il se tassa sur la causeuse, l'air épuisé. Son attention alla vers la vue dont, plus tôt dans la journée, sa femme ne semblait pas pouvoir détacher le regard. Des arcs lumineux formés de minuscules points jaunes dessinaient la silhouette gracieuse du pont de Golden Gate ; plus loin, les maisons éparpillées le long des pentes de Marin County étaient des diamants jetés d'une main négligente dans les ténèbres, et, à travers la surface sombre de la baie, la lune traçait un long sillon d'argent.

— Je resterai en contact avec vous, monsieur Manley, dis-je en me levant. Si vous deviez quitter la ville, je vous serais obligé de bien vouloir me prévenir.

Sa belle tête s'inclina poliment tandis qu'il murmurait des paroles inaudibles, le regard fixé sur le panorama que tout le monde n'était pas en position de s'offrir.

Je m'offris une côtelette d'agneau au Loft, un petit restaurant d'Union Street d'une élégance sans prétention situé à moins de quatre cents mètres de mon appartement et à trois cents de chez les Haywood. Bien qu'on fût en semaine, la salle était comble. Je mangeai sans me presser, tout en observant les dîneurs et écoutant le brouhaha ponctué de rires. Dans quatre jours ce serait Noël ; on sentait dans l'air la légère excitation de cette période de l'année.

Je terminai ma côtelette et me servis le restant de salade. Après le café, je me rendrais chez les Haywood. Pas uniquement pour des raisons de service, mais parce qu'une force intérieure semblait m'y pousser. Je demurerai encore quelques minutes à écouter les conversations joyeuses, puis j'avalai en hâte les dernières gouttes de mon café et déposai un billet de cinq dollars sur le plateau. Brusquement, j'avais envie de me plonger dans la nuit anonyme et de reprendre mon travail.

L'ampoule extérieure des Haywood était allumée et, quand j'appuyai sur le bouton de sonnette, j'entendis immédiatement des pas approcher. La porte entrebâillée, M^{me} Haywood demeura sur le seuil, rigide, une main contre sa poitrine, l'autre crispée sur le loquet. L'air terrifié, la bouche ouverte comme si elle avait du mal à respirer, elle me regarda et finit par murmurer :

— Il n'est pas ici... il est parti.

— Où ça ?

— Je... je ne sais pas. Bobby – mon plus jeune fils – passe la nuit chez des amis qui habitent Marin County. Je l'ai conduit là-bas en voiture vers trois heures et demie. Dan est resté ici à écouter ses disques. Il paraissait morose, déprimé. Je lui ai demandé si quelque chose n'allait pas. Il m'a répondu non. Je voulais qu'il nous accompagne, mais il a refusé. Je lui ai dit que je serais de retour vers sept heures pour préparer le dîner. Nous devons avoir des biftecks. Mais...

Sa voix mourut, ses yeux scrutèrent la nuit derrière moi comme si elle espérait découvrir son fils quelque part dans l'obscurité.

Je lui pris le bras. Je sentis la tiédeur de son corps et, malgré sa rigidité, ce contact

m'émut profondément.

— Entrons, dis-je. Racontez-moi tout. Je vais donner un ou deux coups de fil. Je ne crois pas qu'il faille s'inquiéter.

Mais nous étions tous les deux bien persuadés du contraire.

Nous nous assîmes dans le salon, comme la veille, et, penché vers elle, je répétais :

— Racontez-moi tout.

Les mains sur les genoux, elle avait repris sa position de petite fille bien élevée.

— Je ne peux rien vous dire de plus, murmura-t-elle d'une voix mal assurée. Je n'en sais pas davantage.

— Avez-vous prévenu son père ?

— J'ai essayé. Mais il n'était pas chez lui, ni à son cabinet.

— Il habite loin ?

— À douze cents mètres d'ici.

— Dan a-t-il dit quelque chose après mon départ, hier soir ? À propos de dimanche entre autres ?

Elle secoua la tête d'un air accablé, puis interrompit soudain son mouvement et fronça les sourcils.

— Qu'a-t-il dit ? la pressai-je. Répétez-moi ses paroles exactes, même si elles vous paraissent dénuées d'importance.

Elle leva les yeux vers moi avec effort.

— Tout ce qu'il a dit, c'était... c'était à votre sujet.

— Quoi exactement ?

— Eh bien... (Elle s'arrêta, respira à fond et baissa de nouveau les yeux.) Il a dit que vous... que vous vous intéressiez trop à moi. Que vous « en faisiez un plat de tout » pour avoir un prétexte à revenir me voir.

Un sourire las effleura un instant ses lèvres.

Je me sentis rougir et me rendis compte qu'un ricanement de protestation peu convaincant montait de ma gorge. Pour couvrir ma confusion, je lançai précipitamment :

— Il est sans doute au Commissariat Central, en train de déposer une plainte contre moi pour écart de conduite dans l'exercice de mes fonctions.

Elle réussit à esquisser de nouveau une ombre de sourire.

— D'ailleurs, repris-je, je ne connais même pas votre petit nom. Entre parenthèses, j'aurais dû vous le demander pour rédiger mon rapport.

— Ann.

— Ann, répétais-je. Parfait... Merci. (Je laissai passer quelques secondes et poursuivis :) Mais Dan a sûrement dit autre chose. Vous avez bien parlé tous les deux, hier ?

— Pas beaucoup. Il semblait irrité contre moi... hostile. Il a marmonné quelque chose dans le genre de « je ne veux pas aller en taule pour une blague idiote ». J'ai pensé que c'était une allusion à l'affaire de l'autobus dont je vous ai déjà parlé.

— Êtes-vous certaine qu'il pensait vraiment à cette affaire en disant ça, ou bien le supposez-vous seulement ?

— Je ne sais pas.

— A-t-il prononcé le mot « blague » ou bien l'imaginez-vous à cause du sens que

vous donniez à sa phrase ?

Elle secoua la tête avec découragement.

— Je ne suis sûre de rien, lieutenant. J'ai l'impression de ne plus être capable de mettre deux idées ensemble. Pour le moment, ce que je voudrais, c'est m'étendre et dormir... dormir. Et me réveiller ensuite dans un monde complètement différent de celui-ci.

Je me levai.

— Tout le monde éprouve ce sentiment à un moment ou un autre, dis-je. J'ai toujours pensé que les marmottes sont dans le vrai. Passer son hiver à dormir, et au printemps trouver les choses cent fois plus belles.

— Différentes, tout au moins.

Je lui souris et demandai :

— Où est votre téléphone ?

Une clé tourna dans la serrure. Aussitôt debout, elle vint se placer à côté de moi, face au hall d'entrée. On entendit des pas, et Dan Haywood s'encadra dans l'embrasure de la porte. Un homme grand et brun, vêtu d'un complet sombre de chez le bon faiseur, l'écarta. Il avait des yeux très clairs au regard aigu et une bouche dure dans un visage semblable à un masque qui lui servait à dissimuler ses sentiments.

Il s'avança jusqu'à un mètre de moi, exsudant une autorité arrogante et dédaigneuse.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il d'une voix vibrante d'hostilité.

— C'est le lieutenant Hastings, le chef de la police dont je t'ai parlé, fit Dan toujours dans l'embrasure de la porte.

L'homme au complet sombre m'examina longuement. Tout comme moi, c'était un inquisiteur professionnel, un expert dans l'art de la persuasion et de l'intimidation qui pouvait prendre à volonté l'apparence d'un ami lointain ou d'un ennemi redoutable.

— Je suis Arthur Haywood, le père de Dan, annonça-t-il avec une lenteur calculée en fixant sur moi le regard implacable de ses yeux gris.

Je me contentai d'incliner la tête, résolu à garder le silence le plus longtemps possible. Comme j'ignorais si le garçon avait été interrogé au sujet de l'empreinte digitale, je me trouvais à mon désavantage. Au lieu de savourer ma côtelette, j'aurais dû téléphoner à Markham. Cette faute pouvait me coûter cher dans les prochaines minutes. Si Markham avait questionné Dan un peu brutalement et sans l'autorisation paternelle, je risquais de passer des intrants désagréables.

— Êtes-vous au courant du fait que vos hommes viennent de harceler mon fils ? demanda le psychanalyste en élevant la voix.

Bon. Il se laissait emporter par la colère alors que je gardais mon sang-froid. Je pouvais encore gagner le premier round.

— Expliquez-moi d'abord ce que vous entendez par « harceler votre fils », dis-je.

— J'entends par là qu'un de vos acolytes s'est introduit ici et a tenté d'intimider Dan. Entrée illégale, pour commencer. Ensuite, votre subordonné a omis d'instruire Dan de ses droits. Enfin, en tant que mineur, Dan ne devait pas être interrogé hors de la présence de ses parents.

— J'allais justement téléphoner au Commissariat Central quand vous êtes arrivé, répondis-je. Comme on peut l'imaginer, M^{me} Haywood a été bouleversée en ne trouvant

pas son fils ici à son retour, et je voulais faire le nécessaire pour la rassurer.

— Si elle avait été chez elle, Dan n'aurait pas été obligé de venir à mon cabinet... de me déranger pendant une consultation.

Le psychanalyste parlait toujours sur le même ton – volontairement brutal et insultant – et pas une minute il ne regarda sa femme qui écoutait, pâle et les traits tirés.

— Si vous voulez bien attendre que j'aie téléphoné à mon bureau, je pourrai sûrement répondre à vos questions, déclarai-je.

— Inutile. Je vais de ce pas chez mon avocat. Vous pourrez vous adresser à lui. Mais en attendant... (Il leva un doigt menaçant.) Je vous avertis que si vous vous en prenez encore à Dan ça vous coûtera cher. Je ne vous décrirai pas en détail la position que j'occupe dans cette ville. Si vous tenez à la connaître, ma... M^{me} Haywood vous l'indiquera. Je vous avertis seulement que si vous avez le malheur d'employer encore ces méthodes vous le paierez. Personnellement.

Le regard froid me transperça de nouveau tandis que le doigt accusateur redescendait juste au moment où partait le dernier mot. Comme synchronisation, c'était au poil.

Je tirai mon portefeuille et en sortis une carte que je lui tendis :

— Je tâche d'être à mon bureau le matin, monsieur Haywood. Si vous prenez la peine de me téléphoner, je pourrai probablement m'arranger pour vous recevoir.

Brève seconde de victoire : un éclair de rage brilla dans les yeux pâles.

— Docteur Haywood, s'il vous plaît, pas Monsieur. Et à votre place, je ne...

Il retint la banalité qu'il allait lâcher, s'épargnant ainsi une petite défaite supplémentaire ; puis il parut s'apercevoir pour la première fois de la présence de sa femme, et se tourna vers elle :

— Mon avocat prendra contact avec toi demain matin de bonne heure, peut-être même ce soir. En attendant, je te conseille d'inviter ton... ami à se retirer. Mais, de toute façon, je lui interdis formellement d'interroger Dan.

Sur ces mots, Arthur Haywood pivota sur lui-même pour se diriger vers le hall. En chemin, il s'arrêta pour échanger une poignée de main solennelle avec son fils et, sans regarder en arrière, il disparut.

Dan le suivit aussitôt. J'entendis ses pas rapides, puis une porte claqua.

Ann Haywood poussa un gros soupir puis, brusquement, éclata en sanglots. Se détournant pour cacher ses larmes, elle s'effondra sur le divan et s'efforça de se ressaisir. Lorsqu'elle y fut parvenue, elle murmura :

— Excusez-moi, lieutenant.

Après quoi, elle renifla.

— Voulez-vous un mouchoir ? proposai-je.

— Oui... merci. Décidément je n'en ai jamais un sur moi quand j'en ai besoin.

Je lui passai mon mouchoir et m'assis en face d'elle.

— Mouchez-vous donc, dis-je en la voyant se tamponner les yeux. Et gardez-le. Je me le ferai rembourser par le service.

Elle sourit timidement, puis obéit.

— Je vous le... (Elle ravala un dernier sanglot.) laverai.

— Parfait.

— Arthur doit se dire que, comme mère, je laisse beaucoup à désirer, soupira-t-elle.

— Cela ne me regarde peut-être pas, répliquai-je, mais à mon point de vue, c'est lui qui laisse à désirer comme père !

Ann Haywood hésita un instant, puis dit d'une toute petite voix :

— Arthur est très exigeant. Avec lui-même comme avec les autres. Et le plus terrible, c'est qu'il conforme sa vie à son idéal.

— Ça risque d'avoir des résultats désastreux avec un enfant.

— Avec les autres aussi, hélas...

— Je m'en doute.

Nous demeurâmes silencieux un assez long moment, embarrassés et évitant de nous regarder.

— Que se passe-t-il au sujet de mon fils, lieutenant ? A-t-on trouvé quelque chose contre lui ? Quelque chose que mon mari soupçonne ?

— Je ne peux pas vous répondre. Pas avant d'avoir vu mes hommes et parlé avec Dan. Aujourd'hui, j'ai consacré la plus grande partie de mon temps à une autre affaire. Votre mar... M. Haywood m'a pris au dépourvu, tout à l'heure. Heureusement, il ne semble pas s'en être très bien rendu compte.

Un léger sourire passa sur ses lèvres :

— Docteur, voyons, pas Monsieur !

Distraitement, je lui rendis son sourire. Les menaces d'Arthur Haywood me trottaient dans la tête et j'essayais de comprendre le comportement de Dan. Je me disais également que si Markham avait interrogé ce garçon sans respecter la loi, ce que je pouvais faire à mon tour ne risquait pas de beaucoup aggraver la situation. Si nos Services s'étaient mis dans un mauvais cas, prendre un risque supplémentaire représentait peut-être le meilleur moyen de nous en sortir. Comme l'Opération de la Volkswagen fauchée par Friedman.

— Je vais vous faire une proposition pas très orthodoxe, annonçai-je à Ann Haywood.

Une lueur malicieuse tempéra un instant la mélancolie de son regard.

— Une proposition, lieutenant ?

— Oui. J'aimerais que vous fassiez une petite visite d'une demi-heure à l'un de vos voisins, et je profiterais de votre absence pour parler à Dan. Après avoir causé un moment avec lui, je pourrai vous en dire plus long sur l'affaire. Je ne vous promets pas de bonnes nouvelles... mais on ne sait jamais.

— Si mon mari découvre la chose – et il la découvrira – il nous le fera payer cher.

— Possible.

Elle regarda ses mains étroitement serrées sur ses genoux et dit :

— Je ne vois pas chez quels voisins je pourrais débarquer à cette heure-ci.

— Allez au Loft et faites-vous servir un verre. Lorsque j'en aurai fini avec votre fils j'irai vous rejoindre. Dans le fond, ça sera même mieux ainsi.

Elle tenta de lire ma pensée sur mon visage, et, visiblement peu rassurée, me donna son accord.

Je frappai discrètement à la porte de Dan. Sur une invitation à entrer qu'il grommela sans bonne grâce, je pénétrai dans sa chambre et le vis, penché sur un petit bureau. Il tourna la tête, m'aperçut, les yeux arrondis de surprise.

— Comment...

Il allongea le cou pour chercher du regard sa mère derrière moi.

— Elle est sortie, Dan, annonçai-je en refermant la porte. Je désire avoir un petit entretien avec toi.

Je m'assis tranquillement sur son lit.

— Mais, mon père... Il va vous...

— Il ne me fera rien, Dan. Et à toi non plus. Pas si tu me dis la vérité. C'est le seul moyen d'en sortir : dire la vérité.

— Je l'ai dite, la vérité.

— L'Inspecteur Markham t'a parlé, aujourd'hui.

Ma phrase n'était pas une question, mais la constatation d'un fait.

Dan garda le silence, essayant de reprendre son attitude dédaigneusement insolente de la veille.

— Il t'a dit que nous possédions la preuve matérielle de ta présence dans le garage des Draper, dimanche soir.

— Mon père va vous...

— Que faisais-tu dans ce garage ?

— Qu'est-ce qui vous fait croire que j'y suis allé dans leur putain de...

Il s'arrêta soudain, perplexe, et ses yeux firent le tour de la pièce comme s'ils cherchaient une issue.

— Tes empreintes digitales sont sur la poignée de la porte, expliquai-je.

— Prouvez-le !

Il avait proféré ce défi enfantin avec une voix de fausset, et malgré moi je souris en répondant :

— Je peux le prouver, Dan. Crois-moi sur parole.

— Vous marchez la main dans la main avec l'autre, Markham. Mais votre bluff à la manque, ça prend pas ! (S'entendre parler lui redonnait de l'assurance. Il se leva pour me défier du regard ; il avait retrouvé toute l'insolence du jeune révolté de la classe privilégiée.) Je vais téléphoner à mon père. Mais d'abord je veux savoir où est ma mère ?

Je me levai à mon tour et, venant me placer devant lui, je répondis doucement :

— Elle est sortie.

— Ah ben ça, alors ! Elle est d'accord avec vous... Elle marche avec vous, j'en suis sûr !

— À t'entendre, tu ne sembles pas avoir une haute opinion de ta mère.

— Pas quand elle se conduit de façon aussi dégueulasse.

Je laissai passer quelques secondes, tout en me demandant si je n'étais pas sur le point de commettre ma seconde bourde de la soirée.

— J'ai un fils un peu plus jeune que toi, Dan, commençai-je d'un ton paisible. Il n'habite pas avec moi, et si je peux le voir une fois dans l'année, je m'estime heureux. Mais je vais te dire une bonne chose : s'il s'avisait de parler de sa mère dans les termes que tu viens d'employer, je lui flanquerais un bonne raclée. Comme ça, sans réfléchir. Et pourtant je n'ai pas l'habitude de cogner sur les gens sans réfléchir, crois-le ou non.

Sa réaction manqua d'abord curieusement de vigueur. Ses lèvres s'écartèrent d'un air indécis, comme s'il allait prononcer une phrase conciliante, puis brusquement sa bouche se durcit, ses traits se contractèrent, et l'expression de défi reparut sur son visage.

— J'ai vu les flics à l'œuvre, marmonna-t-il. J'ai vu combien de temps ils réfléchissent avant de vous tabasser !

— Je parlais de moi, Dan. De moi personnellement. Et je te parle de toi. Ceci est une conversation privée entre nous deux. Crois-moi, ta mère est folle d'inquiétude.

Il haussa les épaules et fourra ses mains dans ses poches.

— Dis-moi seulement ce que tu faisais dans le garage des Draper, Dan. Dis-moi la vérité.

— Je n'y ai jamais mis les pieds, dans ce garage. Enfin, bon Dieu, je...

Il me contourna pour gagner la porte. Je me déplaçai en même temps que lui.

— Tu as laissé tes empreintes par-dessus celles de M^{me} Draper. Tu as donc tourné cette poignée après elle. Nous pouvons en apporter la preuve indiscutable devant la Cour.

— Devant la Cour ? répéta-t-il, inquiet.

Je vis la peur monter en lui. Sans le quitter du regard, j'attendis quelques secondes, puis j'expliquai avec calme :

— Une femme est assassinée, Dan. Tu te trouves sur les lieux du crime. De l'autre côté de la rue, selon tes propres paroles. Tu es alors un simple témoin, et tu parles d'un Noir que tu as été le seul à voir. Mais ensuite – nouvelle surprise – nous découvrons ta présence chez les Draper au moment même où a été commis le crime...

— Le crime... Vous pensez que c'est moi qui l'ai tuée ?

Malgré lui, il avait baissé la voix. Je ne répondis pas, le laissant mariner dans son jus et au bout d'un moment je dis négligemment :

— L'Inspecteur Markham a emporté les vêtements que tu avais sur toi dimanche soir ?

— Pourquoi demandez-vous ça ?

— Il les a emportés, oui toi non ?

— Oui.

— Tes chaussures aussi ?

Il acquiesça, puis, essayant de prendre un ton persifleur, il lança :

— Il m'a donné un reçu. Vous voulez le voir ?

Je fis semblant de ne pas entendre.

— Si le laboratoire trouve des traces de sang sur ces vêtements, ça sentira mauvais

pour toi, Dan. Tu t'en rends bien compte ?

— On n'en trouvera pas.

— On ne peut pas les faire disparaître tout à fait, même en les lavant bien. C'est impossible. Et il suffit d'une tache microscopique pour...

Dan fonça vers la porte. Je le rattrapai avant qu'il ait posé la main sur le bouton, le plaquai contre le battant et lui fis une clé au bras.

— N'essaie pas de te débattre, commandai-je, ou je te passe les menottes et j'appelle une voiture de patrouille. Tous les voisins pourront assister à ton départ entre deux flics.

Je sentis sa jeune musculature se détendre progressivement, puis il fut secoué par une sorte de mouvement convulsif et se mit à pleurer. Tout en surveillant ses gestes, je le tirai vers le lit et lui lâchai le bras. Il se laissa tomber sur le bord du matelas et, la tête baissée, s'essuya les yeux.

— Je ne sais même pas pourquoi j'ai fait ça, murmura-t-il. C'était tellement stupide. Et maintenant vous...

Il secoua la tête avec désespoir.

Pensant à Ann Haywood, mon cœur se serra et je m'assis à côté de lui. Pas trop près, afin d'avoir mes mouvements libres s'il devenait méchant.

— Cindy Wallace t'avait mis en rogne, dis-je doucement. C'est comme ça que les choses ont commencé, n'est-ce pas ? Elle n'a pas voulu te laisser faire... t'a dit des paroles blessantes...

Il hocha la tête, s'essuyant toujours les yeux.

— Tu es resté dans ta voiture à ruminer tout ça après qu'elle t'a quitté pour rentrer chez elle.

— Oui. C'est tellement bête... bête... bête.

— Raconte-moi tout, Dan. Si je peux t'aider, je le ferai.

— Il n'y a rien à raconter. Enfin... pas grand-chose. J'étais à cran et j'avais allumé une cigarette. Et c'est alors que j'ai vu cette poule – M^{me} Draper – arriver dans sa voiture. Je l'avais déjà aperçue une fois ou deux... je savais qui elle était. Elle a ouvert la porte du garage et les phares de sa bagnole en ont illuminé tout l'intérieur. Pas longtemps, mais juste assez pour que j'aperçoive une tête de léopard accrochée au mur. Elle a rentré sa voiture et refermé derrière elle. Et moi j'étais là dans ma bagnole à en avoir marre de tout. Si un mec de mon âge était passé à ce moment-là, j'y aurais volé dans les plumes pour me soulager. Ça m'est arrivé plus d'une fois. Mais dimanche, je ne pensais qu'à la tête de léopard, et l'idée m'est venue comme ça d'entrer dans le garage, de la faucher et de filer avec. (Il haussa les épaules.) Histoire de rigoler, quoi...

— Et ensuite ? demandai-je doucement.

— Ensuite la porte du garage s'est ouverte et elle est sortie dans la rue. Elle a refermé la porte et s'est dirigée vers le perron.

Il poussa un soupir et se tut.

— Alors, tu es sorti de ta voiture, lui soufflai-je.

— Quoi ?

Il me regarda, l'air étonné.

— Tu es sorti de ta voiture, répétais-je.

— Mais non, pas à ce moment-là.

Je décidai de lui laisser raconter l'histoire à sa manière et me bornai à dire :

— Bon. Continue.

— Elle a disparu derrière les arbustes qui bordent l'allée. J'ai attendu deux ou trois minutes pour être sûr qu'elle était bien rentrée chez elle. Cinq minutes peut-être. Le temps de finir ma cigarette. Alors...

— Tu l'as vue monter les marches du perron et rentrer chez elle ?

Il secoua la tête.

— Non. Quand elle est passée dans l'allée, j'ai cessé de la voir. Le feuillage la cachait.

— Bon. Que s'est-il passé ensuite ?

— Ben, alors... (Il poussa un soupir saccadé.) je suis descendu de ma bagnole et j'ai traversé la rue. J'ai essayé d'ouvrir la porte du garage, mais elle était fermée à clé. Quand j'ai vu ça, je suis revenu dans ma voiture et j'allais me tirer quand la porte du garage s'est rouverte et...

— Tu l'as vue s'ouvrir de l'intérieur. C'est bien ça ?

— Oui. Alors j'ai pensé que quelqu'un m'avait peut-être entendu secouer la poignée et j'ai foutu le camp.

— Personne n'est sorti ?

— Non, mais comme je viens de vous le dire, j'ai pensé qu'il y avait peut-être un type qui me biglait de l'intérieur et j'ai démarré en vitesse.

La détresse et l'incertitude se lisaient sur son visage et, les yeux grands ouverts, ce gosse paraissait terriblement vulnérable.

Est-ce qu'il me jouait la comédie ?

Je le regardai en silence jusqu'au moment où, mal à l'aise, il changea de position.

— Cette tête de léopard, que voulais-tu en faire ?

— L'apporter ici. (Sa main fit mollement un geste circulaire, désignant une collection d'objets hétéroclites : panneaux de signalisation volés, enjoliveurs de roues, posters, statuettes provenant de jardins publics.) Je ne sais pas pourquoi, mais sur le moment il m'a semblé qu'il me fallait ajouter la tête de léopard à ma collection.

— Si c'est la vérité, peux-tu me dire pourquoi tu ne m'as pas raconté ça hier ?

— Je ne sais pas. Peut-être parce que vous êtes flic. Je...

— Ça alors, c'est la meilleure ! Parce que je suis flic, tu fais de ton mieux pour bousiller une enquête sur un assassinat. Et le Noir ? Tu l'as inventé de toute pièce ?

— Oui.

— Quand l'Inspecteur Markham t'a interrogé, tu lui as parlé de M^{me} Draper, de la tête de léopard et du Noir inexistant ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il s'est tout de suite foutu en rogne... comme vous tout à l'heure. Il m'a dit que j'avais fait un faux témoignage et « entravé la marche de la justice » en prétendant ne pas avoir été dans le garage alors que maintenant il possédait la preuve du contraire. Rien que pour ça, je pouvais écoper cinq ans de taule. Alors...

Il leva lentement ses deux mains, paumes offertes, et les laissa retomber.

Je regardai ma montre. Ann Haywood m'attendait au Loft depuis près d'une heure. Je fis redire toute l'histoire au gosse, l'interrompant pour poser de nouvelles questions. Épuisé, il se montra des plus coopératifs et ne modifia pas son récit d'un iota. Je lui dis que si nos vérifications en prouvaient la véracité, il n'avait rien à craindre.

Je sortis et, à l'aide de ma radio de bord, je priai le laboratoire de venir chercher la voiture des Haywood aux fins d'examen, puis je pris la direction du Loft. La pluie, qui tombait avec une monotone régularité, ne cesserait probablement pas de la nuit.

Réfléchissant à ce que je venais d'apprendre, je gagnai le Loft, le menton enfoui sous le col de mon imperméable. Avant de rejoindre Ann Haywood, il me fallait téléphoner à mon Service.

Pour dire quoi ?

Si l'histoire racontée par Dan était exacte, Draper devait être embarqué sur-le-champ, conduit au Commissariat Central et questionné. Il fallait fouiller sa demeure, chercher des traces de sang sur ses vêtements. Nous avions surveillé constamment la maison depuis son coup de téléphone. Par conséquent, si c'était lui l'assassin, le portefeuille de la victime s'y trouvait encore caché avec l'arme du crime et les vêtements tachés de sang.

Enfin, si Dan disait la vérité, bien sûr...

Il était près de 22 h 30. Draper et sa fille dormaient peut-être. L'enfant, plus que probable. Il serait donc nécessaire de la réveiller, l'habiller et la conduire au Centre d'assistance des Jeunes pendant qu'on interrogerait son père et fouillerait la maison.

Si nous arrêtions Draper, l'enfant serait gardée au Centre jusqu'à l'inculpation du père. À ce moment, le juge prendrait une décision à son sujet. Sans doute la confier à ses grands-parents en attendant le procès.

Demain, on allait enterrer sa mère.

Demain, son père serait peut-être sous les verrous.

Si Dan disait la vérité.

En approchant du Loft, je me rendis compte que je ralentissais le pas. Les dernières révélations de Dan m'obligeaient à prendre un parti, et je n'en avais aucune envie. Ce serait si facile d'attendre demain – plus sûr aussi – et de laisser à Kreiger la responsabilité de cette décision. N'avait-il pas dit, un jour, qu'un capitaine était là pour se prélasser dans un bureau bien chauffé où, à l'abri des regards critiques, il prenait les décisions difficiles ?

Je m'arrêtai devant la porte du Loft. Protégé de la pluie par son auvent, je regardai pensivement la pointe de mes souliers.

Pères, mères... fils, filles. Les Manley. Les Draper. Un membre de chacune de ces familles venait de mourir. Un membre de chacune de ces familles était soupçonné d'être le criminel.

Un affligeant axiome de la police décrète que si un homme est assassiné, les soupçons doivent d'abord se porter sur son épouse. Ensuite sur son père, puis son frère, et enfin sur sa maîtresse. La plupart des victimes d'un crime ont, à un moment de leur existence, aimé celui ou celle qui devait leur donner la mort.

Dans l'entrée du Loft, je m'arrêtai devant le téléphone et appelai le Commissariat Central. J'eus Canelli à l'appareil. Markham était parti sans avoir rédigé de rapport après l'interrogatoire de Dan Haywood. En admettant que cet interrogatoire ait pris fin vers 17 heures, on ne pouvait rien lui reprocher : comme nous tous, il avait travaillé seize heures aujourd'hui.

— Assurez-vous que la demeure de Draper est toujours bien surveillée, dis-je à Canelli, et venez me rejoindre là-bas d'ici une heure.

— Entendu, lieutenant, répondit-il avec sa bonne humeur habituelle.

Ann Haywood était assise tout au bout du comptoir. Avec son imperméable de coupe anglaise, ses vieux mocassins et le foulard noué autour de sa chevelure blonde en désordre, elle faisait presque figure d'épave dans la discrète élégance du bar.

Lorsque je pris le tabouret voisin, elle se tourna vivement vers moi et m'interrogea du regard. Je lui expliquai la situation en deux mots et ajoutai que si son fils m'avait dit la vérité, ni lui ni elle n'avaient plus de crainte à avoir.

— Et je crois, répondis-je à la question qu'elle n'osait pas me poser, je crois qu'il ne m'a pas menti. À part sa conduite extravagante et son attitude antisociale, il n'y a rien à lui reprocher.

Voyant le verre de ma compagne vide, je fis signe au barman.

— Non, je ferais mieux de rentrer, protesta-t-elle.

— Un autre verre ne vous fera pas de mal, dis-je, et il faut laisser à Dan le temps de réfléchir un peu.

— Alors je veux bien, mais je ne voudrais pas trop m'attarder.

Je commandai un bourbon à l'eau pour elle et un jus de fruit pour moi, expliquant sur un ton d'excuse que l'alcool ne me réussissait pas. Elle me répondit par un vague sourire et rentra sous son foulard une mèche rebelle. Alors que je la regardais, je pensais au mépris glacial avec lequel Arthur Haywood lui avait parlé.

Ils s'étaient pourtant aimés autrefois... Ils avaient eu des enfants... les avaient ensemble regardé grandir. Et à présent, ils se haïssaient. Et leur fils, Dan, se punissait lui-même pour les réunir.

Comme si elle lisait ma pensée, elle dit doucement :

— Je n'ai pas su élever Dan. Je crois que c'est visible, n'est-ce pas ?

— Ne vous accusez pas. D'après ce que j'ai vu, votre ex-mari mérite la moitié du blâme. Au moins.

— C'est toujours si facile de blâmer l'autre. (Elle finit son verre qu'elle reposa sur le comptoir.) Mais vous avez été d'une grande gentillesse à mon égard. Permettez-moi de vous en remercier.

— C'était la moindre des choses. Et puis, je vous l'ai dit, le divorce, je sais ce que c'est.

— Je me souviens. Et maintenant il faut que je m'en aille.

Je posai un billet sur le comptoir et la suivis dehors.

— Vous m'avez dit hier que vous habitiez aussi le quartier, reprit-elle en marchant d'un pas déterminé sous la pluie, la tête penchée en avant, les mains enfoncées dans les poches de son imperméable.

— À moins de deux cents mètres de chez vous, répondis-je, me demandant si j'allais oser lui prendre le bras.

— Pourquoi ne viendriez-vous pas dîner à la maison un de ces soirs ? Ce serait pour moi une façon comme une autre de vous exprimer ma gratitude !

— J'accepte avec le plus grand plaisir. J'espère que Dan n'y verra pas d'inconvénient.

— Je l'espère aussi.

Nous nous arrê tâmes au coin d'une rue pour laisser passer un taxi et une voiture de sport. En descendant du trottoir je pris le bras d'Ann Haywood. Une imperceptible pression répondit à mon geste.

La voiture de patrouille de Canelli était garée trois portes plus bas que celle des Draper. J'arrêtai ma voiture de l'autre côté de la rue, et, faisant signe à mon adjoint de ne pas bouger, j'allai m'asseoir près de lui, coupai sa radio et racontai mon entrevue avec Dan Haywood.

Dans une voiture banalisée, un jeune flic en civil montait une garde solitaire. Il fit semblant de ne pas nous voir, et je me rendis compte avec amusement que, fier d'être sans uniforme, il jouait à se prendre pour un inspecteur chargé d'une mission secrète.

— Un autre de nos hommes est placé derrière la maison ? demandai-je à Canelli.

— Non, lieutenant. Depuis ce matin il n'y en a plus qu'un devant. (Il hésita une seconde.) Ordre du lieutenant Friedman.

— Bon. Allons-y.

La maison des Draper était brillamment éclairée, mais trois coups de sonnette successifs n'obtinrent aucune réponse.

— Je ferais peut-être bien d'aller voir derrière, suggéra Canelli à mi-voix.

— Il faudrait que vous fassiez le tour du pâté de maisons. Il n'existe pas de passages entre elles.

— Je pourrais demander à un voisin la permission de...

La porte s'ouvrit brusquement. Draper, pieds nus, était vêtu d'un kimono japonais décoré de pivouines oranges et noires. Une barbe de deux jours couvrait ses joues et une mèche de ses cheveux emmêlés lui tombait sur l'œil. Il loucha vers nous, pas très d'aplomb sur ses jambes. Visiblement, il tenait une biture soignée.

— Tiens, tiens... Une visite du lieutenant, marmonna-t-il. Entrez, lieutenant, entrez !

Il recula d'un pas et, d'un geste qui se voulait cérémonieux, nous indiqua le couloir.

Je gagnai directement le salon, laissant Canelli amener l'ivrogne. Je m'assis et regardai ma montre : 23 h 15.

— Qu'y a-t-il, lieutenant ? demanda Draper en s'effondrant sur un fauteuil. Il faut que ce soit important pour vous faire affronter la pluie à la veille de l'enterrement de ma défunte épouse. Auriez-vous... (Il rota.) trouvé l'assassin ?

Je secouai la tête.

— Pas encore, monsieur Draper. Mais nous y travaillons, croyez-moi. En fait, si nous venons vous déranger ce soir, c'est parce que nous avons découvert...

— Ça fait deux jours qu'elle est morte. (Après avoir eu un nouveau renvoi, il répéta :) Deux jours pleins. Ma défunte épouse n'aurait jamais toléré une telle impaca... incapacité professionnelle. C'était une femme très capable. Vous saviez ça ?

— Je l'ignorais, monsieur Draper.

Je me carrai confortablement sur mon siège. S'il s'embarquait dans un discours pâteux de poivrot, le mieux était de l'écouter, tout en l'aiguillant à propos dans la bonne direction.

— Oh oui, Susan était une femme capable, lieutenant. Et pleine de convie... convictions. Elle en était remplie... non, ce n'est pas ce mot-là... bourrée. Voici : elle était bourrée de convie... convictions. Elle était membre de la... (Il leva une main incertaine aux doigts largement écartés.) de la Ligue des Électrices Américaines. Et de... (Il plia son index.) l'Université Féminine. Ça fait déjà deux... Elle était même presque Présidente de cette Université Féminine. Ce qui l'empêchait de l'être tout à fait, c'est que notre logis la gênait un peu. Et moi aussi, je la gênais. Beaucoup. (Il examina sa main, fronça les sourcils, et plia un autre doigt.) Elle appartenait aussi à Sierra Club. C'était une fervente de la sauvegarde des sites naturels. Elle l'était déjà avant que la chose devienne à la mode, voyez... Et puis, elle était aussi une adepte du jardinage aux engrais naturels. Vous saviez ça, lieutenant ? On l'enterre demain, cette femme si capable, et ce qui m'ennuie c'est que je n'ai pas le costume exigé pour les circonstances. Je n'ai qu'un seul complet dont la veste et le pantalon soient de la même teinte. Marron. Et pas marron foncé. Non, marron clair. Autrement, je n'ai que des vestes et des pantalons de sport. Et savez-vous pourquoi, lieutenant ? Parce que je suis un photographe indépendant au lieu d'être un respectable photographe en boutique !

— Tout le monde comprendra, monsieur Draper, assurai-je d'un ton apaisant.

— Ses parents vont assister aux obsèques. (Son visage se rembrunit.) Ils sont arrivés hier soir et ont fait tous les arrangements avec les Pompes funèbres. Ils sont même passés tout à l'heure m'avertir qu'ils viendraient nous prendre demain matin à dix heures dans la limousine du maître de cérémonie. À dire vrai, ils préféreraient que je n'assiste pas aux obsèques. Ils pensent que je suis...

Il s'interrompit et serra les lèvres d'un air rusé.

— Ils pensent que vous êtes quoi ? demandais-je doucement.

— Que je suis responsable.

— De la mort de votre femme, voulez-vous dire ?

Il garda le silence.

— Vous en êtes responsable, monsieur Draper. Vous me l'avez dit vous-même, ne vous en souvenez-vous pas ?

— Quand j'avais huit ans, murmura-t-il, j'ai laissé la barrière ouverte et notre chien s'est sauvé.

Il s'est fait écraser, et quand ma mère l'a entendu hurler de douleur en se traînant vers le caniveau pour y mourir, elle m'a dit que c'était de ma faute. Il avait les reins brisés et hurlait si fort que tous les voisins sont sortis. Mais quand il s'est couché dans le

caniveau, on ne l'entendait presque plus. Et alors... il est mort.

— Votre femme a-t-elle crié avant de mourir, Draper ?

— Je ne sais pas. Je n'ai rien entendu.

Il parlait comme un médium en transe et sa voix semblait venir de très loin.

— Nous avons un témoin, déclarai-je. Il a vu votre femme sortir du garage et entrer dans l'allée. Il ne l'a pas entendue crier, et pourtant il se trouvait juste de l'autre côté de la rue au moment du meurtre.

Tout en l'observant, je me rendis compte que la signification de mes paroles lui échappait. Le menton sur sa poitrine, il paraissait sur le point de s'endormir. Je fis signe à Canelli de parler, dans l'espoir qu'un changement de voix ferait sortir Draper de sa torpeur.

Criant presque, mon adjoint lança :

— Le lieutenant dit que l'assassin de M^{me} Draper était caché derrière les arbustes et attendait sa venue. Comme s'il savait fort bien qu'elle rentrerait par le perron au lieu de prendre l'escalier du garage. Vous comprenez ?

Sans prêter attention aux paroles de Canelli, Draper se mit à rire tout bas, amusé sans doute par une pensée d'ivrogne.

— Qu'avez-vous fait, criai-je à mon tour, quand vous avez entendu votre femme rentrer sa voiture dans le garage ? Vous vous êtes levé à ce moment-là.

Faisant effort pour sortir de son apathie alcoolique, il rejeta en arrière sa ridicule mèche de cheveux, puis il me regarda en écarquillant les yeux :

— On parlait des engrais organiques qu'employait ma femme pour son jardinage, je crois ? Je ne me rappelle pas si vous avez demandé à voir son tas de compost ?

Je soupirai.

— Monsieur Draper, je voudrais que vous concentriez votre attention sur ce que je vais dire : un témoin a fait une nouvelle déposition qui ne s'accorde pas avec la vôtre. Vous nous avez dit, entre autres choses, que vous êtes sorti de la maison par le garage et avez découvert le corps de votre femme vers 1 h 30 du matin. Le nouveau témoignage contredit formellement votre assertion. Vous voyez où je veux en venir ?

Il commença par hocher la tête, puis la secoua aussitôt en signe de dénégation, l'air complètement abruti. Il n'avait saisi le sens d'aucune de mes paroles.

Je me levai, indiquant de l'œil à Canelli qu'il devait rester assis, et demandai :

— Voyez-vous un inconvénient à ce que je visite votre maison, monsieur Draper ?

Son regard prit soudain une expression de ruse soupçonneuse.

— Pourquoi ça, la visiter ?

— Je veux essayer de voir quels ont été vos faits et gestes exacts la nuit du crime. J'aimerais aussi emporter certains de vos vêtements pour les faire examiner par notre laboratoire.

— Vous pensez que je l'ai tuée.

Le ton de sa voix était neutre, ses yeux sans expression, et sa bouche s'arrondissait en une moue enfantine.

— Nous ne savons pas qui l'a tuée, monsieur Draper, mais nous estimons nécessaire de vérifier vos occupations cette nuit-là.

— Vous trouverez du sang sur mes chaussures et mon pantalon. J'ai dû m'agenouiller

près du corps. Après ça, je ne me souviens de rien jusqu'à mon coup de téléphone. Je ne sais même pas comment je suis rentré dans la maison.

— Vous nous l'avez déjà dit. (Je montrai le couloir de la main.) Je peux jeter un coup d'œil ?

— Non.

À regret, je constatai qu'il allait exploser sous l'effet d'un accès d'agressivité alcoolique. Devais-je lui rappeler ses droits constitutionnels ? Lui demander de s'habiller pour venir avec nous au Commissariat Central ? Il fallait que je me décide. Je n'avais pas le droit de fouiller sa demeure sans son autorisation, je pouvais seulement l'embarquer.

Et la fillette ? Il faudrait l'emmener aussi. Au lieu de suivre l'enterrement de sa mère, demain, elle serait au Centre d'assistance des Jeunes, avec les mineurs délinquants, les drogués de quatorze ans, les orphelins, tous ceux que personne ne réclame, tous ceux dont personne ne veut.

Mais au moins la cérémonie funèbre lui serait épargnée.

Le visage congestionné, Draper me regardait d'un air menaçant.

— Avez-vous une tête de léopard dans votre garage ? demandai-je brusquement pour modifier le cours de ses idées.

— Oui. Pourquoi ? dit-il l'air intrigué.

— Est-elle visible du trottoir ?

Un sourire rusé se dessina sur ses lèvres.

— À condition que la porte du garage soit ouverte. Je l'ai payée vingt-cinq dollars dans une vente publique. Je voulais m'en servir comme accessoire pour mes photos. Ce que j'ai fait, d'ailleurs.

— Eh bien, monsieur Draper, dis-je, nous allons vous laisser retrouver votre lit. Vous partez d'ici demain matin, à dix heures, pour assister à l'enterrement ? C'est bien ça, n'est-ce pas ?

L'accès d'agressivité à présent passé, il inclina tristement la tête.

— C'est bien ça, lieutenant.

— Bon, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Canelli en m'accompagnant vers ma voiture.

— On met un homme en surveillance à sa porte de derrière et on attend. Draper sait à présent que nous le soupçonnons. On va voir ce qui va se passer. (Je montrai la voiture de patrouille.) Allez donner l'ordre nécessaire par radio. Ensuite nous parlerons.

Pendant que Canelli lançait son appel, je gardai l'œil sur la maison. Je voyais la silhouette de notre suspect aller et venir sans arrêt, et, à un moment, il vint de sa démarche titubante jusqu'à la fenêtre pour scruter l'ombre de la rue.

Je m'étais souvent demandé quelles pouvaient être les pensées, les sentiments, les craintes d'un individu qui se sait soupçonné d'un crime. En observant Draper, j'essayai d'imaginer les terrifiants fantasmes qui harcelaient sa conscience. Quarante-huit heures s'étaient écoulées depuis la mort de sa femme, quarante-huit heures pendant lesquelles il n'avait pas quitté sa maison ; il voyait à chaque instant les objets qu'elle avait touchés, s'occupait de leur enfant, enlevait peut-être le sang de ses propres vêtements, vérifiait si l'arme du crime et le portefeuille de la morte se trouvaient toujours dans les cachettes choisies par lui.

Tout cela, bien entendu, s'il était coupable.

L'arme et le portefeuille étaient-ils encore là ? Sans eux, sans la possibilité d'établir un lien entre ces objets et Draper, nous ne réussirions jamais à le convaincre du crime. Il avait déjà su expliquer la présence du sang de la morte sur ses vêtements. La tache sanglante relevée sur le battant de la porte ne prouvait rien non plus. Il avait été assez habile – ou assez chanceux – pour raconter une histoire qui tenait debout malgré les parties faibles de sa première déclaration.

Avait-il réellement tué sa femme ?

Dan Haywood disait-il bien la vérité ?

La portière de ma voiture s'ouvrit, et Canelli s'affala sur le siège, à côté de moi, en sifflant bruyamment.

— C'est fait ? demandai-je.

— Oui, lieutenant. Randall est déjà en route. Il devrait être là dans dix minutes.

Draper est toujours chez lui ?

— Oui. Il tourne en rond.

— Vous croyez vraiment qu'il est coupable ?

— Si le jeune Haywood ne raconte pas de bobards, ça ne peut être que Draper.

— Il y a un « si ».

— Vous ne croyez pas à l'histoire du gosse, vous ?

— Ma foi, lieutenant, je ne sais pas trop. Vous avez vu Dan Haywood, moi pas. Et il faut bien reconnaître qu'aucun fait connu ne contredit les déclarations de Draper, tandis que l'empreinte digitale relevée sur la poignée met le gosse dans la mélasse.

— Sa seconde version explique la présence de cette empreinte.

— Les gars qui changent leur histoire une fois, y a pas de raison qu'ils ne la changent pas plus tard. (Il s'interrompt soudain et fit claquer ses doigts.) Oh, dites, moi qui allais oublier de vous raconter la dernière dans l'affaire Manley !

— Il y a du nouveau ?

— Le lieutenant Friedman et moi, on s'est occupés de la fille Swanson comme vous l'aviez dit. Et...

— À propos, qu'est-ce que ça a donné ?

Canelli fronça les sourcils et réfléchit un instant.

— Pas de trop bons résultats. Impossible de lui faire cracher le moindre truc. Elle n'a même pas voulu admettre que Valenti était le père de son moutard, ce qui aurait pu fournir le mobile que nous cherchons.

— De toute façon, il y en a d'autres. La jalousie, pour commencer. Vous l'avez interrogée à propos du coup de fil ? A-t-elle reconnu qu'elle avait eu une conversation téléphonique avec Valenti ce soir-là ?

— Des clous, oui ! Elle est coriace, cette môme... vraiment coriace. Tout ce que je peux vous dire, lieutenant, c'est que personnellement je la vois très bien en train de faire le boulot.

— Toute seule ?

— Elle a pu s'amener une pétoire à la main et jouer tout le morceau par cœur. Sous la menace du rigolo, elle oblige Miss Manley à attacher son amant à la colonne du lit. Ensuite pan... pan, elle fait un carton sur la fille, torture Valenti, et, pour finir, elle le descend.

— Mais vous n'avez pas réussi à lui faire changer une syllabe de son histoire.

— Non, lieutenant. Mais ce que je voulais vous dire tout à l'heure, c'est qu'après l'avoir ramenée chez elle, au moment où j'allais remonter dans ma voiture de patrouille, j'ai aperçu une Volkswagen blanche garée près de l'immeuble de la fille Swanson. Merde, que je me suis dit : faut noter le numéro de cette bagnole et donner un coup de bigophone au Service d'immatriculation des véhicules. Devinez la suite, lieutenant.

— Je donne ma langue au chat.

— Eh bien, la Coccinelle en question appartient à un certain Dwight Kellaway ; je me rappelle avoir vu son nom dans votre rapport. Ça serait pas lui l'assassin, par hasard ?

La vision du doux, de l'affable Dwight Kellaway en train de trucider son prochain pour les faveurs de l'impétueuse Jane Swanson m'arracha un sourire. Du coup, la lueur d'espoir qui s'allumait déjà dans les yeux de Canelli s'éteignit aussitôt.

— C'est probablement pure coïncidence si Kellaway se trouve être le propriétaire d'une Volkswagen blanche, dis-je, mais vérifiez tout de même. C'est « un point d'intersection », comme il est imprimé dans les manuels de criminologie. Alors, tâchez donc d'amener cette voiture au labo demain matin, avant la conférence de neuf heures. Dites à Kellaway que vous agissez sur mon ordre afin de l'éliminer de notre liste. C'est un brave type, il ne fera pas de difficultés.

— Parfait, lieutenant. (Il montra la maison Draper.) Et pour celui-là, qu'allons-nous faire ?

— Je vais demander un mandat de perquisition demain matin. Arrangez-vous pour être ici à dix heures, et on verra la tête de Draper quand il apprendra que je vais fouiller sa maison pendant qu'il assistera à l'enterrement de sa femme.

— Bien combiné, lieutenant. C'est ça, la guerre des nerfs. S'il a caché les objets compromettants dans sa bicoque, il va faire dans son froc !

— On verra bien. Quand nous en aurons terminé ici demain nous examinerons ensemble les résultats du labo en ce qui concerne la voiture de Kellaway. Après tout, il a peut-être tué Valenti pour protéger la vertu de Jane Swanson. On a vu des choses plus étranges en ce bas monde !

D'un index charnu, Kreiger remonta sa manchette pour regarder la montre qu'elle cachait en partie. À ma connaissance, il était exactement 9 heures.

— Canelli ne vient pas ? demanda le capitaine tandis que son regard faisait distraitemment le tour du petit groupe d'inspecteurs.

— Non, répondis-je. Je lui ai dit d'aller directement de chez lui au domicile de Kellaway pour prendre sa voiture – une Volkswagen blanche – et la conduire au labo.

Je fis ensuite brièvement le point sur l'affaire Manley, prenant soin de m'adresser à Culligan qui enquêtait toujours sur place.

Friedman fut le premier à prendre la parole lorsque je me tus :

— Personnellement, j'ai la conviction que Kellaway serait incapable de faire du mal à une mouche. De plus, il me semble que tu n'attaches pas suffisamment d'importance à mon candidat : Al Goodfellow. J'avoue n'avoir jamais visité la maison du crime ni m'être livré à de savantes déductions à propos de la poudre de talc, mais deux choses me paraissent claires. Primo, les assassins étaient au moins deux. Secundo, il ne s'agit ni d'un banal vol par effraction ni d'un crime passionnel ou de quoi que ce soit de ce genre. Valenti était suspendu comme une pièce de bœuf au croc d'un boucher... ce qui demande du muscle. Et il a été torturé... ce qui demande du personnel.

— À moins, rétorquai-je, que l'assassin – au singulier – ne se soit introduit subrepticement dans la maison et n'ait agi par surprise, obligeant Miss Manley à attacher son amant à la colonne du lit, avant de le torturer sous ses yeux. S'il était venu pour l'argent, c'est vraisemblablement ce qu'il a fait. À un moment donné, Miss Manley a peut-être voulu sauter sur lui, alors il l'a abattue et a tué ensuite Valenti.

— Petite difficulté : la fille a pris les deux balles dans le dos, remarqua Culligan de son ton chagrin.

— Je dois admettre que j'avais oublié ce détail.

Kreiger se tourna vers Friedman.

— Et votre Goodfellow... qu'est-ce qu'il raconte ?

— On ne l'a pas encore interrogé, capitaine. Frank et moi voulions vous demander

vos avis avant de le faire. Il a une armée d'avocats à la traîne, prêts à nous chercher des poux dans la tête à la moindre occasion. Sans parler du District Attorney, toujours en train de grogner. J'ai pourtant contacté deux ou trois clients de Goodfellow hier. Ils sont unanimes. Valenti figurait sur sa liste noire, et dans ce cas-là, il n'est jamais très long à envoyer deux de ses mignons auprès des débiteurs récalcitrants pour les rendre raisonnables.

Kreiger réfléchit un instant et dit :

— C'est bon, je verrai le D. A. avant déjeuner. Entre-temps, continuez à fouiner. On pourra peut-être établir que Goodfellow...

Le téléphone sonna sur son bureau. Il décrocha le récepteur, écouta et, après un « merci » sans conviction, reposa l'appareil sur sa fourche. Se tournant de nouveau vers nous, il expliqua :

— C'était le labo. À part quelques miettes de marijuana, ils n'ont rien découvert dans la voiture de Bruce Manley qui puisse le mettre dans le bain. Dans celles de Haywood et de Walter Manley, c'est zéro jusqu'ici.

— Où est la voiture de Bruce Manley ? demandai-je.

— Haskell l'a remise en place hier soir, répondit Friedman avec un petit sourire satisfait. Sans bobo, comme je l'avais prédit.

— Le labo m'a aussi annoncé que Canelli allait leur amener la Volkswagen de Kellaway. (Puis, regardant Culligan, le capitaine demanda :) Où en est-on avec les indices matériels ? Les empreintes digitales en particulier ?

Culligan fit une grimace désabusée.

— Nous avons identifié celles des deux victimes, de Bruce Manley, Billy Mitchell et de la femme de ménage, mais il en reste cinq autres jeux sur lesquels il nous est impossible de mettre un nom. Les services de Sacramento non plus, d'ailleurs. Demain, ou peut-être même ce soir, nous aurons la réponse de Washington.

— La femme de ménage a-t-elle dit quelque chose d'utile ? demandai-je à mon tour.

— Absolument rien.

— Je commence à me demander si nous n'avons pas affaire à l'un de ces crimes commis sans rime ni raison, remarqua Friedman. Un couple de hippies schnouffés à bloc qui seraient entrés par hasard et auraient refroidi les deux amants pour s'offrir une petite sensation. Ils étaient peut-être à la recherche de came et Valenti a sorti un revolver dont ils ont réussi à s'emparer. Alors, sous le coup de l'inspiration, ils y sont allés d'une petite séance de torture, juste pour se marrer un peu. En y réfléchissant bien, sauf le traditionnel « merde pour les flics » griffonné avec le sang des victimes sur le mur, toutes les caractéristiques de ce genre d'exploit se retrouvent ici.

— Tu es peut-être plus près de la vérité que tu ne l'imagines, Pete, dit le capitaine d'un air songeur. Valenti distribuait de la drogue : à partir de là, tout est possible.

— Et la Coccinelle blanche ? intervins-je. Elle était garée près de l'immeuble, on peut penser à la préméditation, non ?

Un haussement d'épaules général me montra le peu d'importance que mes collègues attachaient à ce détail.

— Que dirais-tu de Walter Manley comme suspect ? me demanda Kreiger.

— Valenti le faisait chanter, il avait donc un mobile. Il n'a pas d'alibi et,

théoriquement, il aurait pu commettre le double crime. Je doute pourtant que ce soit lui le coupable.

— Non, reconnu Kreiger. Il n'aurait pas tué sa propre fille. Pas intentionnellement, du moins.

— C'est pourtant déjà arrivé, répliquai-je. Autre théorie : Valenti peut avoir flingué Karen, sur quoi Manley l'aurait tué à son tour. Après tout, nous ignorons dans quel ordre exact les événements se sont déroulés. De plus, les balles récupérées ne nous apprennent quasiment rien, et on n'a pas retrouvé le revolver. (Je consultai ma montre.) 9 h 25 ! Je file dans un quart d'heure. Si je peux obtenir un mandat de perquisition, je vais fouiller la maison de Draper, et je veux arriver avant son départ pour l'enterrement afin d'observer sa réaction.

Sans avoir l'air de m'entendre, le capitaine reprit :

— Nous devrions penser davantage au fait que Valenti appartenait au milieu de la drogue. Les autres points de départ sont peu prometteurs... deux ou trois personnages miteux, un père milliardaire et un écrivain sans le sou à qui on peut seulement reprocher d'avoir une Volkswagen blanche. (Il se tourna vers Markham.) Où en êtes-vous de l'affaire Draper, Jerry ?

J'avais essayé – vraiment essayé – de prendre Markham à part avant la conférence pour l'avertir qu'Arthur Haywood s'était adressé à un avocat et que Dan avait complètement modifié son histoire. N'y ayant pas réussi, je ne pouvais m'empêcher de ressentir une sorte de joie sadique en pensant à la surprise qui l'attendait.

Quand il eut fini de résumer son entretien avec Dan et conclu que le gosse était le suspect numéro un, tous les regards se tournèrent vers moi. J'aspirai l'air un bon coup, puis, tranquillement, lâchai ma bombe et racontai ma visite à Draper. M'adressant directement à Markham, je lui dis que j'avais tenté en vain de le contacter aussitôt, ce qui, évidemment n'arrangea guère les choses.

Markham devint écarlate, mais son regard demeura froid, et c'est d'une voix posée qu'il me répondit :

— Votre accusation contre Draper repose uniquement sur la déclaration de ce gosse, déclaration qui ne me satisfait pas du tout.

— Elle explique pourtant ses empreintes sur la poignée.

— Si vous voulez.

Le ton calme sur lequel il prononça ces trois mots était un véritable défi. Je soupirai :

— Autant vous mettre au courant du reste. Arthur Haywood, le père du gosse, a pris un avocat qui va sans nul doute nous accuser – vous et moi – d'avoir interrogé illégalement le fils de son client. À moins, évidemment, que nous ne réussissions à terminer l'affaire avant son intervention, ce qui arrangerait les choses pour tout le monde. (Je me tournai vers Kreiger :) Je n'ai pas trouvé l'occasion de te parler de cet avocat plus tôt, mais si on n'a pas un coup de pot rapide, ce gars-là va nous tomber sur le poil.

— Je croyais bien entendu entre nous que tu concentrais tes efforts sur l'affaire Manley et que tu laissais Markham s'occuper de Draper.

Kreiger avait parlé avec une lenteur qui montrait son mécontentement.

— Ce que je ne comprends pas, dit Markham en feignant l'étonnement, c'est la raison

de votre visite aux Haywood. (Il sourit et conclut d'une voix suave :) Mais vous aviez peut-être envie de bavarder avec la mère... on le comprend très bien !

Je fis semblant de ne pas avoir entendu et dis à Kreiger après un nouveau coup d'œil à ma montre :

— Si je veux voir Draper avant son départ, je dois filer tout de suite.

De plus en plus suave, Markham demanda :

— Voulez-vous que je vous accompagne ?

— Comme vous voudrez.

— Non, s'interposa Kreiger. Je désire que Markham reste ici en attendant que nous sachions ce que va faire Arthur Haywood. Et toi, Frank, si tu ne découvres rien là-bas, reviens le plus vite possible. J'ai deux mots à te dire.

Roulant au ralenti, j'allai me garer devant la maison de Cindy Wallace, un peu plus loin qu'une voiture banalisée dans laquelle se tenait Sigler. De l'autre côté de la rue, s'élevait la demeure des Draper. Il était exactement 9 h 55, et Haskell venait de me prévenir qu'un gros rhume retenait le juge chez lui. Je lui avais répondu d'aller en voir un autre pour se faire délivrer le mandat de perquisition qui m'était nécessaire, et de déposer la pièce sur mon bureau où je la prendrais en rentrant.

Une pluie glaciale tombait. Je pris discrètement mon walkie-talkie et demandai à Sigler si l'on avait bien placé un homme derrière la maison de Draper.

— Oui, lieutenant, répondit-il.

— Rien de neuf ?

— Non. Il est sorti il y a une heure pour acheter un journal.

— Quel air avait-il ?

— Peux pas dire. Il était en peignoir de bain.

— La petite fille ?

— Je ne l'ai... Oh, regardez ce qui s'amène !

Une limousine noire – une Cadillac – venait de tourner majestueusement le coin de la rue et s'arrêtait devant la demeure des Draper. Un couple âgé en vêtements de deuil était assis au fond. Le chauffeur en uniforme descendit et se dirigea vers l'allée menant au perron. Je vis la porte d'entrée s'ouvrir. Une petite fille en sortit, enveloppée d'un imperméable blanc en matière plastique, les pieds dans des bottes noires brillantes. Un ruban d'un rouge vif retenait ses cheveux blonds coiffés en queue de cheval. Elle tenait à la main un parapluie d'enfant et descendit lentement les marches, le regard fixé sur la longue voiture noire. À sa suite, venait Howard Draper en imperméable marron, tête nue. Sa démarche n'était pas très sûre ; on aurait dit un malade quittant l'hôpital.

Je sortis de ma voiture, mon feutre repoussé en arrière pour que Draper puisse facilement reconnaître mes traits, et j'attendis, les bras croisés. Si l'absence de mandat m'empêchait de perquisitionner, je voulais au moins que ma vue lui fournît matière à réflexion pendant toute la durée de la cérémonie.

La fillette arriva près de la limousine. L'air grave, le chauffeur lui ouvrit la portière tandis que les parents de Susan Draper se penchaient pour l'accueillir.

Les yeux rivés au sol, Draper suivait sa fille sans me voir. Je m'écartai de ma voiture et portai une main à mon chapeau sous prétexte d'en modifier l'angle, en réalité afin d'attirer son attention.

Il m'aperçut soudain, se redressa et, les yeux écarquillés, me regarda fixement.

J'inclinai poliment la tête, accompagnant mon geste d'un sourire ironique. Il me répondit par un salut raide et se baissa pour entrer dans la limousine. Le chauffeur referma la portière sur lui, fit le tour de la voiture, puis s'installa au volant. Tandis qu'il démarrait, je vis, à travers la vitre cinglée par la pluie, le visage hâve de Draper qui me fixait avec l'expression morne du bagnard traînant un boulet à sa cheville.

Je remontai en voiture pour m'abriter de la pluie qui tombait maintenant à seaux et, brusquement, je me rendis compte de ma stupidité. J'étais venu pour des prunes, alors que j'aurais dû envoyer Markham à ma place et me consacrer à l'affaire Manley... suivant les instructions expresses du capitaine.

À cause d'une petite bonne femme au regard triste prénommée Ann – une parfaite inconnue – j'avais commis la veille l'erreur d'interroger de façon illégale un mineur au lieu de laver la tête au subordonné qui avait fait la même boulette. Et ce matin, je remettais ça. Se fier à ses intuitions était décidément un jeu de dupe !

Je repris mon walkie-talkie et, m'adressant au policier qui surveillait la porte de derrière, je lui demandai son nom.

— Kent Williams, lieutenant.

C'était un vieux copain, un homme de mon âge qui élevait des chinchillas et parlait en blaguant du jour où il prendrait sa retraite.

— Rien de nouveau ? dis-je.

— Pas grand-chose, Frank.

— Depuis combien de temps es-tu là ?

— Deux heures. J'ai pris la relève de Randall à 8 heures. Draper est sorti une seule fois, vers 8 h 30.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Oh, il s'est juste baladé dans leur jardin. Un fameux jardin qu'ils ont là ! En plein hiver, il a meilleure mine que le mien à la mi-août.

— Quel air avait Draper ?

— Effrayant. Il était enveloppé dans une sorte de truc japonais, et même à dix mètres on voyait bien qu'il ne se sentait pas à l'aise.

— Inquiet ?

— Si l'on veut. Il semblait... déboussolé. Il avait une barbe de trois jours et sa démarche était incertaine. Il ne titubait pas, ce n'est pas ça que je veux dire, non, le gars complètement paumé, quoi.

— Dans ce cas, je me demande ce qu'il lui a pris de se promener dans son jardin à huit heures et demie du matin.

— Je me suis posé la question aussi. Il ne paraissait pas beaucoup s'amuser.

— Où es-tu exactement ?

— Dans la cour contiguë à celle de Draper. Du côté sud. J'ai l'autorisation du

propriétaire. Tu peux venir en passant par son garage qu'il a laissé ouvert exprès. Tu verras une cabane en planches, c'est là que je suis. Comme planque, c'est idéal.

— Je te rejoins dans une minute.

Après avoir recommandé à Sigler de ne pas bouger, je fermai à clé la portière de la voiture, traversai le garage de la maison voisine pour gagner l'arrière-cour. Je fis halte pour m'orienter. Toutes les maisons de cette rue possédaient une arrière-cour semblable, large d'une dizaine de mètres et profonde de vingt, que séparaient des barrières de un mètre cinquante de haut. Deux pins d'une belle taille poussaient dans celle des Draper et plusieurs arbustes s'y épanouissaient au milieu des massifs couverts de lierre rampant. Une allée en dalles de pierre partait de la maison pour aboutir au fond du terrain. Là, une partie cultivée était probablement le résultat des efforts faits par Susan Draper pour obtenir des légumes sans engrais chimiques.

Je m'approchai de la cabane en planches, me rendant désagréablement compte qu'avec mon complet sombre, mon feutre et mon imperméable, je devais plutôt attirer les regards.

Me glissant vite dans la cabane, je serrai la main de Williams et jetai un coup d'œil entre les lattes de sequoia.

— Magnifique, dis-je.

— Sauf que j'ai pu voir seulement sa tête et ses épaules, à cause de la barrière. J'ai grimpé sur une chaise, mais ça ne m'a pas beaucoup avancé.

— Que faisait-il exactement ?

Williams haussa les épaules.

— Il a été jusqu'au potager du fond, est resté planté là une bonne minute, puis il a fait demi-tour et est rentré. C'est tout.

— Pleuvait-il déjà ?

— Quelques gouttes.

Je contemplai la barrière en lattes de sequoia d'au moins un mètre cinquante de haut. Légalement, je n'avais pas plus le droit d'entrer dans la cour de Draper sans y être invité que dans sa maison. Aux yeux de la loi, pourtant, enjamber une clôture est tout de même moins grave que pénétrer par effraction dans un appartement.

— Ne bouge pas d'ici, dis-je à Williams, je vais faire un tour à côté.

Je lui empruntai son walkie-talkie et appelai Sigler. La voix de celui-ci me parvint très déformée. Fronçant les sourcils, j'augmentai le volume du son et modifiai l'angle de réception.

— Cet idiot d'appareil a des caprices, expliqua Williams. Je t'entendais parfaitement bien, mais avec Sigler y a pas moyen. Et pourtant ce bidule est tout neuf !

Je demandai à Sigler de répéter son message sans obtenir de meilleurs résultats. Bah, pensai-je, il m'annonce probablement que tout est normal.

Je me dirigeai vers la barrière en déboutonnant mon imperméable, sans regarder de côté pour éviter les coups d'œil curieux que me jetaient les voisins. Un tricycle d'enfant me fournit un marchepied plutôt branlant. J'escaladai la séparation de bois d'une façon aussi peu acrobatique que possible et atterris au milieu d'un massif de lierre. Mes pieds s'enfoncèrent dans la terre grasse et des feuilles mouillées se collèrent désagréablement à mes chevilles. Après un juron, je gagnai le chemin dallé que je suivis jusqu'au bout.

Là, j'inspectai méthodiquement des yeux le potager dont pas un centimètre carré de terrain n'était perdu. Si l'arme était bien un morceau de tube en acier, il pouvait y être enfoui n'importe où. Une grande bâche verte retenue au sol par des piquets attira mon attention. Elle recouvrait un monticule d'un volume appréciable placé tout près de la barrière du fond.

À plusieurs reprises dans son discours d'ivrogne Draper avait parlé d'un tas de crottin utilisé par sa femme, en insistant pour que j'aille le voir. Bien souvent, je le savais, les bravades d'un criminel masquent un irrésistible besoin de confesser sa faute.

Je me retournai vers les fenêtres donnant sur l'arrière de la maison afin de m'assurer que personne ne m'observait, puis, me baissant, je soulevai un coin de la bâche. Elle recouvrait une masse visqueuse de limon brunâtre. Je dégageai un autre coin. Le tas pouvait avoir un mètre soixante de diamètre sur un mètre de haut. En une demi-heure, avec une sonde métallique, on pourrait...

— Frank !

L'avertissement étouffé venait de la cabane en planches. Alors que je me tournais dans cette direction, mon regard s'arrêta au passage sur la maison.

Encore en imperméable, Draper se tenait devant la fenêtre, et, empoignant un rideau de chaque main, il les écartait d'un geste furieux. Il se tenait à plus de quinze mètres mais, même à cette distance je sentis que la folie s'emparait peu à peu de lui. Il fixa sur moi des yeux égarés de furie échappée de quelque opéra wagnérien, puis, brusquement, lâcha les rideaux qui se refermèrent. J'hésitai un moment sur la conduite à tenir. Draper était à présent un homme dangereux, mais je n'avais ni mandat ni moyen légal de pénétrer dans sa demeure s'il m'en refusait l'accès. Je ne...

Les rideaux s'envolèrent de nouveau, laissant uniquement apercevoir sa tête et ses épaules. Il devait être accroupi sur le plancher. Il...

La vitre de la fenêtre vola en éclats et le canon d'une carabine apparut entre les fragments de verre. Je plongeai derrière l'un des pins et atterris sur les genoux. Un coup de feu claqua, faisant vibrer l'arbre. Draper utilisait une arme de gros calibre. Une seconde balle fit gicler la boue, juste à ma droite. Comme je dégainais mon revolver, j'entendis deux autres détonations se succéder rapidement. Williams ripostait depuis la cabane en planches. Un troisième projectile s'enfonça dans le pin à trente centimètres au-dessus de ma tête. Je risquai un œil et envoyai une balle dans les débris de la fenêtre.

— Frank ?

— Je n'ai rien. Ne bouge pas d'où tu es et explique la situation à Sigler.

— Je viens de le faire.

— Parfait. Te bile pas, je m'en sortirai.

— Bien.

Le diamètre de mon arbre ne dépassait guère vingt-cinq centimètres. Ça suffisait pour protéger ma tête et mes organes vitaux, mais rien de plus. Le dos au tronc, je gardai une immobilité complète, écoutant les battements précipités de mon cœur. La cour voisine se trouvait à trois mètres de moi. Avais-je une chance de m'en tirer si j'essayais d'escalader la clôture ? Sans la protection d'un feu nourri dirigé sur la fenêtre de Draper, je n'en avais aucune. Ma position n'était pas enviable. À vingt mètres, il ne fallait pas compter atteindre sa fenêtre avec nos simples revolvers.

Je poussai un profond soupir.

— Kent ?

— Quoi ?

— Je ne peux pas m'en tirer tout seul. Dis à Sigler de nous envoyer deux hommes munis de carabines et de lance-grenades lacrymogènes. Ils pourront me couvrir pendant que je franchirai la barrière.

— Compris.

— Rien ne bouge là-haut ?

— Non.

Je m'étendis à plat ventre derrière le pin. Aussitôt l'humidité du sol traversa mon complet. Machinalement, je regardai ma montre, essayant d'estimer le temps écoulé depuis le premier coup de feu. Deux minutes ? Cinq ? Impossible de...

— Frank ?

— Oui.

— Les voilà. Ils ont des carabines... des M-16. Des grenades lacrymogènes aussi.

— Parfait. Dis-leur d'ouvrir le feu sur la fenêtre de Draper et de tirer sans arrêt jusqu'au moment où je serai sain et sauf à côté de toi.

— Compris.

Je remis mon revolver dans son étui et, ramassé derrière l'arbre, me tins prêt à bondir. La personne qui s'était donné la peine de planter ce pin, de longues années auparavant, m'avait sauvé la vie car Draper visait juste. Il...

Le feu brutal des M-16 rompit le silence. J'hésitai seulement une fraction de seconde, puis, courbé en deux, je courus vers la barrière. Je m'agrippai aux minces lattes de sequoia, passai l'une de mes jambes par-dessus la clôture, et retombai de l'autre côté en pur style commando. Ma chute fut pourtant plus lourde que je ne m'y attendais, mon genou heurta une boîte à ordures et, à travers le feu nourri des carabines, j'entendis un craquement ; je venais de déchirer mon pantalon. Me relevant sur les genoux, j'allai me tapir entre les policiers. Tous deux portaient des gilets pare-balles.

— Vous n'en avez pas un à me refiler ? demandai-je en reprenant mon souffle.

— Non, lieutenant. Désolé.

— Ils ne servent pas à grand-chose contre les carabines, déclara Williams. Surtout à si courte distance. Tu n'as rien, Frank ?

— Non. Encore un peu secoué, c'est tout.

Automatiquement, j'épinglai mon insigne au revers de mon veston couvert de boue.

— C'est pas un mauvais tireur, fit Williams.

— J'ai eu l'occasion de le remarquer.

— Attention, lança à mi-voix l'un des policiers en uniforme, il me semble que le rideau a bougé.

— S'est-il montré depuis le début de la fusillade ? demandai-je.

— Non.

— Ayez l'œil sur cette porte de derrière, il ne faut pas qu'il sorte de la maison.

— Compris.

— Je regrette, Frank, dit Williams. C'est la faute de cette saloperie de walkie-talkie. Quand j'ai enfin réussi à comprendre ce que Sigler me disait, Draper était déjà derrière

sa fenêtre.

— Je me demande ce que sont devenus les autres... la petite fille.

— Quelle petite fille ?

— Pas d'importance. Seigneur, je ne me suis jamais senti si à plat de toute ma putain d'existence.

Markham et Canelli apparurent, marchant à demi courbés le long de la barrière. Le premier tenait un fusil de chasse, le second un fusil lance-grenades lacrymogènes. Ils avaient des gilets pare-balles, des imperméables en caoutchouc épais et des casques. Ils portaient chacun deux étuis de masque à gaz en bandoulière.

— Vous avez l'air pompé, lieutenant, dit le gros Canelli en reprenant sa respiration.

Je sortis mon revolver.

— Je suis trempé jusqu'aux os, puisque vous voulez tout savoir, répliquai-je.

— On dirait même que vous avez pris un bain de boue !

Sans lui répondre, je me tournai vers les policiers en uniforme.

— Peut-on avoir un walkie-talkie qui fonctionne convenablement ?

L'un d'eux me tendit son appareil et j'entrai en conversation avec Friedman qui venait d'arriver. Après deux minutes de discussion, nous tombâmes d'accord pour que ses hommes s'avancent sous la protection des voitures de patrouille et lancent des grenades lacrymogènes dans la maison. Si ensuite Draper ne se rendait pas, Markham et moi entrerions.

Quand j'eus fini de parler, Canelli me toucha le bras. Je le regardai et, d'une voix hésitante, il commença :

— Pardonnez-moi de vous déranger en ce moment, lieutenant, mais il faut que je vous dise : la Coccinelle blanche...

Deux détonations éclatèrent, suivies aussitôt de trois autres qui se succédèrent sur un rythme rageur et saccadé. Draper tirait de nouveau, et des fragments de sequoia voltigèrent autour de nous. J'entendis un cri étouffé, l'un des nôtres avait reçu une balle.

— Il est à la fenêtre de la cuisine maintenant ! cria une voix.

— Descendez-le ! hurlai-je. Tuez-le, ce salaud-là !

Trois M-16 ouvrirent le feu. Le fusil de chasse de Markham tonna deux fois. Une âcre odeur de poudre se répandit dans l'air humide.

— Cessez le feu ! commandai-je. Attendez la prochaine occasion. (Je fourrai le walkie-talkie dans la main de Markham en disant :) Demandez à Friedman de s'amener ici avec ses grenades lacrymogènes.

Je m'agenouillai près de Williams. Étendu sur le dos, il jurait à mi-voix en serrant son bras gauche, un peu au-dessus du coude. Je vis un filet rouge passer entre ses doigts et s'étaler sur la blancheur de son imperméable.

— Les grenades arrivent, annonça Canelli. Des caisses et des caisses.

— Bon Dieu ! cria une autre voix. Williams est touché !

J'entendis Markham appeler une ambulance à l'aide de son émetteur portatif. Son ton était calme et posé. Williams tentait de s'asseoir, jurant toujours. Je posai une main sur sa poitrine, et de l'autre fis signe à Canelli d'approcher.

— Coupez sa manche, commandai-je. Ligaturez-lui le bras. Veillez à ce qu'il demeure allongé et n'ait pas froid.

Je me tournai vers Markham.

— Et cette putain d'ambulance, elle arrive ?

— Elle est en route.

Une détonation éclata. Un M-16.

— Qu'est-ce qui se passe ? criai-je.

— Rien, répliqua Markham de son ton froid. Un de nos gars a eu le doigt qui l'a démanché.

Il me passa le walkie-talkie. J'entendis la voix de Friedman dire :

— C'est la Troisième Guerre mondiale de ton côté ? Pour Williams, c'est grave ?

— Non, il souffre surtout du choc. Combien as-tu de grenades ?

Un coup de feu partit de la maison. Les M-16 lui répondirent et ne se turent que lorsque je leur en donnai l'ordre.

— Personne de touché, cette fois ? demandai-je.

Aucune réponse.

Je passai ma tête avec précaution par-dessus la barrière. Des volutes de gaz lacrymogène montaient des fenêtres aux vitres brisées. À l'intérieur de cette maison, Draper était à présent aveugle... complètement aveugle.

— Voici les ambulanciers, annonça Canelli.

— Très bien. Donnez-moi votre gilet pare-balles et votre casque. (Puis, m'adressant à Markham, je lançai :) Allons-y !

Il acquiesça, toujours imperturbable, et après avoir assujetti un masque à gaz sur son visage, il en vérifia le bon fonctionnement. Pendant que je l'imitais, un de nos hommes poussa une boîte à ordures contre la barrière. Le remerciant d'une inclinaison de tête, je la désignai du menton à Markham. Il leva son pouce pour indiquer qu'il était prêt à me suivre.

Je pris mon souffle. Le port d'un masque à gaz gêne à la fois vision et respiration et, dans les premières secondes, déclenche invariablement chez moi un accès de claustrophobie. Je me mis à transpirer alors que l'univers m'apparaissait au fond d'un tunnel et que le bruit de ma propre respiration résonnait dans ma tête comme le tonnerre.

M'aidant de la boîte à ordures je franchis facilement la clôture pour retomber à quatre pattes de l'autre côté. Je pensai alors que j'avais oublié de recharger mon revolver. Ayant tiré deux fois, il restait seulement quatre cartouches dans le barillet.

Markham atterrit près de moi et se redressa aussitôt. Baissant la tête je m'élançai au pas de course vers la porte, l'atteignis, et donnai un vigoureux coup de talon juste sous le loquet. Le bois vola en éclats. Je trébuchai, repris mon équilibre... j'étais dans la maison. Un épais nuage de gaz lacrymogène emplissait la pièce. À son contact, mon cou et mes mains mouillées par la pluie et la sueur se mirent à me cuire douloureusement. Vivement que tout soit terminé, me dis-je, que je puisse filer chez moi prendre une bonne douche et changer de vêtements !

Nous étions sur une sorte de palier étroit, et à notre gauche des marches montaient vers la cuisine. Je plaçai un doigt sur mon masque – à l'endroit qui cachait mes lèvres – pour ordonner le silence à mon compagnon et nous demeurâmes parfaitement immobiles. Aucune quinte de toux ne se faisait entendre, aucun bruit furtif ne parvenait à nos oreilles.

Je m'engageai doucement dans l'escalier, me tenant tout près du mur. Derrière moi, Markham montait en serrant contre le mur opposé. De cette façon, je ne risquais pas d'entrer en collision avec lui si j'avais à battre en retraite trop précipitamment. D'épais nuages de gaz tourbillonnaient autour de nous et transformaient les objets usuels en étranges accessoires échappés à l'enfer de Dante.

La porte de la cuisine était entrebâillée. Je la poussai avec le canon de mon revolver, et centimètre par centimètre, elle s'ouvrit, aspirant le gaz jaunâtre qui obscurcit aussitôt la pièce.

Draper était assis par terre, le dos appuyé contre le mur dans l'angle qu'il formait avec un réfrigérateur. Ses mains pendaient, flasques, entre ses jambes écartées, et il ressemblait à une poupée de chiffon abandonnée. Du sang qui suintait encore de sa bouche béante dessinait sur le plastron de sa chemise une cravate d'un ironique rouge de fête. À un mètre au-dessus de sa tête, des petits fragments de cervelle rose pâle et des éclaboussures vermeilles formaient sur la blancheur immaculée du mur un motif du plus surréaliste effet.

À côté de sa carabine tombée près de lui sur le carrelage, on apercevait une dent richement couronnée d'or et sanguinolente vers la racine... une dent solitaire que le recul de l'arme avait probablement fait sauter.

J'avalai ma salive avec difficulté, puis je fis signe à Markham de prévenir les autres. Nous ne courions plus aucun danger.

Friedman ouvrit la portière de ma voiture, se glissa sur le siège voisin du mien et, soufflant comme un phoque, repoussa son feutre en arrière. De l'autre côté de la rue, les journalistes, stoïquement recroquevillés sous leurs imperméables, attendaient la sortie du corps de Draper recouvert de la traditionnelle couverture. La pluie fine de tout à l'heure n'était plus à présent qu'un crachin triste.

— Tu es dans un drôle d'état, vieux, remarqua Friedman. Tu as exploré un terrier de renard, ma parole.

— Je...

— Tu sais pas ce que tu devrais faire ? Rentrer chez toi, te laver, et te taper un bon whis... un bon verre de jus de fruits. Laisse donc Culligan et Canelli se démerder tout seuls avec cette histoire de voiture.

— Quelle histoire de voiture ?

— Canelli ne t'a rien expliqué entre deux salves ?

— Écoute, Pete, je ne me sens pas d'humeur à...

— Bon... bon. (Il leva une paume conciliante.) Sache simplement, qu'en un temps record les gars du labo ont identifié des traces de la poudre de talc provenant de chez Karen Manley dans... tiens-toi bien... dans la Volkswagen de Kellaway ! Ils veulent procéder à une vérification, mais c'est uniquement pour la forme. C'est encore Canelli qui a mis dans le mille. Et tout à fait par hasard, comme d'habitude.

— Qu'a-t-on fait à la suite de cette découverte ?

— Rien encore ; on s'est contenté d'établir une surveillance. Kellaway est toujours chez lui, je viens de vérifier ce point. Nous attendions pour agir que tu reviennes victorieux du champ de bataille. C'est chose faite maintenant... sans qu'on ait à remercier les marchands de walkie-talkie, paraît-il.

Friedman me regarda, attendant un commentaire de ma part. Voyant que je ne disais rien, il reprit sur un ton plus froid :

— Ça ne me déplairait pas de m'occuper personnellement de Kellaway, mais... (De la main, il montra la maison aux vitres brisées.) j'ai encore du boulot ici !

Poussant un soupir, je consultai ma montre. Chose incroyable, une heure et demie seulement s'était écoulée depuis mon départ de la conférence. Je tournai la clé de contact en disant :

— Donne l'ordre à Canelli de m'attendre à midi devant l'immeuble de Kellaway. Non... plutôt au coin de Stanyan Street.

— Toi alors, comme résistance... Un homme ordinaire ne serait pas encore remis du choc.

— Et il y aurait de quoi, répliquai-je mi-figue mi-raisin, en faisant ronfler le moteur. Mon complet est fichu, pour ne rien dire de mes godasses. Je vais en être au moins de cent dollars.

Nous approchions de la porte de Kellaway.

— Ce qu'il y a de curieux, dit doucement Canelli en déboutonnant sa veste, c'est que ce type-là n'a pas du tout des manières d'assassin. Il m'a reçu gentiment, s'est montré très coopératif...

— Si vous avez un truc pour repérer les assassins d'après leur façon de recevoir les visites, faites breveter votre découverte au plus vite.

Je fis signe à mon adjoint de se placer de l'autre côté de la porte.

Après un rapide regard à droite et à gauche pour vérifier que le couloir était vide, je frappai énergiquement contre le battant. Les nerfs tendus, j'étais prêt à dégainer mon revolver.

On entendit des pas approcher, puis la porte s'ouvrit.

Kellaway était dans la même tenue que le jour précédent. Très décontracté, il s'appuyait négligemment au chambranle ; ses longs bras et ses grandes jambes formaient des angles inattendus.

— Tiens, lança-t-il avec bonne humeur, la bande est au complet, aujourd'hui !

— Pouvons-nous entrer ? demandai-je.

— Pourquoi pas ?

Il nous précéda dans le salon et m'indiqua la caisse ornée des signes du zodiaque qui m'avait servi de siège la veille. Selon un plan arrêté entre nous, Canelli demeura debout.

— Vous me ramenez ma bagnole ? demanda Kellaway. Dans deux heures, il faut que je sois à mon boulot, moi.

— Quelles sont vos heures de travail ?

— De deux à dix.

— De sorte que, lundi dernier, vous avez travaillé de deux heures de l'après-midi à vingt-deux heures ?

Il ouvrit la bouche pour répondre, puis la referma brusquement et s'humecta les lèvres. La lumière se faisait dans son esprit. Ses paupières se plissèrent et sa mâchoire inférieure se mit à pendre, ce qui lui donna une expression stupide. Passant de nouveau sa langue sur ses lèvres, il hocha lentement la tête, son regard à présent rivé au mien.

— À quelle heure êtes-vous revenu ici, lundi soir ?

— Dix heures et demie, je crois.

— Qu'avez-vous fait ensuite ?

— Je me suis mis à écrire. J'écris tous les soirs, d'environ dix heures et demie à deux

heures et demie du matin. Il me semble vous l'avoir dit.

— Et pendant tout ce temps, vous n'avez pas quitté cette pièce ?

— Je... (Il avala sa salive tandis que sa pomme d'Adam montait et descendait en produisant un curieux gargouillis.)... je suis sorti vers une heure... oui, ça devait être une heure. Pour aller au magasin de spiritueux. Ça aussi je vous l'ai dit.

— Vous vous y êtes rendu à pied ?

— Évidemment, puisque c'est juste au coin. Écoutez... (Il déplaça l'un après l'autre ses quatre membres sur sa couche de fortune.) je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous examiniez ma voiture et je ne demande pas mieux que de parler avec vous, mais que signifie cette visite ? J'aimerais bien savoir ce que vous avez dans le crâne.

J'étudiai son visage sans me presser. Il soutenait franchement mon regard, ses mains n'étaient pas crispées, et il offrait une image de l'innocence surprise meilleure que la moyenne. Je regardai pensivement Canelli, débattant avec moi-même de la conduite à tenir. En fin de compte, je dis exactement à Kellaway ce que nous avions trouvé dans sa voiture et de quoi nous le soupçonnions, puis je lui rappelai ses droits.

Pendant mes explications, ses yeux ne quittèrent pas les miens. Lorsque je me tus, il sifflota doucement, en secouant la tête d'un air abasourdi.

— Ben vrai, vous parlez d'un scénario ! finit-il par dire. À la vitesse où vous le composez, je vais écrire ma page cinquante en taule.

Je levai les mains.

— Il vous est impossible de prouver que vous étiez chez vous au moment du meurtre. Une Volkswagen blanche a été vue près de l'endroit où il a été commis. La vôtre contient la preuve matérielle de votre présence sur les lieux du crime.

— De la présence de ma voiture... pas de la mienne.

Je le fixai de nouveau un long moment en silence. Comme la première fois, il soutint franchement mon regard. La plupart des détectives – qu'ils l'admettent ou non – se fient à « l'épreuve du regard » plus qu'à toute autre. Je ne faisais pas exception à la règle.

— Votre voiture stationnait-elle dans cette rue lundi soir ?

— Oui, à cinquante mètres de l'immeuble.

— Les portières fermées à clé ?

— Certainement.

— Le laboratoire n'a relevé aucune trace d'effraction sur la serrure, dit à son tour Canelli. Il n'y a aucune indication non plus qu'on ait tripatouillé l'allumage. De plus, les Volkswagen sont munies d'un anti-vol comme les voitures américaines.

Kellaway haussa les épaules dans un geste d'impuissance. Il commençait à paraître alarmé.

— Quelqu'un d'autre a-t-il une clé de votre voiture ? demandai-je.

Il secoua la tête, puis, me regardant bien en face, dit :

— Pourquoi les aurais-je tués, lieutenant ? Pourquoi ?

Sa phrase finit sur un ton plaintif, aigu, qui me rappela celui du jeune Howard dans des circonstances analogues.

— Pour le fric, peut-être, laissai-je tomber.

— Le fric ! Vous vous imaginez que j'irais tuer quelqu'un pour une question de fric ? (Il secoua la tête d'un air de dérision.) Je suis un renégat de la classe privilégiée,

lieutenant. Mon père est un capitaliste. Je trouve très désagréable de lui demander de l'argent à mon âge, mais j'aimerais cent fois mieux le faire que de commettre un meurtre. (Un petit sourire involontaire parut sur ses lèvres et il ajouta :) Quand je dis « cent fois », j'exagère peut-être un peu.

— Avez-vous souvent demandé de l'argent à votre père au cours de la dernière année ?

— Non.

— Mais il vous est arrivé de lui en demander ?

Il hésita, puis finit par dire :

— Quand j'ai acheté ma Volkswagen, il me manquait cent dollars pour le premier versement.

— Votre père vous les a donnés ?

Il s'agita d'un air embarrassé sur sa couche, et, pour la première fois, évita mon regard.

— En fait, c'est... heu... ma mère qui me les a fait passer.

— Vous droguez-vous ?

— Non.

Il avait lancé le mot sur une note d'indignation plaintive.

— Même pas de la marie-jeanne ?

— Oh ça... (Il haussa les épaules.) Une fois à l'occasion... si quelqu'un m'en offre. Je...

Il se tut brusquement et me jeta un regard rempli d'appréhension. Il se rendait compte tout à coup qu'il venait de reconnaître une transgression de la loi. Je détournai les yeux.

— Une autre personne que vous utilise-t-elle votre voiture ? demanda Canelli.

— Non.

— Vous en êtes absolument certain ? dis-je à mon tour. Réfléchissez bien.

— J'en suis certain, lieutenant. Je n'aime pas prêter...

Il s'arrêta, une petite lueur dans le regard. Il venait de se rappeler un fait... ou d'imaginer une histoire pour se protéger.

— J'ai cette voiture depuis neuf mois seulement, reprit-il, et la seule fois où un autre que moi s'en est servi, c'est quand... quand Jane me l'a empruntée, il y a un mois ou deux.

— Jane Swanson ?

— Ou... i.

— Eh bien, nous allons avoir une petite conversation avec elle. Pendant ce temps-là, je désire que vous ne quittiez pas votre appartement. D'accord ?

— Mais, lieutenant, il faut que j'aille à mon boulot.

— À quelle heure devez-vous partir ?

— D'habitude, je m'en vais à une heure et demie. Et à présent, je n'ai même plus de voiture.

— Il est à peine midi et demi. Nous serons de retour à temps. Et peut-être que nous vous offrirons une place dans la nôtre !

— Vous avez oublié quelque chose ? s'enquit Jane Swanson avec une ironie appuyée.

Elle se tenait dans une pose déhanchée, une main sur le bouton de la porte, l'autre contre le chambranle.

— Pouvons-nous entrer, Miss Swanson ? Nous avons des questions à vous poser.

— Posez-les ici.

— Nous préférierions entrer, dis-je d'un ton ferme.

Soupirant, les yeux au ciel, elle nous précéda vers la salle de séjour. Elle était chaussée de sandales en matière plastique, ouvertes du bout et ornées de sequins. Tandis qu'elle se laissait choir d'un air excédé sur le fauteuil marron, je notai que le désordre de l'appartement dépassait encore celui de la veille.

— Bon, dit-elle. Je vous écoute.

— M. Rawlings est-il là ?

— Non.

— Où est-il ?

— Il est sorti.

— Où est-il allé ?

— Faire des courses. Enfin, c'est ce qu'il a dit en s'en allant. Moi, je ne vous garantis rien.

— Où est votre fils ?

— Sorti aussi. Ils doivent faire des achats pour Noël.

— Votre fils passe la plus grande partie de son temps avec Rawlings ?

Jane Swanson ricana.

— Chaque fois que Dave s'apprête à sortir – et ça lui arrive souvent – Jerry fait une telle comédie que Dave l'emmène pour avoir la paix. Ce n'est pas que Jerry éprouve une telle admiration pour Dave, mais il s'embête ici. Un petit logement comme le nôtre n'est pas le rêve pour élever un gosse.

Elle jeta un regard désabusé sur le fouillis qui nous entourait.

Je hochai diplomatiquement la tête et la contemplai sans rien dire, l'air pensif. Elle se

mit bientôt à s'agiter sur son siège, en me lançant des coups d'œil furtifs. Je fis durer cette situation un petit bout de temps et dis :

— Nous sortons de chez votre voisin, Miss Swanson. Vous connaissez ? Dwight Kellaway.

— Bien sûr. Vous venez de dire vous-même que nous étions voisins !

— Vous le... hum... voyez souvent ?

— Que voulez-vous insinuer ?

— Je n'insinue rien. Je vous demande simplement si vous le connaissez bien... si vous passez beaucoup de temps en sa compagnie ?

— J'avais bien compris, répliqua-t-elle d'un ton moqueur.

Je me penchai vers elle.

— Combien de fois par semaine le rencontrez-vous, Miss Swanson ? Et combien de temps durent ces rencontres ?

Elle s'efforça de me foudroyer du regard, mais n'y réussit pas de façon très satisfaisante. Se détournant d'un air boudeur, elle murmura :

— Peut-être deux fois par semaine. Deux ou trois heures chaque fois.

— Que faites-vous quand vous êtes ensemble ?

— Que voulez-vous dire exactement ?

— Buvez-vous un verre... faites-vous une balade... ou bien vous contentez-vous de bavarder ?

— La plupart du temps, c'est moi qui vais chez lui. On boit un verre ou deux. On écoute aussi des disques. Et surtout nous bavardons. Tout simplement.

Ses yeux cherchèrent les miens pour se rendre compte de l'effet produit par ses paroles.

— En somme, vous êtes une paire d'amis.

Elle haussa les épaules.

— Voisins... amis... qui peut le dire ?

— Vous arrive-t-il de lui emprunter des choses ?

— Quel genre de choses ? Du sucre ?

— Je pensais à sa voiture. Vous ne lui avez jamais emprunté sa Volkswagen ?

La première réaction de la jeune femme fut la surprise, puis, d'un ton soudain circonspect, elle demanda :

— Pourquoi voulez-vous savoir ça ?

— Répondez à ma question, Jane.

— Tiens... c'est « Jane » à présent ? Il y a une minute encore c'était « Miss Swanson » long comme le bras.

— Excusez-moi, j'oubliais mes bonnes manières. Même question, alors, en allongeant le nom.

— Vous voulez en savoir des choses !

— Lui avez-vous jamais emprunté sa voiture, oui ou non ?

— Ben oui, je lui ai demandé un jour de me la prêter, sa bagnole. C'est défendu par la loi ?

— Il y a combien de temps ?

— Peut-être un mois. Je ne me souviens pas exactement.

— Pour quelle raison avez-vous eu besoin de sa voiture ? Vous ne prenez jamais celle de Rawlings ?

L'expression perplexe reparut sur le visage de mon interlocutrice. Sur la défensive à présent, elle répondit :

— Bien sûr que si. Mais ça s'est trouvé qu'elle était en panne.

— Alors, vous avez demandé à ce bon Kellaway de vous prêter la sienne.

— Oui.

— Et qu'avez-vous fait avec ?

— J'ai roulé, tiens ! cette question...

— Et, où êtes-vous allée au volant de cette voiture ?

Elle s'agita de nouveau sur son siège. J'allais apprendre quelque chose... mais quoi ?

— Voyons, où avez-vous été ? J'exige une réponse.

— Qu'est-ce que ça peut bien vous foutre ?

— J'enquête au sujet d'un meurtre, Miss Swanson. Vous l'avez peut-être oublié, moi pas. Et nous avons fait une découverte qui nous rend très curieux de savoir quelles personnes ont utilisé la voiture de Kellaway.

Les prunelles de la jeune femme s'élargirent. Ses mains, posées sur les bras du fauteuil, devinrent des poings si serrés que je voyais leurs jointures blêmir. Tout en me regardant fixement, elle demanda :

— Quoi... est-ce que l'assassin se serait servi de la voiture de Dwight ?

Sa voix était soudain devenue un murmure aigu. Mon interlocutrice savait quelque chose. Quelque chose qui la terrifiait.

Je réfléchis un moment sans cesser de l'observer, puis dis doucement :

— C'est exact, Miss Swanson.

— C'est... c'est Dwight ?

— Peut-être. L'assassin est forcément une personne qui pouvait utiliser la Volkswagen, soit le propriétaire, soit quelqu'un qui en possédait une clé ou avait eu l'occasion d'en faire fabriquer un double. (Je me tus un instant, puis repris d'un ton grave :) Si nous en croyons Kellaway, sa voiture n'a été prêtée qu'à une seule personne : vous. Le crime a donc été commis par Kellaway ou par vous. Ou par tous les deux.

— Ou par ni l'un ni l'autre. (Le regard comme voilé, elle poursuivit d'une voix fantomatique :) Dave m'a fait emprunter la voiture de Dwight. Il avait des ennuis mécaniques avec la sienne qu'il avait laissée quelque part du côté de la baie. Il lui fallait une auto pour aller chercher une pièce de remplacement et faire la réparation sur place. Du moins, c'est ce qu'il m'a raconté.

— Combien de temps Rawlings a-t-il eu la Volkswagen en sa possession ?

— Oh, à peu près deux heures.

Je consultai ma montre.

— Quand doit-il rentrer ?

— Allez savoir. Il... (Elle s'arrêta court, soudain inquiète.) Seigneur... Jerry... mon gosse est avec lui !

Alors que je l'observais attentivement, j'estimai qu'elle venait de me dire la vérité. La surprise, l'air d'innocence outragée, elle était assez bonne comédienne pour les feindre, mais pas sa brusque frayeur sur le sort de son enfant.

— Rawlings a-t-il un revolver ? demandai-je.

Elle hocha la tête, débitant à mi-voix un flot d'obscénités dans lesquelles le nom de Rawlings se mêlait à des injures bien senties.

— Où le garde-t-il ?

— Sous sa pile de chemises.

— Venez nous montrer ça.

Comme assommée, elle se taisait maintenant et ne sembla pas m'entendre. Je l'attrapai par le coude et la mis debout sans douceur. Canelli la prit par l'autre bras et, poussée par lui, elle se dirigea vers la chambre en trébuchant.

J'aperçus le fil téléphonique, le suivis pendant huit mètres et finis par découvrir l'appareil sous un tas de vieux journaux. Lorsque j'eus obtenu le Service des Transmissions, je demandai Friedman. On me répondit qu'il était sorti avec une voiture de patrouille.

— Contactez-le par radio, commandai-je, et mettez sa voiture en liaison avec ce numéro-ci.

Levant les yeux, je vis Jane Swanson revenir de la chambre, le regard vide, les bras ballant.

— Le revolver s'est envolé, annonça Canelli.

— Quel genre de voiture a Rawlings ? demandai-je à la femme.

— Une Pontiac. Rouge avec un toit en vinyl.

— De quelle année ?

— Deux ou trois ans, je ne sais plus.

— Vous rappelez-vous son numéro d'immatriculation ?

— Non.

— Elle est bien enregistrée à son nom ?

— Oui... je pense.

— Savez-vous si...

Le téléphone grésilla dans mon oreille.

— Je vous passe le lieutenant Friedman, dit la voix du standardiste des Transmissions.

— Pete ?

— Oui.

— Où es-tu en ce moment ?

— Je rentre au bureau après avoir mis le point final à l'histoire Draper. Ma voiture se trouve à l'intersection de Fulton Street et de la Douzième Avenue. Que se passe-t-il ?

Je résumai brièvement la situation et lui dis de demander au Service d'immatriculation des Voitures qu'on nous recherche par ordinateur le numéro de Rawlings.

— Entendu, répondit-il. Je te rejoins ensuite ? Markham est avec moi.

— C'est ça. Le suspect peut revenir à n'importe quel moment. J'ai deux hommes planqués devant la maison dans des voitures banalisées. Explique-leur où en sont les choses, je n'ai pas de walkie-talkie. N'oublie pas de leur signaler la présence du gosse.

— D'accord.

— Si nous arrivons à repérer sa voiture, nous saurons où nous allons. Il est peut-être en train de filer sur Reno, si ça se trouve. Tu peux toujours m'avoir à ce numéro. Je laisse l'appareil décroché, siffle si tu veux me parler.

— Siffler n'est pas mon fort. Attends une minute, je consulte Markham. (Petit silence.) Bon, il sait siffler ! Tu n'as pas besoin d'autre renfort ?

— Non. Rawlings doit emprunter un étroit couloir pour venir ici, et c'est probablement là que nous l'arrêterons. Si nous sommes trop nombreux on se marchera sur les pieds. Mais Markham et toi pourrez monter derrière lui en douce.

— D'ac. Je te rappelle dans quelques minutes. Tu tiens vraiment à laisser ton appareil décroché ?

J'hésitai une seconde.

— Non. Je raccroche.

— Parfait. À tout à l'heure.

Je demeurai un moment sans bouger, le récepteur à la main, regardant Canelli appuyé au mur. Mon compagnon avait l'air vaguement mal à l'aise dans son complet fripé, le chef coiffé d'un feutre bizarrement fendu.

— Depuis combien de temps sont-ils partis ? demandai-je à Jane Swanson.

— Je ne sais pas... une heure peut-être.

— Alors, ils peuvent revenir d'un moment à l'autre ?

Elle ne répondit pas.

— Il entre toujours par la porte du palier ?

Elle inclina la tête en silence. Je me tournai vers Canelli.

— Un escalier de service donne dans la cuisine. Par précaution, assure-toi que sa porte est fermée à clé.

— Bien.

— Vous feriez mieux de ne pas vous montrer, dis-je à la femme. S'il voit votre mine, il se doutera de quelque chose.

Ses épaules se levèrent convulsivement alors qu'elle étouffait un petit rire amer.

— C'est probablement parce que je me fais du mauvais sang, lieutenant. Mon gosse sera peut-être mort dans quelques minutes, et cette idée me tracasse, figurez-vous !

Il était un peu tard pour s'inquiéter du sort de son enfant, pensai-je ; elle aurait dû songer à ça un certain nombre d'années plus tôt. Je pris tout de même un ton neutre pour lui dire :

— Il n'y a aucune raison de se tourmenter, Miss Swanson. Surtout si tout le monde garde son sang-froid. Vous comprenez.

Un sanglot lui échappa. Les yeux brillants de larmes, elle répliqua sur un ton faussement amusé :

— Rien ne vous inquiète jamais, lieutenant, parce que rien ne vous touche. Toute ma vie, j'ai rencontré des salauds dans votre genre, beaux et parfaitement maîtres de soi, avec autant de sensibilité qu'on peut en découvrir dans un sourire de publicité pour pâte dentifrice !

Le téléphone sonna brusquement. Surpris, j'approchai le micro de mes lèvres, mais me retins à temps de parler.

— Répondez vous-même, Miss Swanson, et, je vous en prie, ressaisissez-vous, dis-je en lui tendant le combiné.

Elle le regarda fixement sans bouger tandis que la sonnerie retentissait pour la deuxième fois.

— Prenez-le, voyons, commandai-je. Il faut absolument que tout paraisse normal.

Je lui fourrai l'appareil dans la main, mais ce fut seulement lorsque commença la quatrième sonnerie qu'elle porta l'écouteur à son oreille. Aussitôt, ses yeux s'écarquillèrent.

— Où es-tu ? cria-t-elle. Oui... Quoi ? (Elle s'interrompt pour écouter.) Non, j'étais au petit endroit... Quoi ?

Du regard, elle implora mon aide. Je m'approchai d'elle et murmurai dans son oreille libre :

— Dites-lui de revenir ici... à la maison.

— Comme tu voudras, continua-t-elle dans l'appareil. Apporte un steak ou autre chose. N'importe quoi... Mais non, il ne se passe rien d'extraordinaire, voyons. J'étais simplement au petit endroit, je viens de te le dire. Achète un steak et rentre. Et grouille-toi !

Sa voix était forcée, peu convaincante, et la dernière phrase fut prononcée sur le ton autoritaire et méprisant qu'elle prenait pour lui donner des ordres. Elle écouta encore un instant, cherchant mon regard pour se rassurer, puis, d'un mouvement mécanique, replaça le combiné sur sa fourche.

— Quelle impression vous a-t-il faite ? demandai-je.

— Je ne sais pas. (Elle se laissa tomber sur le divan.) Il m'a paru irritable... nerveux.

— Vous n'étiez pas très calme non plus, fit remarquer Canelli.

Le regard hostile de la femme monta vers lui tandis qu'elle murmurait automatiquement un juron obscène. Sans que le cœur y soit vraiment.

— Savez-vous où il se trouve en ce moment ? demandai-je.

— Probablement au Supermarché Pétrini où il fait des courses pour notre dîner.

Je me précipitai vers le téléphone et appelai le Service des Transmissions qui me mit aussitôt en communication avec la voiture de Friedman.

— J'ai son numéro minéralogique, annonça-t-il en entendant ma voix. CW 106. Il est déjà radiodiffusé.

— Où es-tu ?

— À l'intersection de Geary Street et de la Septième Avenue.

— Tu es à quinze cents mètres de l'endroit où se trouve sans doute le suspect : le Supermarché Pétrini.

— Qu'est-ce que je fais ?

— Rends-toi au Supermarché... Canelli et moi allons t'y rejoindre. Sur quel canal reçois-tu ?

— Canal douze.

— Parfait. Je reprendrai la liaison avec toi dans deux ou trois minutes. Dis qu'on envoie là-bas une autre voiture banalisée.

— Entendu.

Je remis le combiné sur sa fourche et me tournai vers Jane Swanson :

— Nous allons tâcher de mettre la main sur Rawlings. Je crois que ce ne sera pas trop difficile. Si nous le manquons, des policiers l'attendent devant l'immeuble. Ils l'arrêteront avant qu'il puisse rentrer.

— Mais... Jerry ?

Elle parlait avec difficulté, comme si ses lèvres étaient gelées.

— Ne vous inquiétez pas, il ne lui arrivera rien.

Mes yeux cherchèrent ceux de Canelli, et du menton, je lui indiquai la porte.

— Je vous accompagne ! cria Jane Swanson. Je ne veux pas rester toute seule... vous ne pouvez pas m'y obliger !

— Je vais laisser un homme près de vous. Il vous tiendra au courant de ce qui se passe.

Le regard farouche, elle éclata en protestations. Je lui saisis le bras et, enfonçant mes doigts dans la chair, je commandai :

— Vous allez rester ici. Si vous avez le malheur de passer la tête par la porte, je vous fais boucler pour résistance à agent.

En sortant de l'immeuble, j'aperçus Culligan et Sigler qui arrêtaient leur voiture devant une bouche d'incendie. Je les mis au courant, et chargeai Culligan de veiller sur Miss Swanson, son walkie-talkie en liaison avec le canal douze par l'intermédiaire de la patrouilleuse dans laquelle resterait Sigler.

Comme je finissais de leur donner mes instructions, Canelli me fit signe de le rejoindre dans sa voiture prête à démarrer.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je en claquant la portière tandis que la voiture bondissait en avant.

Canelli me montra la radio de bord réglée sur le canal Douze.

— Le lieutenant Friedman vient de me parler. Ils ont repéré la Pontiac de Rawlings dans le parking du Supermarché. L'homme et le gosse sont dedans.

Je tournai le bouton.

— Pete ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'ils font ?

— Rien. Ils sont assis dans la voiture et parlent. On dirait même qu'ils ne sont pas d'accord. Le suspect fait de grands gestes. Le gosse ne bouge pas, comme s'il avait droit à une engueulade.

Je commandai à Canelli de rouler à une vitesse modérée, et je dis dans le micro :

— Rawlings va peut-être faire des achats. Il se pourrait alors qu'il laisse l'enfant seul dans la voiture : ce serait une chance inespérée pour nous.

— Faut pas y compter. Le suspect en vient de ton Supermarché. Pour le moment, je crois qu'il se prépare à sortir du parking.

— Merde. Nous te rejoignons au plus vite. Terminé.

Laissant la radio ouverte, je m'appuyai confortablement au dossier de mon siège et m'efforçai de me détendre. Le poids de la fatigue se faisait sentir sur tous mes muscles douloureux et, trop tôt à mon goût, j'allais avoir à prendre une décision.

— Le lieutenant et Markham vont sans doute l'agrafer avant qu'il ne sorte du parking,

dit Canelli.

— On va bien voir. Dans cinq minutes nous y serons, mais avec le gosse dans la voiture, je ne veux pas...

La voix métallique de Friedman interrompit ma phrase.

— Il met sa bagnole en marche, Frank. Nous n'avons plus que dix secondes devant nous.

Au bout de trois secondes, je pris ma décision.

— On le laisse partir et on le suit. S'il retourne au bercail, c'est parfait, du renfort nous attend là-bas.

— D'accord. Vous êtes encore loin ?

— Huit à neuf cents mètres.

Je fis signe à Canelli d'accélérer et j'appelai les Transmissions. M'étant d'abord fait confirmer que Culligan dans l'appartement de Miss Swanson et les voitures en stationnement devant l'immeuble se trouvaient bien branchés sur le canal douze, j'expliquai brièvement la situation.

Comme je finissais ma dernière phrase, la voix de Friedman se fit entendre.

— Le suspect se dirige vers Fulton Street, Frank. En ce moment, il traverse Cole Street et roule dans ta direction.

— Il rentre probablement chez lui. Dans ce cas, nous l'arrêterons dès qu'il sera sorti de voiture et avant qu'il n'ait pénétré dans l'immeuble. Ordre à toutes les voitures : répétez.

Tous répétèrent mes instructions, interrompus vers la fin par la voix de Friedman, plus tendue à présent :

— Il arrive au carrefour de Stanyan et Fulton Street, Frank. Mais il ne semble pas retourner chez lui : il n'allume pas son clignotant gauche.

— Il veut peut-être prendre par le parc, dis-je. D'ailleurs, comme nous sommes à cent mètres de Fulton Street, nous le verrons bientôt.

À Fulton Street, un feu rouge nous arrêta et, à quelques mètres devant nous, je vis passer la Pontiac rouge, filant vers la droite. J'eus le temps d'apercevoir la tête du même assis à côté du conducteur et apparemment sans souci.

Le feu passa au vert, et la file de notre voie se remit en marche.

— Arrange-toi pour le doubler, Pete, dis-je dans le micro. Nous allons le suivre.

— D'ac.

— Roulez à cinquante mètres derrière la Pontiac, commandai-je à Canelli. Inutile de lui mettre la puce à l'oreille.

— Pour moi, il ne rentre pas chez lui, remarqua mon adjoint. Sa poule lui a flanqué les foies. Elle était aussi convaincante que... que...

Ne trouvant pas un terme de comparaison assez fort il se contenta de hocher la tête sans terminer sa phrase.

— Il ne faut pas être pessimiste comme ça, Canelli. Ça m'étonne que vous ayez choisi le métier de flic.

— À dire vrai, lieutenant je voulais d'abord être pompier, mais...

La radio de bord grésilla.

— Ici Sigler, lieutenant.

— Qu'y a-t-il, Sigler ?

— Culligan vient de m'envoyer un message depuis l'appartement de Miss Swanson. La fille fait un foin de tous les diables. Elle prétend que vous mettez la vie de son moutard en danger... menace de porter plainte... tout le bordel, quoi. Culligan pense qu'il vaut mieux vous prévenir.

— Culligan peut lui dire de ma part qu'elle n'a qu'à s'en prendre à elle. Terminé.

Devant nous, la Pontiac rouge s'engageait dans la voie de droite, signalant qu'elle allait tourner. Friedman était trop avancé déjà pour l'imiter. Si Rawlings virait à droite, il semait Friedman.

— Ça y est, j'en étais sûr, constata Canelli. Il va prendre Park Presidio et filera vers le pont de Golden Gate.

J'indiquai dans le micro la direction prise par notre suspect, puis, me branchant momentanément sur les Transmissions, je décrivis la nouvelle situation et demandai que la Police d'État nous prête assistance au péage du pont de Golden Gate. Pendant que je me remettais en liaison avec le canal douze, Canelli déclara :

— Rawlings sera là-bas dans deux minutes. S'ils n'ont pas déjà une voiture de patrouille sur place, ils ne l'arrêteront jamais.

— Je le répète, Canelli, ne soyez pas pessimiste.

À cent mètres devant nous, Rawlings tourna et prit de la vitesse. Encore six ou sept cents mètres et il atteindrait l'avant-pont. Étant donné la circulation fluide de l'après-midi, les voitures y faisaient du quatre-vingts.

— Où es-tu en ce moment, Pete ? demandai-je dans le micro.

— Nous allons arriver au Boulevard du Park Presidio. On pourrait peut-être l'arrêter sur l'avant-pont.

— Au bureau de péage, plutôt. Il sera forcé d'attendre un instant.

— C'est toi qui commandes. Mais ça va faire un embouteillage monstre... Merde ! le feu se met au rouge.

Séparé de nous par deux véhicules, la Pontiac traversa le carrefour de Balboa Street.

— Dépassez ces deux voitures, criai-je à Canelli. Collez-lui au cul.

Il déboîta brusquement à gauche, fit une queue de poisson à un break gris qui klaxonna désespérément, puis roula au niveau de la seconde voiture, une Ford vermillon pilotée par une blonde sur le retour. Baissant la glace de ma portière, je fis signe à la femme de nous laisser le passage. Les lèvres serrées, elle secoua la tête avec véhémence. Dans la lunette arrière de la Pontiac, je distinguais nettement les silhouettes de Rawlings et du gosse. Je rentrai mon bras, peu désireux d'attirer leur attention.

Canelli accéléra et reprit sa droite. Le large visage de la blonde se contracta de rage tandis qu'elle freinait à mort. Devant nous, je vis Rawlings jeter des coups d'œil répétés dans son rétroviseur.

Nous approchions de l'avant-pont. Je me branchai de nouveau sur les Transmissions et demandai qu'on me mette en liaison avec l'unique voiture de la police routière que je voyais s'arrêter devant le bureau de péage.

L'opération prit trente seconde pendant lesquelles je jurais à mi-voix, et j'entendis enfin qu'on me parlait avec un léger accent du sud :

— Ici l'agent Stark, lieutenant.

— Combien de voies sortantes sont ouvertes ?

— Trois, lieutenant.

— Vous êtes seul ?

— Oui, mais j'ai demandé l'assistance d'un collègue qui se trouve à l'entrée de l'avant-pont nord. Il traverse le pont en ce moment.

— Vous avez une description du véhicule que nous recherchons ?

— Oui, lieutenant.

Il me répéta fidèlement le signalement de la Pontiac radiodiffusé plus tôt par Friedman.

— Pouvez-vous bloquer le passage avec votre voiture quand nous verrons le suspect régler le montant du péage ?

— Je pourrais essayer, lieutenant, répondit l'agent Stark sur un ton dépourvu de conviction.

— Avez-vous expliqué la situation au personnel du péage ?

— Non, lieutenant. J'arrive tout juste.

— Eh bien, allez les mettre au courant. Vous disposez d'une minute. Dites-leur de s'arranger pour retenir le suspect le plus longtemps possible. En laissant tomber la pièce de monnaie, qu'il leur présentera, par exemple. Et pendant ce temps, tâchez de mettre votre voiture en travers du chemin. Si vous n'y réussissez pas, ce sera à nous d'agir. Notre voiture est juste derrière la sienne. Nous mettrons pied à terre au moment où il paiera le péage et nous l'épinglerons. Vous avez bien compris ?

— Oui, lieutenant.

— Mais faites attention, il est armé. Et il y a aussi le gosse. Contentez-vous de placer votre voiture dans le passage et mettez-vous à l'abri. Terminé.

Je vis la voiture de Friedman et Murkham faire halte à côté de la nôtre sans tenir compte des coups de klaxon indignés d'une Porsche orange. Je remis la radio sur le canal douze.

— Ça ne tardera plus maintenant, dis-je. Friedman acquiesça d'un grognement. À l'extrémité de la longue courbe que formait la chaussée, j'aperçus les cabines de péage. Rawlings ralentit à l'approche des trois voies sortantes et s'engagea sur celle du milieu. À notre gauche, la voiture de Friedman n'arrivait pas à nous rejoindre, bloquée dans une file plus lente.

— Quelle merde ! L'entendis-je marmonner.

— Venez vous mettre derrière moi, lui dis-je. Markham obéit, déclenchant une série de coups de klaxon. Je voyais maintenant Rawlings chercher dans sa poche une pièce de vingt-cinq *cents*. Quatre véhicules seulement le séparaient de la cabine. Sur la droite, la voiture de Stark était cachée en partie par un gros camion de dépannage. Je me rendis compte qu'il lui fallait calculer ses mouvements avec précision. S'il agissait trop tôt, Rawlings pouvait faire un rapide demi-tour, franchir le terre-plein central et, à présent sur ses gardes, reprendre le chemin de la ville. S'il agissait trop tard, Stark risquait fort de ne pouvoir traverser à temps la voie de droite pour venir bloquer celle du milieu.

Deux voitures encore, et ce serait le tour de Rawlings. Je déboutonnai ma veste et sortis mon revolver.

— Je m'occupe de Rawlings, dis-je à Canelli. Tirez le gosse dehors, et allongez-le sur

le dos.

— Entendu, lieutenant.

Son pistolet, un Magnum de gros calibre, était posé à côté de lui.

— Voici le moment... dis-je dans le micro. S'il essaie de s'enfuir, vise les pneus.

— D'accord. Bonne chance, répondit Friedman.

Plus qu'une voiture.

Stark dégagea la sienne de derrière le camion de dépannage. Une Cadillac bleue et une caravane se trouvaient encore sur son chemin.

Rawlings arrivait à hauteur de la cabine de péage, le bras tendu hors de sa portière. J'ouvris la mienne en disant à Canelli :

— Je descends. Restez au volant une seconde ou deux, et quand je serai près de lui, allez-y.

— À vos ordres, lieutenant. Bonne chance.

Sautant de la voiture en marche, je tombai sur un genou et me redressai aussitôt. Stark était toujours en difficulté. Rawlings attendait devant le guichet de péage dont l'employé venait de laisser choir sa pièce. J'arrivai au pas de course, revolver au poing.

La Pontiac bondit en avant dans un crissement de pneus. J'entendis le cri étouffé que la surprise venait d'arracher au gosse. Friedman me rattrapa ; son revolver claqua en même temps que le mien et la Pontiac fit une embardée. Une voiture de la police routière déboucha du pont, freina brutalement, et se mit en travers de la chaussée, bloquant ainsi deux des voies sortantes. Le pneu droit arrière de la Pontiac était à plat, mais elle roula tout de même vers la dernière voie libre. La patrouilleuse avança en même temps, pour lui barrer le chemin. La Pontiac dut s'arrêter net, coincée contre une barrière métallique à deux cents mètres devant nous.

Réintégrant notre voiture qui démarra aussitôt, je vis Rawlings descendre, un pistolet dans la main droite, le bras gauche passé autour du cou de Jerry qu'il maintenait solidement contre lui.

— Roulez doucement, dis-je à Canelli. La partie change. Il ne peut plus aller nulle part maintenant.

— Sauf par-dessus la barrière, murmura mon adjoint.

D'un coup d'œil je vérifiai que Friedman nous suivait bien. Dans les deux autres files, les autos avaient stoppé pare-choc contre pare-choc au milieu d'un assourdissant concert d'avertisseurs. À droite, Stark était sorti de sa voiture et avançait vers la Pontiac en s'abritant derrière les véhicules arrêtés. Il avait à la main une carabine à canon court.

— Placez la voiture en travers de la route afin qu'elle nous serve de rempart, commandai-je à Canelli.

J'entendis dans le micro Friedman donner le même ordre à Markham et, un instant plus tard, nous nous glissions tous quatre derrière les deux véhicules, maintenant à vingt mètres de Rawlings. Je fis signe à Markham de se mettre à côté de Canelli pendant que je rejoignais Friedman. Risquant avec circonspection la tête au-dessus du capot, je vis que Rawlings s'était hissé sur l'allée qu'empruntaient les piétons. Accoté au parapet, il tenait Jerry comme un bouclier et la tête de l'enfant arrivait juste à la hauteur de sa poitrine. Un bon tireur aurait pu facilement loger une balle dans le crâne de Rawlings... seulement voilà, il appuyait le canon d'un automatique calibre 45 sur le cou du gosse.

Friedman parlait dans le micro ; lorsqu'il eut terminé sa conversation, il le jeta à l'intérieur de la voiture de patrouille et dégaina son revolver.

— Regarde-moi un peu cet embouteillage, dit-il. Dans cinq minutes les files de voitures arrêtées remonteront jusqu'à l'Hôtel de Ville.

— Tu viens de demander un tireur d'élite ?

— Oui. Et j'ai dit à Culligan d'amener la mère du gamin.

— Bon Dieu ! Pourquoi as-tu fait ça ?

— Pour mettre une note attendrissante dans le tableau. Nous nous trouvons devant une combinaison dangereuse : otage et suicide possible. Familles ou curetons sont parfois utiles dans ces cas-là.

— Oui, mais quelquefois c'est le contraire. La même Swanson n'est pas précisément l'exemple des mères.

— Excuse-moi, je n'ai jamais eu le plaisir de la rencontrer. Tu veux que je lance un contre-ordre ?

— Oh, pas la peine.

Je priai Canelli d'aller me chercher un haut-parleur. Lorsque j'eus l'instrument en main, je me tournai vers la foule des conducteurs impatients.

— Que personne ne quitte sa voiture. Je répète : que personne ne quitte sa voiture. Arrêtez vos moteurs. Nous avons affaire à un homme armé. La situation est dangereuse, mais si vous m'obéissez, vous ne courez aucun risque. Il va probablement se passer un certain temps avant que les choses redeviennent normales. Je vous demande un peu de patience.

Une camionnette de la police, une ambulance et deux nouvelles patrouilleuses arrivèrent. De l'une de ces dernières descendit un policier tenant à la main un fusil à lunette. Je lui fis signe de nous rejoindre derrière nos voitures, puis, reprenant le haut-parleur je le dirigeai cette fois vers Rawlings. Il était toujours dans la même position, mais je remarquai une tache humide sur le pantalon de Jerry. Paralysé par la peur, le pauvre gosse venait d'uriner.

— Ici, lieutenant Hastings, Rawlings, commençai-je.

Il tourna la tête de mon côté me faisant carrément face, et je vis sa main se crispier sur la crosse du gros automatique.

— Posez votre pistolet par terre, continuai-je, écartez-vous et laissez partir l'enfant. Il ne vous sera fait aucun mal.

Je fermai le haut-parleur et, sans perdre Rawlings de vue, je dis à mi-voix au policier porteur du fusil à lunette :

— Mettez-le en joue et visez la tête. Vous connaissez bien votre arme ?

— Oui, lieutenant.

Je lui jetai un coup d'œil. Son visage m'était inconnu, mais il avait l'air calme et posé.

— Quel est votre nom ? repris-je.

— Harrington.

— Avez-vous déjà tiré sur un homme, Harrington ?

— Non, lieutenant. Pas avec une arme de ce genre.

— J'espère que vous n'aurez pas à commencer aujourd'hui, mais si ça devient nécessaire, il faut que la balle atteigne notre homme entre les deux yeux. Sans quoi,

nous serons responsables de la mort d'un enfant. Vous comprenez bien ?

Je vis la sueur perler à son front, mais il répondit :

— Je comprends parfaitement, lieutenant.

Je tournai le bouton du haut-parleur et, m'adressant de nouveau à Rawlings, je répétai :

— Posez votre arme par terre et faites un pas pour vous en écarter.

— Allez vous faire foutre !

— Toute fuite est impossible, Rawlings. Vous le savez bien.

— Que vous dites ! Moi, je crois que vous allez me donner une voiture. À moins que vous ne vouliez voir la cervelle de ce gosse salir la chaussée.

— Ne faites pas l'idiot, Rawlings. Vous avez encore une chance de vous en tirer. Personne ne sait exactement ce qui s'est passé lundi soir. Vous aviez peut-être une raison d'agir comme vous l'avez fait. Peut-être pas. Mais si vous faites feu sur cet enfant, vous êtes cuit.

— Je veux une voiture. La vôtre.

— Impossible.

— Ce gosse n'a plus longtemps à vivre, Hastings. Dans une minute il sera mort. Une toute petite minute.

— Et la seconde d'après, vous êtes mort aussi. Si vous tirez, nous tirons en même temps.

— Vous bluffez, lieutenant. Ce serait un assassinat, et devant plus de mille témoins !

— Pas si vous faites usage de votre arme, Rawlings.

— Je veux une voiture.

J'entendis Friedman me dire à mi-voix de me retourner. Je lui obéis et aperçus Culligan qui se faufilait entre les autos arrêtées en compagnie de Jane Swanson qu'il tenait par le bras d'une main ferme. Je reportai aussitôt mon regard sur Rawlings pour voir sa réaction.

D'abord, ses yeux s'élargirent, puis il s'esclaffa bruyamment.

— Qu'est-ce que vous manigancez, Hastings ? Vous préparez une petite réunion de famille ? Ou bien le règlement veut-il que Jane soit témoin de mon exécution ?

— Lâche mon fils, salaud !

Telle une bête sauvage qui rue, griffe et mord la corde qui la retient prisonnière, Jane Swanson faisait de terribles efforts pour échapper à la poigne de Culligan.

— Aidez-le à la tenir, Merkham, crieai-je. Amenez-la par ici...

Avant qu'il ait pu obéir, Jane Swanson s'était élancée sur Culligan. Sa main libre vola, toutes griffes dehors, vers les yeux de l'inspecteur en même temps qu'elle lui donnait un grand coup de genou entre les cuisses. Culligan poussa un grognement de douleur et, les yeux clos, se plia en deux. Furieux, mais toujours maître de lui, Markham s'apprêtait à sauter sur la fille quand je vis l'automatique de Rawlings s'écarter de la tête de l'enfant pour se pointer dans notre direction.

— Non, Markham, commandai-je. Laissez-la.

Près de moi, Friedman jurait à mi-voix.

— Ça va me coûter cher de l'avoir fait venir, soupira-t-il.

— Ce n'est pas sûr. Elle va peut-être faire le boulot à notre place.

— Pas sans dégâts, Frank. Et ça la foutra mal pour toi comme pour moi.

Tous deux, nous regardions la femme s'avancer lentement vers Rawlings, les poings serrés, les narines frémissantes. Ses seins se soulevaient rapidement et ses yeux fixaient avec la haine aveugle d'un personnage de la tragédie grecque l'homme qui menaçait la vie de son fils.

L'automatique, à présent pointé sur elle, suivait chacun de ses pas.

— Lâche... pourquoi ne tires-tu pas ? hurla-t-elle. Tu n'as pas assez de cran pour appuyer sur la détente. Même avec un pistolet à la main, tu n'es bon qu'à effrayer les gosses ? Parce que moi, tu ne me fais pas peur. Tu n'es qu'une grande gueule sans rien dans le ventre. Jamais tu ne m'as fait peur, tu m'entends ? Jamais. Même pas quand tu me rouais de coups. Tu n'es bon qu'à te regarder dans la glace en souhaitant que...

— Je vais te descendre ! l'interrompit-il. Un pas de plus... rien qu'un et je...

— Un pas ? Et qu'est-ce qui arrivera, minable ? Qu'est-ce que tu feras avec ton feu, comme tu dis. Tu joues avec comme les petits garçons jouent avec leur...

— Tu vas la fermer, salope ?

— Je fais un autre pas vers toi, Dave. C'est déjà le second, ou peut-être le troisième ? Je ne sais plus mais je vais encore avancer et te prendre ton gros joujou noir, et alors je te...

L'automatique claqua, Jane Swanson eut un haut-le-corps, puis tomba en arrière. À côté de moi, l'homme au fusil à lunette tira aussitôt. Atteint au cou, Rawlings s'abattit contre le parapet du pont ; ses bras et ses jambes écartés lui donnaient la forme d'un grand X grotesque. L'enfant s'affaissa lentement sur les genoux et fixa de ses yeux noirs le corps sanglant de sa mère. On aurait dit qu'il priait.

— Occupe-toi de la femme, dis-je à Friedman. Je m'occupe de l'autre.

Sans attendre sa réponse, je me dirigeai vers Rawlings qui venait de glisser dans une position assise. M'agenouillant près de lui, je saisis le curseur de sa fermeture éclair entre le pouce et l'index pour l'ouvrir sans toucher le sang.

La balle de Harrington avait manqué son but d'une quinzaine de centimètres et s'était enfoncée dans le muscle trapèze, juste au-dessus de la clavicule. Rawlings était seulement étourdi et encore sous l'effet du choc.

Je me relevai et fis signe aux ambulanciers, puis je me tournai vers le petit groupe qui entourait le corps de Jane Swanson.

Rencontrant mon regard, Friedman secoua la tête.

Friedman lança une mince liasse de feuillets dactylographiés sur mon bureau.

— Tiens, lis ça, dit-il en se laissant tomber dans le fauteuil des visiteurs avec une satisfaction visible.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Les bonnes feuilles – pourrait-on dire – de mon rapport sur tes aventures dans le jardin des Draper. Elles vont probablement faire de toi un homme célèbre... tout au moins dans le service.

— En ce cas, je m'en voudrais d'ajouter un mot à ton travail !

— Oh, tu n'as même pas besoin de le lire. À ta place, je rentrerais tout simplement chez moi et y resterais une bonne semaine.

— Je n'ai pas fini mon rapport sur l'affaire Rawlings.

— Est-ce qu'il est encore en train de tout confesser à qui veut l'entendre ?

— En ce qui concerne les meurtres, oui. Mais sur le chapitre de l'argent disparu, il est toujours muet.

— C'était peut-être un crime purement passionnel.

— Si tu veux. Mais quand je lui demande pourquoi il a torturé Valenti, son regard devient vague. Et il nie le vol avec un peu trop d'acharnement, comme si cette simple idée choquait sa délicatesse.

— Il a probablement planqué le butin quelque part en prévision de ses vieux jours.

— Possible.

— Comment s'y est-il réellement pris pour les meurtres ?

— À peu près comme je l'avais imaginé. Il a pénétré dans la cour par l'entrée de service, a longé la maison, et a forcé la serrure de la porte de derrière. Après ça, il est arrivé sur le couple en brandissant son automatique. Les deux tourtereaux étaient en train de faire l'amour, paraît-il, et ne se sont aperçus de sa présence que lorsqu'il a été sur eux. Selon toute apparence, c'est le fait de les apercevoir dans cette posture qui l'a complètement débousolé. Il n'arrête pas de discourir sur « la femme nue », avec le regard d'un mystique.

— Alors, c'est un dingue ?

— Non. Du moins aucun médecin ne signerait son certificat d'internement. En fait, la plupart du temps il est parfaitement lucide. Il prétend que son intention première était d'effrayer Valenti pour qu'il se tienne à l'écart de Jane Swanson. Elle lui a bien téléphoné ce soir-là, après le départ de Rawlings. Mais il était encore dans le couloir de leur appartement et a tout entendu. Elle essayait de taper son ex-amant parce qu'elle voulait plaquer Rawlings, et retourner à Los Angeles. C'est à ce moment qu'il a soudain décidé de faire son petit travail, alors, que de toute évidence, sa préparation était commencée depuis un certain temps.

— Ils couchaient ensemble... Jane et Valenti ? C'est ça qui le turlupinait ?

— Je ne pense pas. Je croirais plutôt qu'elle se servait du rappel de sa liaison avec Valenti pour humilier Rawlings. Jane était une de ces femmes qui aiment faire souffrir les hommes.

— La plupart des putains professionnelles sont comme ça. Une michetonneuse n'aime vraiment que son jules... parce qu'il lui flanque des coups. Mais, selon moi, le vol était au moins un mobile secondaire. Un amant poussé par la passion ne se prépare pas un mois à l'avance à piquer une tire pour faire son petit boulot.

— Exactement ce que je lui ai dit.

— Qu'a-t-il répondu ?

— Rien. En principe, il dit seulement ce qu'il désire nous faire croire.

— Qu'a-t-il fait après son arrivée au milieu de la partie de pattes-en-l'air ?

— Il ne se souvient pas très bien, et ça je le crois. Une seule chose est claire dans son esprit : il a obligé Karen à attacher Valenti à la colonne du lit, et il a ensuite torturé l'Italien sous les yeux de la fille. Ensuite, il a tué Valenti. Puis la fille, au moment de partir.

— Et tout ça à cause d'un amour non payé de retour, ironisa Friedman. On massacre au moins autant de gens au nom de la vraie amour qu'au nom du vrai Dieu. (Il regarda sa montre et s'exclama :) Déjà 8 heures. Avec leur putain de paperasserie, on met plus de temps à rédiger son rapport qu'à attraper les malfrats.

Mon téléphone sonna.

— Canelli à l'appareil, lieutenant. Je suis au garage avec les techniciens du labo qui travaillent sur la Pontiac de Rawlings. Devinez ce qu'ils ont découvert ?

— Je ne sais pas, moi.

— Près de dix-huit mille dollars maintenus par des fils de fer sous le châssis. Le tout en billets de dix et vingt dollars usagés. Ça ne m'étonnerait pas que ça vienne de chez Valenti.

— Moi non plus. Apportez-les ici avec un type du labo comme témoin. Je vous donnerai un reçu et enfermerai la somme dans le coffre.

— Entendu, lieutenant.

Je raccrochai et fis pivoter mon fauteuil pour faire face de nouveau à Friedman.

Il leva un doigt solennel.

— Ne me dis pas que Canelli a trouvé le butin ? Par pur hasard, comme d'habitude.

— Non, ce sont les gars du labo qui l'ont déniché. Dix-huit mille dollars.

Une expression rêveuse se peignit sur le visage de Friedman.

— Valenti et sa pépée les gardaient probablement sous leur traversin, murmura-t-il. Pour ne pas avoir besoin de quitter leur plumard quand il fallait passer la monnaie aux fournisseurs de came.

Je repoussai vers lui les feuillets dactylographiés.

— Reprends ton rapport. J'ai confiance en toi, et j'ai le mien à terminer.

Il haussa les épaules, se leva péniblement, et demanda :

— À propos, tu ne m'as pas dit ce que tu comptais faire pour le réveillon de Noël ?

— Il se trouve que j'ai reçu une invitation il y a une heure à peine, mon vieux, répondis-je en l'accompagnant vers la porte.

— On peut savoir de qui ?

— D'une très jolie femme. La mère d'un de nos ex-suspects : Ann Haywood. Elle a su apprécier le beau travail fait par un certain policier, sans doute.

Friedman m'examina un long moment.

— Tu as l'air radieux d'un collégien allant à son premier rendez-vous, finit-il par dire. Tu me la présenteras un jour ?

— C'est dans les choses possibles.